

Éditions MobileRead

LE CLUB DES BRACONNIEERS

Richard O'Monroy

LE CLUB DES BRACONNIERS

SCÈNES DE LA VIE JOYEUSE

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1887

PRÉFACE



C E PETIT LIVRE n'est pas une œuvre de *pure* imagination. Les *Braconniers* ont réellement existé. Pendant plus d'une année, une bande de Parisiens de race, présidés par un gentleman qui s'est fait une place à part dans la haute vie, se sont réunis presque tous les soirs, ayant réalisé le grand problème si difficile de s'amuser entre gens bien élevés et comme il faut. Quoi qu'on en ait dit, ils n'étaient pas des oisifs, et ne se faisaient pas « une auréole de leur inutilité ». La plupart d'entre eux, au contraire, occupaient une fonction importante soit dans l'administration, soit dans les affaires, soit dans l'armée, soit dans la diplomatie. Loin d'être des inutiles, ils achetaient le droit au plaisir par un travail quotidien sérieux ; de là, sans doute, cet entrain, cette camaraderie, ce goût pour les causeries spirituelles, cette gaieté de bon aloi, cet appétit de fête qui faisait du *Club des Braconniers* une réunion tout à fait à part.

Hélas, ce club a vécu ce que vivent les associations de ce genre. Le comité s'est dispersé. Parmi les membres, les uns se sont mariés, les autres ont été déplacés par suite de leur carrière, d'autres sont morts ; bref les *Braconniers* ont disparu, mais après avoir brillé d'un vif éclat dans le firmament parisien.

Nous avons pensé que ces délibérations, ces discussions galantes, ces fêtes catapultueuses méritaient de laisser une trace. À notre époque morne et terne, il n'est pas mauvais que les petits jeunes gens d'aujourd'hui sachent qu'ils ont eu des devanciers ayant essayé loyalement de ressusciter la vieille gaieté française. Le *sporting*, le *racing*, le *footing*, et autres exercices aussi chastes qu'hygiéniques ont peut-être un peu trop remplacé la vie nocturne, en supprimant toute velléité de bals et de soupers, et en conduisant fatalement aux mœurs campagnardes et au couvre-feu de onze heures.

Nous réunissons donc ces pages, comme un souvenir attendri d'une glorieuse époque, afin qu'elles servent d'exemple — de très mauvais exemple — aux nouvelles générations. N'oublions pas que nous sommes une race de guerriers — non de bourgeois — et que la bonne humeur est une vertu militaire.

RICHARD O'MONROY.

COMMENT
L'ON FONDE UN CERCLE GAI



AU CAFÉ DE PARIS, dans la grande salle ronde, une quinzaine de joyeux viveurs : BRIONNE, SAINT-MACHIN, CHÂTEAU-MINOIS, PRINCE POULO-CORDATO, CAPITAINE CHAVOYE, FOLANGIN, GRANGENEUVE, MEZENSAC, etc., etc. Ces messieurs sont assis devant une table luxueusement servie et dégustent, au milieu d'un silence relatif, leur potage : « Crème de volaille à la Reine ».

SAINT-MACHIN. — Bon potage, n'est-ce pas, Messieurs ? Avouez que j'ai eu raison de vous réunir ce soir. Nous ne nous voyons plus ; chacun se confine dans des liaisons égoïstes, dans des petits dîners deux à deux, dans de simples parties en tête-à-tête avec madame ; dès lors, plus de fêtes, plus d'entrain et surtout plus de camaraderie.

GRANGENEUVE. — C'est vrai, mais, comme il n'y a plus rien d'amusant, ni bals, ni redoutes, ni soupers, on est bien forcé, faute de fête générale, de se rabattre sur la fête individuelle. C'est plus facile

d'inviter sa maîtresse à dîner que d'organiser un festin sardanapalesque.

CAPITAINE CHAVOYE. — Et cela mène droit au collage.

TOUS. — Triste ! triste !

CHÂTEAU-MINOIS. — Ah ! Messieurs, j'ai connu une époque lointaine où l'on se réunissait tous les soirs au Grand Seize, de minuit à trois heures du matin. On était spirituel dans ce temps-là, on savait s'amuser ; c'était la grande vie, on jetait la vaisselle par les fenêtres.

BRIONNE. — Ce n'est pas difficile. Le premier bourgeois qui passe avenue de l'Opéra va recevoir ma « crème de volaille » sur la tête, rien que pour lui prouver que la grande vie n'est pas morte, et que Gramont-Caderousse vit encore. (*Bravo !*)

PRINCE POULO-CORDATO, *enthousiasmé*. — La table entière sur la tête du bourgeois, avec tous les couverts !... Voulez-vous que je commence (*Il se dirige vers la fenêtre*).

SAINT-MACHIN. — Non ! non ! sapristi !

Je tiens à dîner et à manger en paix ces excellentes « barquettes de lapereaux aux truffes » que le maître d'hôtel vient de nous apporter. Le plaisir de savourer ensemble côte-à-côte de bonnes petites choses reconstituantes a son prix, croyez-le bien, Messieurs.

CAPITAINE CHAVOYE. — Eh bien ! fondons une espèce de mess civil (*Exclamations*).

TOUS. — Un mess ! Pourquoi un mess ? Un cercle. Et les femmes ! Vous oubliez la question des femmes ! Jamais ! Mais non ! Mais si ! (*Tumulte*).

SAINT-MACHIN. — Silence, Messieurs. Je suis persuadé que le timbre harmonieux de ma voix vous semblera plus agréable que toutes ces vociférations.

TOUS. — Oui ! oui ! Laissons parler Saint-Machin.

SAINT-MACHIN. — Eh bien ! sous sa forme brutale... (*Oh ! Oh !*) l'idée du capitaine est excellente. Qui nous empêche de fonder, ici-même, un cercle où nous nous réunirions tous les soirs après le théâtre pour potiner un brin en buvant du chocolat, en prenant une tasse de thé, ou en mangeant des rôties ?

FOLANGIN. — Heu ! heu ! Nous aurions l'air du café du Grand U. Est-ce que cela vous amuse tant

que cela de causer entre hommes, de minuit à deux heures du matin, même en buvant du thé ?

CHÂTEAU-MINOIS. — Nous avons mieux à faire.

TOUS. — Vieux fat. Lauzun ! Richelieu ! Dernier des Abencérages ! Allobroge !

SAINT-MACHIN. — Messieurs, notre vénérable doyen, Château-Minois, n'a rien dit qui motive cette bordée d'insanités. (*Bravo !*) Mais, dans mon projet, je n'ai nullement parlé d'un cercle fermé au sexe faible.

BRIONNE. — Eh bien ! si vous vous figurez que, par le temps qui court, les grandes hétaires vont venir simplement chez nous, de minuit à deux heures du matin, pour boire du chocolat et manger des rôties, vous êtes naïfs.

LE PRINCE POULO. — Mais elles pourront souper, un bon petit souper. Tenez, une « darne de saumon à la Daumon », comme celle de ce soir. Ze crois que cela vaut la peine de se déranger.

MEZENSAC. — On voit bien que le prince est d'un pays où les femmes se donnent pour un petit couteau et de la verroterie.

LE PRINCE (*fièrement*). — Vous vous trompez, mon ser ; dans moun pays, on les a pour rien.

GRANGENEUVE — C'est une vaste garenne que votre pays.

SAINT-MACHIN. — Je pense que la seule façon de donner précisément de la vie à notre cercle serait d'organiser trois ou quatre bals par mois, sans compter des dîners hebdomadaires ; les femmes ne seraient reçues qu'en grande toilette et décolletées.

CHÂTEAU-MINOIS. — Messieurs, allons plus loin ; l'association permet de faire de grandes choses, C'est une force énorme que certaines personnes appliquent au bien ; nous, au contraire...

MEZENSAC. — À la question !

SAINT-MACHIN. — Attends que le maître d'hôtel ait servi ce « Braconnage à la Baronne ». Là. Maintenant, marchez Château-Minois.

CHÂTEAU-MINOIS. — Je voudrais qu'il y eût ici tous les soirs table ouverte à sept heures et demie. Toute femme ayant été amenée une fois chez nous par un camarade aurait, par cela même, ses grandes et petites entrées, et le droit de venir s'asseoir à nos côtés quand cela lui passerait par la tête. Voyez les

avantages de mon système. Toutes les fois qu'une femme se sentirait seule, ennuyée, ou tout simplement prise de la curiosité bien légitime de voir d'autres visages que celui de son seigneur et maître, elle se dirait : je vais dîner au cercle. Et, quant à nous, en dehors des grandes fêtes par invitation dont parlait Saint-Machin, cela nous procurerait des petits dîners charmants, pleins d'imprévu, de surprises..., et peut-être d'autres choses encore. Croyez-en ma vieille expérience. Avec ce système, vous aurez, en trois mois, vu passer ici toutes les femmes de Paris, et l'on se battra pour franchir notre seuil (*Acclamations*).

SAINT-MACHIN. — C'est une grande et noble idée. Je propose de déguster ce verre de Château-Margaux 1855, en l'honneur des hautes conceptions fêtardes de l'ami Château-Minois.

Tout le monde se lève, et tend son verre dans la direction de Château-Minois. Tableau.

CHÂTEAU-MINOIS. — Messieurs, de grâce, ne me causez pas d'émotion ! Je voudrais bien manger de ces « Pintades rôties, sauce Périgueux », sans compter que je vois annoncés sur le menu certains « Pains de foie gras à la gelée »...

GRANGENEUVE. — Il y a bien une petite question que je voudrais soulever... elle a peu d'importance... Mais j'ai été surnuméraire pendant six mois aux Finances... Avec quoi payerons-nous cette table succulente et ouverte à tous ?

TOUS. — Peuh ! Fi donc ! Dans les choses de fête, la question d'argent n'est rien. Hou ! hou ! pour le surnuméraire !

CAPITAINE CHAVOYE. — On fera des versements volontaires, afin de former une masse dite des ordinaire qui, bien administrée...

BRIONNE. — Le capitaine va nous fourrer du rata régimentaire.

SAINT-MACHIN. — J'ai déjà pensé à la combinaison la plus simple. Chaque membre, au moment de son entrée au cercle versera par exemple une somme de trois cents francs. Si nous sommes seulement pour commencer une cinquantaine de membres, nous avons tout de suite en caisse une somme de quinze mille francs qui nous permettra d'aller quelque temps. Quand cette somme sera mangée — ça ne sera pas long — eh bien ! l'on aura recours à des appels de fonds, et chacun s'exécutera avec ivresse

en songeant aux plaisirs que procure l'argent dignement employé.

CAPITAINE CHAVOYE. — C'est tout à fait ma masse des ordinaires.

SAINT-MACHIN. — Si vous voulez, capitaine, Tenez, en fait de rata, je vous recommande ces « pointes d'asperges en petit pois ». C'est très fin.

CAPITAINE CHAVOYE. — Très jolis, tous vos petits plats fins, mais ça ne donne pas à manger. Vous permettez ; maître d'hôtel apportez-moi donc un bon tournedos à la moelle saignant et bien bossu.

BRIONNE. — Oh, ces cuirassiers ! Apportez, également au capitaine une choucroute bossue, avec beaucoup de choux.

MEZENSAC. — Et un plat de salade de pommes de terre bossues.

GRANGENEUVE. — Entourée de quelques poulardes bossues du Mans.

SAINT-MACHIN. — Mais, malheureux capitaine, consultez donc le menu, vous avez encore les « buissons d'écrevisses, la macédoine à la Parisienne et une bombe pralinée. »

CAPITAINE CHAVOYE. — Tout cela n'est pas sérieux. Je tiens à mon tournedos saignant (*Exit le maître d'hôtel, surpris et rêveur*).

SAINT-MACHIN. — Il me semble que nous nous sommes assez occupés de l'appétit prodigieux de Chavoye. (*Oui ! Oui !*) Reparlons de notre cercle. Êtes-vous d'abord d'avis de n'inviter que de grandes demi-mondaines ?

TOUS. — Il n'y a encore que celles-là qui sachent s'habiller et causer. — Oui, mais elles sont à la pose. — Dites tout de suite que vous voulez des petits plats du jour. — Il nous faut des femmes qui dansent. — Et jeunes ! — Et jolies ! — Moi j'aime mieux les vieilles. — À l'ordre ! (*Tumulte extravagant*).

SAINT-MACHIN. — Messieurs, je vais vous mettre tous d'accord. Il y aura des séries. (*Ah ! Ah !*) Par exemple. Premier dîner très chic avec Raumesnil, Mignoret, Berka, Terman, comtesse Lapincka, Clémence Godfertoum, etc., etc., toutes les grandes, tout ce demi-monde que l'Europe nous envie. Ce jour-là, nous serons en habit rouge, culotte courte, frisés au petit fer.

FOLANGIN. — Avec tous nos ordres étrangers en brochette.

LE PRINCE POULO. — Ze souis commandador du Honduras.

MEZENSAC. — Vous serez superbe.

LE PRINCE POULO. — Mais je n'ai pas de beaux mollets en culotte courte.

GRANGENEUVE. — Vous porterez votre ruban à la jarretière. (*Exclamations*).

LE PRINCE, *après mûres réflexions*. — Mais mes jambes seront sous la table !

CAPITAINE CHAVOYE. — Vous n'avez pas la prétention de les mettre dessus. (*Assez ! Assez ! À la question !*)

SAINT-MACHIN. — Deuxième dîner, artistique. Entendons-nous ; Je ne prétends pas inviter madame Krauss, ou Sarah Bernhardt, mais dans les petits théâtres de genre : Variétés, Bouffes, Palais-Royal, Renaissance, nous avons un personnel très gentil, très gai, et qui tient à ne pas frayer complètement avec les demi-mondaines. C'est une nuance. Je classerai dans cette caloric la belle Lucie Favray, Marie

Dantelme, Julia de Monthléry, Jeanne Schulay, Marguerite Liver, etc., etc. Vous voyez cela d'ici.

BRIONNE. — Nous voyons cela d'ici, et ce sera charmant.

SAINT-MACHIN. — Pour ces dîners, cravate blanche et même cravate noire ; tenue de théâtre. Enfin il ne sera pas mauvais d'avoir des dîners fantaisistes. Ce jour-là, nous nous mettrons en petit chapeau et veston et nous irons explorer des parages inconnus, à l'Élysée-Montmartre, à Bullier, chez Métra, et nous ramènerons des créatures étranges et détraquées, des *Nana-la-Sauterelle*, des *Rayon d'or*, des *Brise du Soir*, des *Petits-Voyous*, etc., etc. Et alors menu approprié aux circonstances : toute la gamme, depuis le potage bisque jusqu'à la soupe à l'oignon, depuis la côtelette de homard créole, jusqu'au haricot de mouton braisé.

CHÂTEAU-MINOIS. — L'idée est ingénieuse ; mais, les jours de menus bourgeois, je vous demande la permission de n'arriver qu'au dessert. Je ne digère pas la cuisine commune.

MEZENSAC. — Château-Minois, plutôt que de vous perdre, nous ferons faire des petits plats exprès pour vous.

SAINT-MACHIN. — Tous ces projets vous conviennent-ils ?

TOUS. — Oui ! oui ! Nous entrevoyons des réunions insensées.

FOLANGIN. — Reste la question de l'élection des membres.

SAINT-MACHIN. — Ici nous abordons un point très délicat. Par cela même que nous allons constituer le seul endroit où l'on s'amuse, d'ici huit jours, tout le monde va vouloir faire partie de notre cercle. Il faudra donc, pour être élu, être présenté par deux parrains et accepté par les membres du comité. Comme il faut absolument faire régner la camaraderie la plus cordiale, une seule boule noire donnée par un membre du comité suffira pour éliminer le candidat.

LE PRINCE. — Mais qui forme le comité ?

SAINT-MACHIN. — Précisément les membres du dîner de ce soir. C'est de toute justice.

LE PRINCE. — Ze souis du comité. Quel honneur ! Ze souis confus.

CAPITAINE CHAVOYE. — Le Honduras sera fier.

SAINT-MACHIN. — Maintenant, il nous faut un président.

BRIONNE. — Eh bien, vous êtes tout indiqué (*Oui! Oui!*)

SAINT-MACHIN. — Messieurs, je vous remercie de cette preuve de sympathie (*Pas de phrases attendries!*), mais nous avons ici un viveur de race qui a toutes les traditions de la grande existence, qui connaît tous les secrets, tous les raffinements de l'élégance la plus corrompue. J'ai nommé Château-Minois, (*Oui! Bravo! Bravo!*). Que ceux qui sont d'avis de nommer Château-Minois président de notre cercle lèvent la main.

Toutes les mains se lèvent avec une unanimité touchante.

CHÂTEAU-MINOIS. — Je suis flatté... mais embêté. Cela va me donner un tas d'occupations.

SAINT-MACHIN. — Rassurez-vous, chacun de nous aura son emploi et vous facilitera la besogne. Grangeneuve, qui a été six semaines surnuméraire (*Pardon, six mois!*) mettons six jours, sera chargé de la

comptabilité, de l'entretien du fonds commun, du règlement des dépenses, orchestre, accessoires de co-tillon, etc., etc. Le capitaine Chavoye sera chargé de la police et aura le commandement de la force armée. Mézensac qui a une belle écriture sera chargé des invitations, et surtout de la tenue à jour du Bottin de femmes ?

PRINCE POULO. — Oune beau teint de femmes ?

SAINT-MACHIN. — Oui, un vaste registre sur lequel seront inscrites toutes les adresses des femmes invitables, avec l'heure à laquelle on les trouve, et une petite cote de 0 à 20, suivant l'agrément qu'elles peuvent apporter à une fête par leur toilette ou leur... entrain.

MEZENSAC. — C'est une rude besogne que vous me donnez-là !

CHÂTEAU-MINOIS. — Et moi, dans tout cela, je ne vois pas trop ce que j'aurai à faire ?

BRIONNE. — Rien. C'est en cela que consiste la présidence.

SAINT-MACHIN. — Pardon ! Pardon ! D'abord, Château-Minois s'occupera des menus (*Oui ! Oui !*). C'est lui qui indiquera au maître d'hôtel les créations

inédites, les merveilles culinaires qu'il veut faire réaliser par le chef; et puis, avec sa courtoisie exquise, il s'interposera dans toute discussion, et sa décision fera loi. Il évitera les froissements d'amour-propre, les rivalités, les petites jalousies, et par sa diplomatie et son tact il fera régner la paix dans notre réunion. (*Bravo!*)

CHÂTEAU-MINOIS. — Pour arriver à ce résultat, je demanderais que tout candidat, avant d'être reçu définitivement, soit d'abord astreint à un stage de quinze jours, pendant lequel on le jugerait. Un monsieur peut être parfaitement honorable et assommant dans la vie en commun. Pendant ces quinze jours on verrait s'il est gai ou triste, bête ou spirituel, grincheux ou bon enfant. On jugerait sa manière d'aborder les femmes, de leur faire la cour, de les subjuguier, etc., etc. Et le comité pourrait juger le candidat en connaissance de cause. (*Très bien! Très bonne idée!*)

SAINT-MACHIN. — Maître d'hôtel, apportez le café et les cigares.

BRIONNE. — Nous n'avons pas encore baptisé notre cercle, tous, — Voulez-vous les Chauffeurs?

Non ça rappelle trop les Faucheurs. Les Marcheurs ?
Les Bécarrés ? Les Entraînés ?

CHÂTEAU-MINOIS. — Empruntons plutôt notre dénomination à la langue cynégétique. Chacun de nous ici a toujours eu un faible pour le braconnage... eh bien ! voulez-vous appeler notre réunion : le cercle des Braconniers ?

TOUS. — Parfait ! Adopté ! (*Applaudissements*).

SAINT-MACHIN. — Eh bien ! Messieurs, tout en dînant, nous avons discuté et rédigé le règlement complet de notre cercle gai. Le voilà fondé. Je bois à la prospérité des Braconniers.

Tous les membres se lèvent dans des poses nobles. Apothéose.

LE BOTTIN DES DAMES



Ainsi que les braconniers l'avaient décidé dans leur mémorable séance du comité, M. de Mezensac s'est immédiatement occupé d'établir le *Bottin des Dames*. Les premiers feuillets, nous pouvons dire *les bonnes pages* de cet important travail d'érudition, nous sont tombés sous les yeux. Nous croyons faire acte d'utilité publique en donnant la publicité à ces documents inédits sur les demi-mondaines du siècle.

ALMAVIVA (Odette), 28, avenue Marignan. Au premier au-dessus de l'entresol. Visible de 2 à 5. Sonner fort, la cuisine étant très loin du palier. Répond volontiers au nom de Zizi ; à la rigueur, ce nom peut servir de mot de passe. Si la femme de chambre fait des difficultés dire : je viens de la part de Zizi.

Apporter la carte d'invitation. Elle aime les collectionner dans le cadre de sa glace. Grande gaieté ; rire communicatif, excellente valseuse, quadrilleuse médiocre, soupeuse hors ligne. Ne tient pas aux égards, mais désire avant tout qu'on soit un rigolo. Si

vous ne lui proposez pas une fête de rigolos, inutile de l'inviter. N'abuse pas des bijoux, mais s'habille chez la bonne faiseuse. En somme, excellente recrue pour une fête.

BARDOUX (Marie), du théâtre du Palais-Royal, en son hôtel, 146, avenue de Villiers. Le matin, Madame n'est pas visible ; dans la journée ; Madame est à la répétition ; le soir, Madame joue. Il y a juste un moment psychologique vers les six heures moins le quart. Se mettre bien avec madame Jack, la femme de charge qui, suivant que vous lui plaisez ou non, vous fera voir ou ne pas voir. Rarement libre le soir, mais dame quand elle est libre... Enfin c'est à essayer. Petite tête de Greuze, toilettes exquises dans des tons d'aquarelle rose, bleu pâle, lilas tendre. Excessivement décorative, et par cela même qu'elle sort peu, donnant une note très *select* aux réunions qu'elle daigne honorer de sa jolie personne. Valse bien à trois temps, a horreur de la polka et aussi des quadrilles échevelés qui ne conviennent pas à sa beauté fine et aristocratique. Faire une visite gentille, de bon garçon, respectueusement tendre, sans déclaration incendiaire. Surtout pas de pattes en avant. Cela chiffonne et décoiffe. Assurer que le souper aura lieu au plus tard à 2 heures du matin.

CARTOIS (Hélène), 57, rue Lavoisier (au 3^e). Instante prière de ne pas confondre avec son homonyme Adèle, Autant que possible se donner l'air militaire. Voix vibrante, cheveux courts, moustache retroussée et redingote boutonnée. Y aller carrément. Parler d'un *baluchon* où l'on s'amusera ferme. Heure préférable de la visite : de neuf à onze du matin.

Toilettes simples, mais, beaucoup de chic, toujours coiffée je ne sais comment, mais cela lui va. N'a pas sa pareille pour les cavaliers seuls.

Très ondoyante et serpentine. Bel appétit de soupeuse, a le vin de champagne gai et la digestion amoureuse.

DELAFAIRE (Marguerite), 40 bis avenue Montaigne. À l'entresol. Intérieur extrêmement coquet, encombré des bibelots les plus rares. Au passage, admirer le buste de marbre, dont la poitrine altière se dresse — il serait même difficile de mieux se dresser — sur la cheminée du salon.

Madame sera ou couchée, ou au bois avec son phaéton. Dans le premier cas, insistez pour être reçu ; dans le second, ayez la patience d'attendre jusqu'à huit heures du soir. S'habille chez Worth, robes de bal de satin brodées de perles, jamais inférieures à

huit mille francs. Collier de perles noires supportées par des papillons en diamants. Rien que ce collier vaut l'invitation. Danse peu, par suite d'une chute de cheval qui causa jadis une longue boiterie, mais égaye bien son coin, lit beaucoup, et au souper a une façon de se mouiller constamment les lèvres du bout de sa langue pourpre qui met ses voisins au septième ciel.

N.B. Comme elle a le téléphone chez elle, recommander au maître d'hôtel du club de ne pas avertir si le prince la demande pendant le bal... ce qui aura lieu inévitablement.

EYLLLEN (Constance Van), 5, boulevard Malesherbes. À l'entresol. La plus jolie des Belges. Se lève à sept heures du soir pour dîner, et se couche à huit heures du matin. Calculer sa visita en conséquence et dire crânement à la femme de chambre bossue : « Madame m'attend pour une fois, sais-tu ! » Ne pas s'effrayer de l'affreux appartement meublé encombré de poupées ; simple pied-à-terre en passant. Installation fastueuse à Bruxelles.

Yeux splendides. Nez busqué. Tête blonde d'une aristocratie exquise. Faux air de la marquise d'H. de Saint-D. La providence des fêtes de garçon. Polke

avec frénésie, valse avec ivresse, danse le cancan avec rage, les cheveux superbes se dénouent, le corsage craque, la robe se déchire ! C'est une bacchante on délire ? Ne s'arrêtera que pour tomber morte de fatigue, et recommencera dix secondes après. Avec cela, nerveuse et impressionnable à l'excès. Il suffit de lui dire certaines phrases à l'oreille pour voir immédiatement ses yeux se fermer et ses paupières battre. Fêteuse *di primo cartello*, usant la mèche par tous les bouts et sans compter.

L'avoir de tous les bals, à tout prix.

BALLOT (Léa), 14, rue de la Chaussée-d'Antin, au second. Nommée à l'unanimité présidente du Cercle. Petite, brune, tête ravissante, robes montantes, mais l'absence de décolletage compensée par une exhibition de collier, de pierres et de diamants uniques. Dans les cheveux, croissants, étoiles et aigrettes de diamants. C'est un véritable soleil. Très convaincue. Pioche avec le Grand-Maître des pas de quadrille inédits dans le silence du cabinet. Reparties promptes et langue bien pendue, surtout lorsqu'elle n'est pas éteinte par l'organe tonitruant de Saint-Machin. Viendra sûrement au bal, mais n'a jamais pu arriver avant deux heures. En revanche, reste la dernière,

et propose, à six heures du matin, de faire atteler le mail pour aller déjeuner à Bougival.

GROBEDON (Marguerite), 49, avenue Matignon. Premier au-dessus de l'entresol. Des égards, des égards et encore des égards. Reçoit le mardi, tâchez de ne pas l'oublier, car, à moins d'une autorisation tout à fait spéciale, vous ne seriez pas reçu un autre jour. Formulez votre invitation humblement en citant au hasard, parmi les membres du cercle, quelques grands noms de France.

Lui assurer qu'on n'ouvrira pas le bal sans elle, que tous les membres feront la haie, et que l'orchestre jouera une marche triomphale.

Valse très bien avec quelqu'un qui sait la comprendre et l'entraîne dans un bercement doux et voluptueux, mais n'aime pas les soubresauts, les heurts, ni les froissements, et a pour le chahut canaille une sainte horreur. Fi, ma chère ! De beaux bras, des belles épaules, des yeux très doux, et des robes allant bien. Calme, peu bruyante, sachant causer et apportant dans les fêtes une gracieuse sérénité. Très nécessaire à l'ensemble du tableau.

Accepte rarement, mais tient parole après avoir accepté, parce que rien n'est *grue* comme de faire poser.

HECKER (Jane), 33, rue Caumartin, au dernier étage. Si elle avait pu trouver plus haut, elle l'aurait pris. Sonner en faisant des farces. Se cacher derrière la portière en tapisserie, crier : *miousique!* ou bien encore entrer chez elle en marchant sur les mains. Surtout pas d'invitation banale, et pas de déclaration absurde.

Grande, mince, dégingandée, insensée de bagout et de *fortenguelisme*, très précieuse pour briser la glace et mettre tout le monde en joie. Ne s'occupe ni de sa coiffure, ni de sa toilette, ni de sa figure, mais après un quart d'heure de boniments insensés aura tous les hommes autour d'elle. Aime assez à organiser des entrées du Beni-Bouffe-Bouffe qu'elle précède en battant la mesure, huchée à califourchon sur les épaules d'un ami complaisant. Au souper casse les assiettes, brise les verres, décoiffe ses voisins, dérange les *ramenages* savants, et entonne des couplets à pleine voix.

Très peu femme, mais bien bon garçon. À inviter... mais pas toutes les fois. Ce serait trop de bonheur!...

INVOLTI (Stella), 14, rue Auber. Le beau page en pourpoint de velours si remarqué dans *Speranza*. Arriver aux heures où le danseur Accorti est occupé, si l'on ne veut pas essayer d'une lutte dans lequel on aurait le dessous.

Faire comprendre qu'il y a une occasion unique de comparer la danse italienne à la danse française.

Vient au bal indignement fagotée; mais avec ces yeux noirs-là on peut tout se permettre. Marche comme Vénus elle-même en appuyant sur la pointe du pied. Valse merveilleusement avec de grandes battues, et lève la jambe qu'elle a admirable à des hauteurs fabuleuses.

Baragouin assez amusant bien qu'incompréhensible. Beauté capiteuse et désirable, mais paralysée toute la soirée par la peur d'être battue en rentrant par Accorti.

JABLOWCKA (Comtesse), 8, rue Pierre-le-Grand. Petit hôtel perchoir à trois fenêtres de façade. Concierge barbu à tête de cosaque Appartements à la

turque, encombrés de sofas, de coussins. Dans l'air, de vagues senteurs de pastilles du sérail.

N'a jamais un instant la pensée qu'un monsieur vienne chez une comtesse simplement pour causer. Ne porter, par conséquent, l'invitation a domicile que si l'on se sent bien entraîné et d'humeur aimable. Lui dire qu'il y aura au bal un nombre fabuleux de jolis garçons, audacieux, énergiques et vigoureux. Lui décrire quelques spécimens et pousser les explications plus loin, si faire se peut.

Grande, altière, majestueuse, robe de velours mais imposante. Ne danse jamais, mais préfère les conversations dans les petits coins. Se laisse volontiers entraîner dans les cabinets voisins, et vous répond, avec une superbe impudence, qu'il n'y a que cela d'amusant. Au reste, la morale banale des grandes dames n'est pas celle des petites gens. Signe particulier : Porte des chaussettes. Très caressante et pas vénale. Soupeuse splendide. À inviter pour toute sorte de raisons spéciales.

KRAISE (Lucie de,) 11, rue de Naples, au premier. Pas jolie, mais fraîche, cheveux à reflets d'or bruni, teint d'Anglaise, s'habille, sans un bijou, avec des robes de tulle toutes froufrouantes. Grande élé-

gance. Relations exclusives dans la haute gomme. L'éblouir par l'énoncé étincelant des membres du comité.

Lui promettre que le président Château-Minois descendra la chercher dans sa voiture, et lui donnera son bras pour entrer dans le bal.

Danse peu, cause à trois ou quatre amies de sa coterie, insolente, plutôt désagréable, mais beaucoup de chic.

N. B. — Ne pas oublier de lui dire que son cocher est toujours le plus bel homme de Paris. Ça lui fera plaisir.

LAUBELME (Marie), 59, rue Lafayette. Un bouton de rose tout frais, tout jeune, tout embaumé. Dix-neuf ans, habite encore chez papa et maman. Par conséquent, de grandes difficultés pour apporter l'invitation, mais, après avoir admiré la gracieuse commère de la *Revue des Maillots-Dramatiques*, que ne risquerait-on pas !

Monter par l'escalier de service. À partir du premier on n'y voit plus : allumer des allumettes-bougies et ôter ses bottines pour faire moins de bruit ; gravir ainsi deux étages et s'introduire clandestinement par la porte de la cuisine. Là, entrer dans une

armoire et attendre, en étouffant, que papa Laubelme fasse sa sieste.

Sortir alors et exposer sa demande, honnêtement et gentiment.

On en sera récompensé par l'arrivée au bal un peu tard d'une personne blonde, bien en chair, yeux noirs à longs cils, cheveux tout frisés et coupés à l'anglaise, en garçon, ce qui lui sied à ravir. Par exemple, s'esquive toujours vers les trois heures du matin. Il faut être rentrée pendant que papa dort encore.

MORLÉE (Félicie), 5, rue de Lisbonne, au troisième, mais il y a un ascenseur. Tirez la corde de bas en haut, appuyez sur le troisième bouton, mais ne pas oublier de fermer la petite porte. Cela fait, on aura des chances de s'enlever d'un mouvement lent, d'arriver au seuil parfumé de la femme possédant la plus jolie taille de Paris. Ça sent déjà bon dès l'escalier. De cinq à sept, vous devrez rencontrer la châtelaine ; vous passerez successivement du salon dans le boudoir, et du boudoir dans le cabinet de toilette. Pendant tout ce temps, vous entendrez ouvrir et fermer moult portes, puis des coups de timbre, puis des bruits de botte, de botte, de botte, et bien

d'autres choses encore. Enfin vous verrez apparaître Félicie en robe de chambre de peluche mordorée garnie de satin bleu. Pas de corset (à quoi bon !) et, sous la robe de chambre, une merveilleuse chemise garnie des dentelles les plus rares. Dites ce que vous avez à dire, mais dites vite. Pas de périphrases, pas de circonlocutions filandreuses. Allez droit au but, soyez clair, net et énergique.

Dans ces conditions, elle acceptera probablement l'invitation, vous fera une conversation de cinq minutes, une risette de deux minutes, fermera les yeux une seconde... et vous flanquera impitoyablement à la porte.

NARIAL (Aimée), 159, avenue Kléber. Là-bas, là-bas, sur les hauteurs du Trocadéro. Petite, brune, teint mat, fossettes, dents éblouissantes, cheveux noir-bleu. Longue discussion avec la terrible femme de chambre, qui ne veut jamais recevoir. Essayer du louis d'or, des menaces et de la persuasion. En dernier recours, dire effrontément que l'on est envoyé par le directeur de Cluny. Une fois entré, avouer franchement qu'on vient inviter au bal des Braconniers. Narial sera charmante, vous recevra très bien, promettra de venir... et ne viendra pas. Mais vous

n'en aurez pas moins passé un bon moment. Et puis, il faut tout prévoir... Si, par hasard, elle venait, vous auriez la plus délicieuse valseuse des deux hémisphères (les siens sont ravissants) et une surprise hors ligne... Mais décidément il vaut mieux croire qu'elle ne viendra pas.

OLLANGEWSKA, 12, rue Scribe. Belle maison, escalier immense, téléphone, ascenseur. Au second à droite. Appuyez à peine sur le bouton électrique, qui est d'une singulière impressionnabilité. Quelle que soit l'heure, vous serez toujours reçu, quitte à voir par un entrebâillement de porte apparaître une ravissante tête ébouriffée, le teint rouge, les yeux brillants, qui vous dira : « Ze ne peux pas, mon cer, désolée, vous voyez que ze ne peux pas. » Demandez à voir plus que cela, et restez... d'autant que le salon n'est pas ennuyeux : de gentils bibelots, des tableaux de maîtres, et sur la cheminée les photographies de Blancmesnil, Tuka, Marie Jekman, Sirmoret. Enfin elle arrivera encore un peu rouge et embaumant la peau... d'Espagne. Demandez tout ce que vous voudrez et rappelez-vous qu'elle ne sait pas dire non. Elle vous dira : « Ze ne peux pas, ze ne peux pas !... » Mais ce sera tout comme.

Viendra certainement au bal avec des toilettes catapultueuses, dansera connue une grande dame qu'elle est, et sera toute la soirée entourée par la haute gomme.

POSLES (Renée de), 6, rue de Prony, à deux pas du parc Monceau, à l'entresol. Appartement petit, mais coquet. Se déguiser, si l'on veut être reçu, en ordonnance de cuirassiers, et dire : « Ron de ron ! que je viens de la part du capitaine ! »

Sur cette bonne parole, la femme de chambre (jolie, très gentille) vous apportera un verre de vin et un biscuit, et, quelques minutes après, vous serez introduit dans une chambre à coucher remplie de parfums indéfinissables, et vous entendrez une voix affaiblie murmurer dans l'obscurité : « C'est vous, Perdriol ? » (Qu'est-ce que ça vous fait d'être Perdriol ?) Bref, soyez. Perdriol et dites que le capitaine compte absolument la voir au bal des Braconniers.

Là-dessus, elle sautera hors du lit comme un cabri, tirera les rideaux, passera en hâte une robe de chambre de satin bleu et vous apparaîtra idéale avec ses cheveux blonds dénoués sur le dos... Ce serait peut-être alors le moment d'être franc et d'avouer qu'on n'est pas Perdriol... ? Enfin, tâtez-vous !

Danse le quadrille comme personne, avec des aperçus de dessous merveilleux : bas orange, jarretière cerise, pantalon de crêpe de Chine noir. Quand on a vu cela une fois, tout le monde veut faire vis-à-vis. Entraîn endiablé et nature caressante.

RALLERT (Fanny), 11, rue Hong-Kong, avenue de Neuilly. Petit hôtel lointain, mais rempli de choses merveilleuses. Dès l'entrée, dire à la vieille femme de chambre : « Bonjour Marie. » Celle-là croira avoir affaire à une ancienne connaissance et esquissera immédiatement un effroyable sourire plein de promesses.

Escalier en bâton de perroquet. Crier d'en bas : « Hé, Coco ! piges-tu la lune qui se ballade ? » On vous répondra du second : « Pi... ouit !! » Cela fait, vous attendrez une petite heure dans le salon. Quelle patience, mon bon, quelle patience ! Ce temps passé, vous verrez arriver une gentille petite femme emmitouflée dans un manteau de velours écarlate, avec toque de velours écarlate garnie de fourrure soulignant de grands yeux verts ; elle vous dira en vous jetant ses deux bras autour du cou :

— Mon pauv'ami, t'ai fait bien attendre. Demande bien pardon au monsieur. Qu'est-ce qu'il veut le monsieur ? Demande vite, faut que je sorte.

Arrivera au bal ruisselante de diamants, froissants, rivières, aigrettes. Aux oreilles des saphirs d'un prix fou. Danse peu et préfère s'asseoir pendant le bal sur les genoux de ses nombreux amis. Qui oserait s'en plaindre ? A pour devise : *Nec pluribus impar*. Dansera cependant une ou deux valse voluptueuses, les yeux fermés, la bouche entrouverte, la poitrine palpitante, et vous dira dans l'oreille : « Que je t'aime et que tu valse bien ! »

SIMONET, 20, rue Bassano, au premier au-dessus de l'entresol. Tenue du visiteur ; redingote croisée, fleur à la boutonnière, pantalon à petits carreaux, gants gris perle. Ne pas se présenter avant quatre heures de l'après-midi, quand la toilette, la coiffure, les frisons, etc., etc., etc., sont complètement terminés et à *point*. Visite respectueuse ; ne pas oublier une seconde qu'on est chez une duchesse par droit de naissance. Insinuer timidement que les Braconniers s'estimeraient heureux, fiers et flattés si elle daignait honorer de sa présence, ne fût-ce que trois heures, leur modeste réunion.

Il n'est pas interdit d'être spirituel, mais il est plus intelligent de ne pas se montrer amoureux.

Très décorative et l'air splendidement aristocratique, mais ne danse pas et apporte une gaieté relative. Restera à souper si l'on soupe de bonne heure, mais ne veille jamais parce que cela fatigue, et n'aime jamais se fatiguer parce que cela cerne les yeux.

TRAJOUSKA, 46, boulevard Malesherbes. Appartement ressemblant à celui d'une marchande à la toilette. Fouillis extravagant de meubles, de tableaux, de cages d'oiseaux, de perroquets, de vieilles guitares et de crocodiles empaillés. Planant sur tout, une vague odeur de miroton.

Trajouska vous ouvrira elle-même, revêtue d'une vieille camisole de flanelle bleue; en vous voyant, elle poussera un cri d'effroi et disparaîtra, vous laissant face à face avec le crocodile.

Reviendra après avoir endossé, en toute hâte, un manteau de fourrure d'où émergent les bras blancs. Aspect général assez agréable, mais décidément cela sent trop le miroton.

Parle très mal français. Expliquer par geste que les Braconniers manquent de femmes. Si elle vient

au bal, arrivera très bien mise, avec des épaules superbes, et des bijoux hongrois merveilleux. Jamais on ne croirait qu'une pareille femme sort d'un pareil taudis ; mais est-ce quelle a le temps de s'occuper de ces vulgaires détails ? C'est une femme d'extérieur et non d'intérieur.

VIGNE (Altesse de la). Vaste donjon moyen-âge, avenue de Villiers. Pont-levis, mâchicoulis, chausses-trappes, oubliettes. À la porte, un cor de chasse pour sonner trois fois.

Reçoit le lundi, a des petits cinq à sept très gais ; la femme de charge, Camille, comble le nouvel arrivant de petits soins, et de verres de sherry. Si l'on veut se faire bien venir, accepter une bonne partie de bézigue en cinq mille liés. Ne pas y aller le mardi, ni le samedi pour des raisons de ménage (?)

Cheveux rutilants, teint éblouissant, bagout infernal : avec cela, la plus sûre et la plus loyale des amies. Viendra certainement au bal si elle a promis, et fera une entrée à sensation avec des costumes inédits, parures Louis XV, robe Directoire, toge grecque, etc., etc.

Valse bien, mais quadrille mieux. Beaucoup d'entrain, bel appétit, et dos attentions caressantes

pour ses voisins de table. Leur passe des mandarines au potage et de la moutarde au dessert.

AVANT OU APRÈS



AU CERCLE DES BRACONNIERS, neuf heures du soir. Quelques membres du cercle finissent de dîner en compagnie de Léa Frollot, de Mary Fabert, et de la comtesse Ollengenska. Au centre, CHÂTEAU-MINOIS préside avec sa bonne grâce habituelle ; néanmoins, la conversation est languissante, et dîneurs et dîneuses ont l'air passablement fatigués.

BRIONNE. — Eh bien, qu'est-ce que nous faisons ce soir ?

SAINT-MACHIN. — Oh ! ce soir, calme et repos absolu. Après notre bal d'hier...

LÉA. — Vous pourriez dire de ce matin. Nous avons dansé jusqu'à sept heures. J'ai mes pauvres jambes toutes courbaturées.

LA COMTESSE. — Ah ! ze me suis bien amusée, mais plus ze m'amuse, plus ze me fatigue.

FONTENOYE. — C'est très bizarre.

CHÂTEAU-MINOIS. — Il faut avouer que jamais notre samedi n'avait été aussi réussi. Quelle gaieté ! Quel entrain ! Mes enfants, il n'y a plus que chez nous ou l'on sache faire encore la vraie grande fête. Malheureusement, il y a le lendemain. Aucun de nous n'aurait la force de se déplacer ce soir. Comment allons nous passer notre après-dîner ?

BRIONNE. — Je propose un loto de famille.

TOUS, — Assez ! La censure ! Un blâme à Brionne pour son loto.

SAINT-MACHIN, *sévère*. — Ne savez-vous pas que tous les jeux de l'amour sont permis aux Braconniers, mais que ceux du hasard sont formellement interdits par le règlement.

CHÂTEAU-MINOIS. — Messieurs, j'ai une idée ; pourquoi ne traiterions-nous pas ce soir un sujet de haute esthétique, de psychologie morale ou immorale, de galanterie pratique, en un mot une de ces questions palpitantes, qui intéressent tous les joyaux viveurs ? Chacun apporterait un argument pour ou contre, et l'on étudierait ainsi toutes les faces du problème.

LA COMTESSE. — Ze n'ai pas compris un mot.

BRIONNE. — Vous n'êtes pas la seule. Château-Minois na rien compris non plus.

CHÂTEAU-MINOIS. — Je m'explique. (Ah ! Ah !) et je vous pose, Messieurs, la question suivante. Vous avez, je suppose, une belle amie à déjeuner. Vaut-il mieux lui chanter votre grand air avant le déjeuner ou après ?

SAINT-MACHIN. — Avant, parbleu, c'est indiqué.

MARY FABERT. — Après, cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

TOUS. — Avant ! Après ! Non ! Si ! Permettez ! Vous ne comprenez pas. Est-ce chez soi ou au restaurant ? Voilà bien l'égoïsme.

(*Tumulte épouvantable*).

CHÂTEAU-MINOIS, *trionphant*. — Ah ! Ah ! Vous êtes réveillés, vous trouvez la question intéressante, vous voyez que, sur un point aussi capital, les avis sont partagés. Eh bien, la seule façon de nous éclairer cet égard, c'est de faire plaider le pour et le contre. Saint-Machin, vous préférez chanter votre grand air avant le déjeuner. Voulez-vous nous donner les raisons de cette préférence ?

SAINT-MACHIN. — Oh ! très volontiers, d'autant plus que cette manière de voir est basée sur une longue expérience, et une conviction profonde. J'établis les données du problème. Vous avez, je suppose, invité une gentille petite femme à déjeuner au restaurant, et, comme vous avez une belle voix (*Grand fat !*), vous vous êtes dit : « Je lui chanterai mon grand air. »

CHÂTEAU-MINOIS. — Bien entendu. Sans cela le déjeuner n'aurait pas raison d'être.

MARY FABERT. — Êtes-vous assez matériel ! (*On dit matérialiste !*) Zut !

SAINT-MACHIN, — Je continue. Il a été bien entendu que la dame viendrait d'abord vous prendre chez vous. Ceci est important ! Vous avez en effet, chez vous, un bon piano, et non pas un de ces pianos de restaurant auxquels il manque des cordes, qui grincent à chaque mouvement, un de ces pianos faussés, éraillés, sur lequel des générations entières de joueurs maladroits ont exécuté d'un doigt des gammes ridicules. Non, chez vous, c'est le piano harmonieux, bien accordé, dans un bon jour propice, avec toute la place nécessaire aux plus folles variations.

FONTENOYE. — Mais, vous retrouverez aussi bien ce piano après déjeuner.

SAINT-MACHIN. — Attendez donc. Je vous dirai plus tard les inconvénients de votre système. À onze heures, je suppose, la petite femme vous arrive, pimpante, fraîche, parfumée, sortant de chez elle. Vous, de votre côté, vous avez bien dormi, vous êtes en voix. Sans préoccupation, sans lutte, l'estomac libre, la tête dégagée, vous vous mettez au piano.

LA COMTESSE. — Quelle drôle d'idée. Ça ne m'amuserait pas du tout le piano à onze heures du matin. (*Naïve enfant !*)

SAINT-MACHIN. — Vous entamez à pleine voix un grand air, deux grands airs, trois... (*Allons, allons ! pas d'invraisemblance ! Pas de gasconnade !*) Enfin vous chantez comme vous pouvez, mais dans d'excellentes conditions d'acoustique, sur un piano que vous connaissez et dont vous pourriez trouver chaque note avec les yeux au bout des doigts. Puis, ceci fait, vous fermez le piano, vous rabattez vos manchettes, vous laissez à votre compagne le temps de revenir de son extase musicale, et vous allez déjeuner. Bien entendu le grand air vous a mis en appétit ; de plus, vous n'avez plus aucune préoccupation

étrangère au déjeuner ; des lors, vous mangez correctement, sagement, avec calme, vous avez toute votre tête pour commander un repas exquis, reconstituant, que vous savourez bien et que vous digérez encore mieux.

MARY FABERT. — Allons donc ! C'est insensé. D'ailleurs, pourquoi ne pas déjeuner chez soi ?

CHÂTEAU-MINOIS. — Vous répondrez plus tard. Laissez parler l'orateur.

SAINT-MACHIN. — Merci, monsieur le président, d'autant plus que, jusqu'ici, je vous ai seulement montré les bons côtés de mon système. Je vais maintenant vous faire voir les inconvénients du système contraire. Je suppose que vous partiez directement déjeuner. Qu'arrive-t-il ? Vous commandez votre déjeuner à la diable, entre deux baisers ; le maître d'hôtel dit en bas : « Vous n'avez pas besoin de vous gêner. Ce sont deux amoureux, ils ne feront pas attention. » Et l'on vous sert des œufs pas frais, des croquettes de volaille infâmes, des reliefs de cuisine, des plats dont personne n'aurait voulu. J'avoue, d'ailleurs, que cela vous est bien égal, tous les deux. Vous vous embrassez entre chaque bouchée, les sauces se figent ; vous avez tant de choses à vous dire

que tous les mets deviennent froids. Le garçon, après avoir tripoté une minute la serrure avant d'ouvrir la porte, et être revenu plusieurs fois voir où vous en étiez, finit, impatienté, par emporter des plats auxquels vous avez à peine touché. Le déjeuner continue ainsi, cahin caha, toujours préoccupé du grand air que vous devez chanter après le dessert ; vous n'avez pas la tête libre, la digestion se fait mal, le sang se porte à la tête ; vous devenez de plus en plus rouge et de plus en plus congestionné. Le café arrive et les bêtises commencent ; vous buvez des verres de chartreuse dans le même verre, à l'américaine, que saisissez, et alors emporté par une ardeur absurde, vous ouvrez le piano fêlé du restaurant, et vous chantez à la diable votre grand air dans des conditions d'hygiène déplorables. Étouffements, palpitations de cœur. Bref, c'est comme cela qu'Attila est mort !

LA COMTESSE. — Attila, c'était une femme ?

BRIONNE. — Oui, elle a été chantée par Chateaubriand. (*Aux pommes !*)

LA COMTESSE. — Zamais ze ne comprends vos bêtises.

LÉA FROLLOT. — Mais pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous ?

CHÂTEAU-MINOIS, *rêveur*. — Oui, pourquoi ne rentrez-vous pas ? Vous auriez un bon piano.

SAINT-MACHIN. — Nous autres, grands artistes, nous ne savons pas attendre, et, quand arrive l'heure de l'inspiration, nous la saisissons aux cheveux. (*Exclamations!*) Mais, en admettant même que je chante agréablement en entrant, je n'en aurais pas moins eu un mauvais déjeuner. Récapitulons. Avec mon système on chante bien et on déjeune bien. Avec le vôtre, la musique marche, mais on a un mauvais déjeuner. J'ai dit. (*Applaudissements du côté des hommes. — Dénégations du côté des femmes*).

CHÂTEAU-MINOIS, *rêveur*. — Il y a du vrai dans ce que nous a dit Saint-Machin.

MARY FABERT, *se levant*, — Je demande la parole.

CHÂTEAU-MINOIS. — Parlez, carissima, nous ne demandons qu'à être éclairés... pardon, qu'à éclairer.

LÉA FROLLOT. — À la bonne heure !

MARY FABERT. — Le système qu'on vient de vous exposer est empreint d'un égoïsme monstrueux. Voilà une pauvre petite femme qui sort de chez elle. Elle est à jeun, elle a eu froid dans la voiture ; bref,

elle n'est nullement en état de savourer même le *Requiem* de Mozart. À peine arrivée, sans préparation d'aucune sorte (*On n'a pas dit cela !*), il faut qu'elle entende votre grand air. À peine lui laissez-vous le temps de se remettre ; pressé par l'heure et par la faim, vous l'emmenez au restaurant, et là, complètement calmé sur l'art, vous ne pensez plus qu'à la satisfaction brutale de vos grossiers appétits.

BRIONNE. — Pourquoi mettez vous « appétits » au pluriel ? Ce pluriel me paraît très singulier.

CHÂTEAU-MINOIS. — Je vous rappelle à l'ordre.

MARY FABERT. — Pendant tout le déjeuner vous restez d'une froideur de glace. La femme qui est avec vous n'est plus qu'un compagnon de table quelconque, avec lequel on cause parce qu'il est hygiénique de parler en mangeant. Le déjeuner s'achève bourgeoisement et l'on se quitte sans enthousiasme, blasé et repus.

CHÂTEAU-MINOIS *attristé*. — Ce tableau est navrant.

MARY FABERT. — Voilà ce que nous propose Saint-Machin, et maintenant, Mesdames et Messieurs, vous allez voir la supériorité de mon système

(*Mouvement général d'attention*). D'abord, je n'admets pas le départ au restaurant. Moi, je ne comprends le déjeuner que chez soi, dans une bonne salle à manger bien tiède, bien confortable, avec le déjeuner longtemps médité et commandé à l'avance. La petite femme arrive chez son ami sur le coup de midi, cela lui donne déjà une heure de plus pour se lever. Elle est un peu frisque., elle a l'estomac dans les talons. Elle prend simplement un air de feu, et immédiatement à table ! Deux chaises très rapprochées, pas loin de la cheminée ; sauf un seul plat chaud, tout le reste du déjeuner a été, à l'avance, disposé sur la table de manière à être dérangés le moins possible par le service. Le monsieur, qui n'a pas encore chanté son grand air est pimpant, aimable, caressant, empressé ; il a la parole facile et les yeux brillants. Peu à peu, l'action des bons vins commence à se faire sentir. La petite femme sent la glace qui l'environnait se briser peu à peu. On se rapproche de plus en plus, on mange dans la même assiette, on boit dans le même verre, les genoux se frôlent, les mains se cherchent, les yeux s'alanguissent. « Vite, vite, le dessert ! » crie la petite femme.

Et le café fumant, ponctué par un ou deux petits verres d'un kummel généreux, met la belle invitée

tout à fait à point. À ce moment, elle se sentira toute disposée à apprécier les andantes, les scherzos et les gammes et les arpèges ; elle comprendra toute la science musicale du chanteur, et vibrante, frissonnante, passionnée, elle consentira à s'approcher du piano et à commencer des duos où elle pourra dignement faire sa partie ! (*Applaudissements*).

CHÂTEAU-MINOIS. — Je me sens ballotté, Évidemment, il y a du vrai dans ce que vient de nous exposer Mary Fabert.

BRIONNE. — De grâce, laissez-moi placer au moins un amendement et insister pour le restaurant, surtout si l'on adopte le système préconisé par l'honorable préopinante. En ne déjeunant pas chez soi, cela donne le temps de rentrer, de gagner du temps, d'avoir toute la respiration nécessaire à l'émission des sons ; mais, en restant à la maison, c'est le grand air chanté cinq minutes après le petit verre de kummel... c'est la mort sans phrases.

SAINT-MACHIN. — Évidemment. Dans ce cas, je me rallierais à l'amendement Brionne, mais j'aimerais mieux chanter avant.

LÉA. — Moi aussi.

CHÂTEAU-MINOIS. — Ah ! voilà du renfort. Exposez vos motifs.

LÉA. — J'aimerais bien que mon hôte chantât son air avant, parce que... c'est autant de pris sur l'ennemi... Et je suis sûre que, si le déjeuner est bien entendu, la petite femme intelligente et le monsieur bon chanteur, cela ne l'empêchera nullement de rechanter peut-être une deuxième air après (*Exclamation des hommes. Acquiescement des femmes*). Donc, avec le système Saint-Machin, on court les chances d'avoir deux airs, avec le système Fabert, on n'en a qu'un.

CHÂTEAU-MINOIS. — C'est profondément raisonné.

LA COMTESSE. — Ze voudrais dire quelque chose.

CHÂTEAU-MINOIS. — Parlez, comtesse, vous ne nous en direz jamais assez.

LA COMTESSE. — Comme vous le savez, moi, ze suis pour l'action. Z'aime les gens qui ne lanternent pas. Z'approuve donc absolument le grand air chanté tout de suite. (*Ah ! Ah ! vous voyez bien*). Mais après, si entre le tournedos et la salade a la russe, l'invitée

était prise du désir subit d'entendre un petit air... faudra-t-il donc qu'elle attende la fin du déjeuner ?

CHÂTEAU-MINOIS. — Si je comprends bien votre idée, comtesse, vous voudriez qu'on chantât avant, pendant et après.

LA COMTESSE. — Pourquoi pas ?

FONTENOYE. — Diable, toujours, alors. Au fait, ce serait peut-être plus simple de supprimer complètement le déjeuner.

CHÂTEAU-MINOIS. — Nous sortons complètement de la question, et le déjeuner doit subsister. Messieurs. Vous sentez-vous éclairés par les discours que vous venez d'entendre ?

TOUS. — Pas du tout. Je suis perplexe. Il faudrait voir.

CHÂTEAU-MINOIS. — Eh bien ! la seule manière de trancher la question, c'est de décider que les parties adverses feront deux expériences concluantes. Saint-Machin invitera Mary Fabert deux fois à déjeuner, et emploiera successivement les deux systèmes. Est-ce convenu ?

SAINT-MACHIN. — Je me dévoue et j'accepte.

MARY FABERT, *après une hésitation suffisante.* — J'accepte aussi.

CHÂTEAU-MINOIS, — Messieurs, nous aurons des renseignements précis la semaine prochaine. Il est minuit. La soirée est passée. C'est tout ce que nous désirions.

BRIONNE, *bas à la comtesse.* — Dites donc, je trouve votre système excellent, et je voudrais bien faire, moi aussi, ma petite expérience. Venez donc déjeuner demain matin, j'ai un cuisinier excellent et une voix superbe.

FIASCO



Vox faucibus hæsit

VIRGILE

AU CERCLE des Braconniers, deux heures du matin.

Brionne entre comme une bombe et s'assoit à une table d'un air absolument renfrogné, sans saluer personne.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. — Que désire monsieur le comte ?

BRIONNE — La paix ! (*Exit le maître d'hôtel digne et consterné*).

CHÂTEAU-MINOIS. — Diable ! Brionne m'a l'air peu aimable ce soir.

CAPITAINE CHAVOYE. — Pourtant quand on arrive à cette heure-ci aux Braconniers, sans être en cravate blanche, c'est probablement qu'on vient de donner une audition quelque part.

FOLANGIN. — Voyons, ce grand air a-t-il bien marché ? Étions-nous en voix ?

BRIONNE. — Zut ! Vous m'agacez avec vos questions saugrenues.

TOUS. — Des détails ! Nous voulons des détails !

BRIONNE. — Ce qui m'arrive est tellement absurde. Enfin c'est nerveux... et maintenant il n'y a plus à revenir là-dessus.

CHÂTEAU-MINOIS. — Nous voyons avec plaisir que le condamné entre dans la voie des aveux. Mon bon Brionne, veux-tu un conseil : demande deux œufs en cocotte, un chaud-froid de cailles ; je viens d'en mander et il est excellent ; arrose le tout d'une lionne bouteille de château-léoville et, tout en mangeant, raconte-nous ta mésaventure, cela te soulagera.

FONTENOYE. — Et cela nous fera passer un moment fort agréable.

CHÂTEAU-MINOIS. — Sans compter que, dans le malheur d'un ami, il y a souvent non seulement un certain plaisir, mais un enseignement très profitable. Sur ce, Brionne, vous avez la parole.

BRIONNE. — Eh bien ! j'étais ce soir au Gymnase ; le premier acte m'avait beaucoup plu ; d'abord la pièce est drôle ; de plus, il y avait dans l'avant-scène Louise Meyrus, revenue de sa tournée artistique en Espagne. Je l'avais saluée en arrivant, elle m'avait répondu par un sourire des plus aimables, et pendant tout le premier acte, nous avons échangé des regards, des risettes ; bref ça marchait, ça marchait... vous savez comme on s'amuse dans ces moments-là ?

CHÂTEAU-MINOIS. — Évidemment, nous le savons, jeune présomptueux. Continuez.

BRIONNE. — Pendant l'entr'acte, je monte, mais je me heurte au flot des spectateurs descendant des galeries supérieures, je perds du temps et, lorsque j'arrive dans l'avant-scène, je la trouve bondée de petits jeunes gens en col gigantesque, cheveux en écouvillon, et gardénia à la boutonnière. C'est à peine si je pris échanger deux mots avec Louise. Au deuxième acte, je ne regardais même plus Magnier ni Darlaud, malgré les belles toilettes roses et saumon. J'étais magnétisé, hypnotisé par l'avant-scène où, soit dit sans fatuité, on me faisait un œil, un œil !

ah ! mes amis, quel œil ! Si vous saviez comme on s'am...

CHAMEROY. — Oui, oui, vous l'avez déjà dit.

BRIONNE. — Le deuxième acte était terminé, j'allais reprendre le chemin de l'avant-scène, lorsque je reçois un petit mot apporté par l'ouvreuse :

« Ne vous donnez pas la peine de remonter dans ma loge, mais attendez-moi devant le contrôle à la sortie. Je vous enlève.

» LOUISE. »

J'écoutais les péripéties du troisième acte, au milieu d'un ravissement indéfinissable. De temps en temps, au milieu du tohubohu des arrivées successives dans la garçonnière de la rue Vivienne, je risquais un coup d'œil vers l'avant-scène et je me disais : Mon ami Brionne, tu es un rude veinard ! Le fait est que Louise est très embellie, elle a engraisé ses épaules... Enfin je me trouve devant le contrôle, Louise arrive emmitouflée dans un catapultueux manteau de velours grenat tout soutaché d'or, me prend le bras, et nous voilà partis rue Gounod. Oui, elle habite un petit hôtel au diable vert, près des fortifications.

CHAMEROY. — Quel numéro ?

CHÂTEAU-MINOIS. — Chameroy, votre question est indiscreète, et je vous rappelle à l'ordre,

BRIONNE. — Vous pensez bien qu'après une aventure semblable, je me sentais admirablement disposé. Ça sentait tout plein bon dans la voiture ; et puis un enlèvement, c'est toujours flatteur pour un jeune homme... (*Oh ! Oh !*) Soit, je n'insiste pas. Nous arrivons ; dès le boudoir, elle me saute au cou ; électrisé par cette caresse, je veux immédiatement me mettre au piano.. Elle me demande la permission de passer dans son cabinet de toilette, un instant, pour endosser un peignoir. Il paraît qu'elle apprécie mieux la musique en peignoir, (*Parbleu !*) J'ai malheureusement une déplorable habitude : dès que je suis seul dans un boudoir, je furète partout, j'examine les bibelots et je regarde les albums de photographies ; on retrouve des têtes connues, d'anciens uniformes... c'est très amusant. Donc, j'ouvre l'album, et le premier portrait sur lequel je tombe, c'est celui de l'acteur Cabirol ! Il était là, souriant, campé dans une pose ridicule ; son visage glabre, rasé *au bleu*, s'étalait au-dessus d'un col largement évasé et ses cheveux longs, et gras de pommade, étaient rejetés

en arrière formant derrière les oreilles des boucles à la Mélingue. Et, afin qu'il n'y ait aucun doute possible, il y avait en exergue, d'une grosse écriture commune, une déclaration flamboyante et... bête. Immédiatement, je me représentai cet immonde cabot dans les bras de cette femme, j'entrevis toute une promiscuité malpropre de coulisses exhalant des odeurs de cold-cream et de parfums rances. Cabirol s'était assis dans ces fauteuils de peluche, s'était vautré dans ce grand lit à colonnes que j'entrevois au fond de la pièce sombre. Louise était devenue subitement pour moi une femme impossible, tellement impossible que je sentis qu'il me serait impossible de chanter ou même de fredonner le plus petit air. Aussi plutôt que de m'exposer à manquer de voix ou à faire des couacs, je préfèrai filer à l'anglaise... et me voici.

CHÂTEAU-MINOIS. — Mon pauvre ami ! Louise doit être furieuse.

CAPITAINE CHAVOYE, *avec élan*. — Ah ! si je savais seulement où est la rue Gounod, c'est moi qui m'inquiéteraï peu de Cabirol !

SAINT-MACHIN. — Parce que vous n'êtes pas un délicat, vous êtes un cuirassier, mais moi je com-

prends parfaitement la sensation éprouvée par Brionne.

TOUS. — Heu ! heu ! Ça dépend. C'est peut-être exagéré. Pas du tout. Si l'on s'arrêtait à ces bêtises-là... Il y a des exemples.

SAINT-MACHIN. — Certainement, il y a des exemples ; ainsi moi, par exemple, je connais une histoire qui pourrait faire pendant à celle de la guérite du factionnaire.

TOUS. — Quel factionnaire ? L'ours et la sentinelle ? Le mur qu'on avait peint !...

CHÂTEAU-MINOIS. — Oui, Saint-Machin, expliquez-vous, vos aveux ingénus manquent de clarté.

SAINT-MACHIN. — Vous connaissez Camille Schumberg ?

TOUS. — Parbleu ! C'est une spécialité. Tout le monde sait qu'elle déconcerte le chanteur.

SAINT-MACHIN. — Parfaitement ! mais pourquoi ? C'est une belle fille, gracieuse, aimable, pas bégueule, pleine de bonne volonté, et cependant, sous le rapport de l'intimidation, elle s'est fait une répu-

tation légendaire,.. et c'est moi qui suis la cause involontaire de ce sinistre.

CHAMEROY. — Pas possible ! Voyons, avouez tout.

SAINT-MACHIN. — Un jour, je rencontre Précý-Bussac qui me dit : « Mon cher, c'est insensé, je crois que je vieillis. Hier, j'étais chez Camille, je me sentais très en voix, lorsque tout à coup je me suis mis à songer qu'il faudrait me lever le lendemain matin à six heures pour aller chasser chez les Boisonfort. Eh bien, cette idée m'a été si désagréable, si pénible, que... le chant ébauché a expiré sur mes lèvres, et, malgré les encouragements et même les imprécations de Camille, je suis parti très penaud. » Cette histoire m'était un peu sortie de la tête lorsqu'un soir, j'eus l'honneur d'avoir à mon tour une audition de Camille. Et soudain, au moment où j'allais chanter, je me souvins du fiasco de Précý-Bussac. Je m'obstinaï à en chercher la raison dans mon souvenir, tant et tant que, préoccupé par mon idée fixe, j'eus le même insuccès que Précý-Bussac !

TOUS. — Fi ! C'est honteux ! À votre âge ! Saint-Machin, vous êtes bien coupable !

SAINT-MACHIN. — Pas si coupable, puisque tous les successeurs ont été dans la même situation. Je

racontai mon histoire à Pignerolles qui, à son tour, chercha dans sa tête pourquoi Précý Bussac et moi nous avions échoué... et échoua... Il expliqua son cas à Larmejane qui l'expliqua à Destignac. Bref, tout le monde y passa, mais chacun se demandant toujours pourquoi leurs prédécesseurs avaient eu une pareille malchance avec Camille, si bien que Camille finirait par n'avoir plus jamais devant elle que des gens nerveux, préoccupés et... aphones. N'est-ce-pas tout à fait le pendant de la guérite où les factionnaires se suicidaient parce que les factionnaires précédents s'y étaient suicidés ?

CHÂTEAU-MINOIS. — Je ne vois pas le rapport... Cependant si cela peut vous faire plaisir.

CAPITAINE CHAVOYE. — il serait beau de faire cesser une situation anormale, et, quant à moi, je sais bien que j'aimerais à planter l'étendard du triomphe sur cette plaine vouée aux défaites retentissantes.

TOUS. — Il est malade ! Quelle présomption ! Pierre l'Ermite, va !...

FOLANGIN. — Eh bien, moi, Messieurs, les photographies et les souvenirs me seraient indifférents ; mais, lorsque je suis en représentation, je déteste qu'on agite, avant que je chante, la question du prix

du fauteuil d'orchestre. Je veux bien payer après (*C'est encore heureux !*), mais je veux me faire illusion avant, et cette illusion est absolument nécessaires à l'émission de ma voix. Un jour que j'attendais comme Brionne dans un boudoir, j'entendis ma douce compagne, aussi jolie qu'inconnue, fredonner dans son cabinet de toilette sur l'air de la Marguerite de Faust :

Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme,
Si c'est un gros ponteur... et combien il nous donne...

Cette question d'intérêt surgissant tout à coup au moment psychologique paralysa tellement mes moyens que je préfèrai m'en aller.

CHÂTEAU-MINOIS. — Messieurs, c'est fort bien d'avoir confessé vos défaillantes, péché avoué est à moitié pardonné, mais, pour que ces confessions aient pour l'avenir toute la portée qu'elles doivent avoir, je voudrais que chacun de nous fit profiter ses camarades de son expérience, Parlons donc un peu des meilleures conditions hygiéniques et morales pour prévenir le retour de semblables catastrophes.

SAINT-MACHIN. — Il faut d'abord un bon régime, reconstituant sans excès, tout en laissant l'estomac

léger et la tête libre. Ainsi, autant que possible, il ne faut jamais chanter à jeun ; dans ce but, comme on ne sait ce qui peut arriver, il est bon d'absorber dès le réveil, un œuf poché dans une tasse de thé ; ainsi lesté on peut carrément commencer sa journée.

CHAMEROY. — J'ai également entendu dire que, le soir, lorsqu'il y avait longtemps qu'on avait dîné, il était bon, à défaut de souper, d'absorber en se couchant une tasse de bouillon froid coupé par un verre de vieux bordeaux.

FOLANGIN. — Tous les artistes m'ont affirmé que, les jours où ils avaient à chanter, ils dînaient légèrement, absorbant des choses nutritives sous un petit volume.

CHAMEROY. — Qu'est-ce qui est le plus reconstituant, le bœuf ou le mouton ?

FOLANGIN. — Le bœuf, sans contredit. Une bonne côtelette bien dans la noix n'est pas à dédaigner, mais cela ne vaut certes pas un filet mignon bien grillé et juste à point, dont le sang gicle (*Oh ! Oh !*) au moment où vous découpez une fine aiguillette. Quant à la réputation légendaire des truffes, du céleri et du homard à l'américaine, ce sont de simples facéties à l'usage des collégiens.

FONTENOYE. — Moi, lorsque je dois chanter, d'une façon extraordinaire, je supprime le vin de Champagne, un énervant ; les alcools enflamment la gorge ; je prends seulement après mon café, très fort, un seul verre d'armagnac bien vieux. Je ne fume également qu'un demi-cigare, je ne lis pas de journaux, ce qui congestionne, et je m'en vais à pied, et à petits pas, au rendez-vous donné, respirant largement le bon air frais du soir, et prenant juste assez d'exercice sans aller jusqu'à l'agitation ni la secousse.

CHÂTEAU-MINOIS. — Toutes ces observations sont précieuses à consigner, mais nous n'avons pas étudié les meilleures conditions psychologiques. Nous savons déjà que Brionne n'aime pas les acteurs, que Saint-Machin est péniblement impressionné par les prédécesseurs aphones et que Folangin déteste les questions d'intérêt traitées avant l'heure ; c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout.

SAINT-MACHIN. — Je crois, d'une façon générale, qu'il faut éviter toute contrariété, toute préoccupation étrangère au sujet. Si l'on a le lendemain une affaire importante, une échéance douteuse, un discours à prononcer, un grand parti à prendre, il vaut mieux remettre le grand air à plus tard. Le chant est

un maître impérieux qui exige toutes nos pensées, tout notre être et toutes nos facultés.

CHÂTEAU-MINOIS. — Une dernière question. Vaut-il mieux chanter le matin ou le soir ?

BRIONNE. — Je crois que cela dépend des natures. Le matin, on est sans doute plus frais, plus dispos, mais cela compromet le reste de la journée. Tandis que, le soir, entraîné par les conversations, les spectacles, les attitudes entrevues depuis le réveil, on a la pleine possession de ses cordes vocales, et si après l'on constate un léger enrouement, on a toute la nuit pour se remettre.

CHÂTEAU-MINOIS. — Cela me semble bien raisonné. Ainsi, messieurs, si vous le voulez bien, récapitulons : un œuf poché dans du thé le matin, des repas légers mais substantiels avec préférence pour le bœuf ; pas de vin de Champagne, pas d'alcools, pas de fatigue physique ni morale, pas de journaux ; une petite promenade hygiénique et la préférence donnée au soir sur le matin, sans oublier le bouillon froid final.

TOUS. — C'est bien cela, parfaitement.

CHÂTEAU-MINOIS. — J'espère qu'avec ces prescriptions bien suivies, chacun de nous, à l'avenir, se montrera digne de la vieille réputation des *Braconniers* et chantera triomphalement son grand air, à pleine voix, dans toutes les circonstances possibles de la vie (*Applaudissements prolongés*).

CAPITAINE CHAVOYE, *haussant les épaules et d'une voix tonnante*. — Ah ! vous m'amusez avec vos précautions. Tenez, ce soir, j'ai bu du vin de Champagne, j'ai absorbé six verres de kummel, fumé trois cigares. Demain matin, le général passe la revue de mon escadron mobilisé, et il en résulte pour moi un tintouin inimaginable. Eh bien, donnez-moi donc, à cette heure-ci l'adresse de Louise, malgré son cabot, ou celle de Camille Schumberg, malgré ses propriétés intimidantes, et, demain soir, je vous donnerai de mes nouvelles.

CHÂTEAU-MINOIS. — Quelqu'un se déclare-t-il ébloui par la puissance vocale du cuirassier ChavoYE ?

TOUS. — Pas du tout, Qu'est-ce que ça nous fait ?

CHÂTEAU-MINOIS. — Eh bien, la séance est levée. Allons nous coucher.

LA CAISSE DES COMPENSATIONS



APRÈS LE DÎNER, ou Cercle des Braconniers. Une trentaine de membres sont réunis sous la présidence de La Bassetière. Sur la table, au milieu des surtouts chargés de fleurs et de candélabres, un joyeux désordre de boîtes de cigares, flacons de liqueurs, tasses à café, etc. On fume à outrance.

LE PRÉSIDENT, *se levant*. — Messieurs, je vous ai réunis pour vous faire part d'une idée qui m'est venue et qui est destinée — je le dis modestement, — à révolutionner le monde de la galanterie.

FONTENOYE. — Ce sera la grande pensée du siècle ?

LE PRÉSIDENT. — Précisément. Nous savons tous, par expérience, combien les questions d'intérêt sont délicates à traiter entre gens qui s'aiment ou simplement se plaisent. Il est arrivé parfois que la femme aimée ait cru devoir se plaindre de notre générosité. (*Allons donc ! Ces choses là n'arrivent jamais ! C'est invraisemblable*).

BRIONNE. — Moi, l'on m'a toujours trouvé trop fastueux.

PIGNEROLLES. — Cent fois l'on m'a dit : « Mon petit Pigne-Pigne, c'est trop, c'est vraiment trop ! J'étais obligé de remporter une partie de mes largesses dans une voiture. (*Exclamations !*)

LE PRÉSIDENT. — Vos dénégations n'enlèveront rien à ma conviction basée sur une longue expérience, et s'il faut des révélations... (*Non ! non !... Nom ne pas ici la commission des 33 ! Traitons nos affaires en famille !*) Je passe outre, et je répète que certaines femmes — peut-être à tort, — ont blâmé notre manque de générosité. De là des incriminations féminines, des scènes désagréables, des conflits fâcheux, qui sait ! même des larmes pouvant obscurcir l'éclat des plus beaux yeux du monde. (*Bravo !*)

SAINT-MACHIN. — Ce La Bassetière est éloquent.

LE PRÉSIDENT. — J'ai donc songé à organiser, sur le fonds commun qui sert à donner nos grands dîners et nos bals, une caisse dite « des compensations ». Toute femme qui se croira lésée dans ses intérêts par un Braconnier viendra nous exposer ses griefs ; le prévenu aura, bien entendu, le droit de se défendre,

et, après audition, il sera accordé ou refusé, suivant les cas, un mandat compensateur.

GRANGENEUVE. — Nous serons faibles et nous accorderons toujours.

SAINT-MACHIN. — Je l'espère bien ! Je trouve l'idée du président moralisatrice.

BRIONNE. — Oui parbleu, vous donnez toujours raison aux femmes, c'est un principe.

SAINT-MACHIN. — Et je m'en trouve bien. Au besoin, j'accepte d'être l'avocat de toutes celles qui n'oseraient pas plaider leur cause.

TOUS. — Oh non ! Par exemple ! Ce serait beaucoup moins amusant. — La femme devra venir tout expliquer elle-même. — Avec beaucoup de détails.

LE PRÉSIDENT. — Messieurs, vous avez raison ; cependant, pour mieux faire comprendre le mécanisme de notre organisation nous pouvons mettre à profit la complaisance de Saint-Machin, l'ami des femmes. Nous allons supposer que mademoiselle... Liona Vé-suve, personne imaginaire complètement prise au hasard (*Ce nom est d'un bon augure. Silence !*) a accordé ses faveurs à l'ami Brionne...

BRIONNE. — C'est une preuve de goût.

LE PRÉSIDENT. — ... Et qu'elle n'a pas trouvé son amour suffisamment rémunérateur.

TOUS, *en chœur*. — C'est une autre preuve de goût.

LE PRÉSIDENT. — Je donne la parole à Saint-Machin pour exposer cette cause imaginaire. Brionne aura ensuite le droit de répondre, et nous jugerons en dernier ressort.

SAINT-MACHIN, *se levant*. — Messieurs, ma tâche sera bien facile. Je parle au nom de mademoiselle Liona Vésuve, que vous connaissez tous pour une aimable et jolie femme depuis de longues années...

LE PRÉSIDENT. — Diable ! Ne la vieillissez pas trop.

SAINT-MACHIN. — Si j'insiste sur le nombre des années, c'est que ma cliente, précisément, n'est pas une débutante ; ce n'est pas un de ces petits plats-du-jour logés au cinquième, la porte à droite, avec un paillason usé et un bilboquet en guise de cordon de sonnette. (*Exclamations !*) Non, mademoiselle Liona est une femme cossue ayant hôtel rue Brémontier, eau et gaz à tous les étages, mobilier artistique et chambre à coucher en velours de Gênes. (*Oh ! oh !*)

M. de Brionne a été reçu dans cette maison. Ses bottines ont foulé et usé les tapis moelleux de l'escalier ; il s'est assis dans les fauteuils en satin crème, le plus susceptible des satins, il a fumé un nombre incalculable de cigarettes qui ont répandu dans l'atmosphère des parfums de nicotine qui déprécient les rideaux et les tentures...

BRIONNE. — Mais sacrebleu...

LE PRÉSIDENT. — Silence ! Vous répondrez plus tard.

SAINT-MACHIN. — Comptant sur une visite, ma cliente avait allumé la torchère au gaz de l'escalier. Or, vous savez, Messieurs que la Compagnie a maintenu le prix de trente centimes comme valeur du mètre cube de gaz. Sur la cheminée du salon, étincelaient deux candélabres à trois branches, soit six bougies. Pendant que mademoiselle Liona était dans son cabinet de toilette, M. de Brionne, pour se distraire, s'est mis au piano et, comme le sens musical lui manque absolument, il a essayé d'un doigt la romance vénitienne de Christian dans *les Potins de Paris*, et a faussé plusieurs octaves. De là, il a pénétré dans la cabinet de toilette où flambait un bon feu de bois — pas un feu de coke — un feu bien claiet,

joyeux à l'œil, répandant une chaleur tiède et douce. Ma cliente a mis la disposition de M. de Brionne les parfums les plus variés, les eaux de toilettes au white-rose et au corylopsis du Japon; les vaporisateurs contenaient un mélange exquis, mi-partie chypre et héliotrope blanc. Ce n'est pas pour le reprocher à M. de Brionne, mais il s'est vaporisé à outrance. Poussant jusqu'au bout l'hospitalité écossaise, elle lui a permis de s'habiller en Écossais, et a mis à sa disposition une chemise de soie avec cordelière, plus trois magnifiques serviettes-éponge marquées à son chiffre L. V. surmonté d'une couronne de comtesse. M. de Brionne a passé une excellente nuit dans un lit Louis XVI avec incrustations de cuivre; il a reposé sa tête sur un oreiller tout garni de dentelles avec transparent cramoisi : le matin, une camériste égrillarde lui a apporté une odorante tasse de chocolat; il est reparti avec des bottines cirées. Eh bien, Messieurs, en retour du gaz, des candélabres, du piano, du velours de Gênes, du vaporisateur au chypre, de la chemise de soie, des trois serviettes, du chocolat, du cigare, sans compter une foule d'autres bonnes choses sur lesquelles je trouve plus délicat de ne pas insister, savez-vous ce que M. de Brionne a osé offrir à ma cliente? La malheureuse somme

de... dix louis ! (*Cris d'horreur poussés, d'ailleurs, sans conviction*). Deux malheureux petits billets bleus piteusement pliés en quatre et déposés dans la coupe en vieux Gien posée sur la cheminée pour recevoir les offrandes des fidèles. Vous avouerez avec moi que l'entretien du temple devient impossible dans des conditions semblables. Nous serions obligés de diminuer la nombre des bougies, de remplacer le gaz par une veilleuse, de supprimer les parfums, de ne plus donner qu'une serviette, sans compter également une notable réserve dans l'accord d'une foule de bonnes choses sur lesquelles je trouve plus délicat...

LE PRÉSIDENT. — Vous l'avez déjà dit.

SAINT-MACHIN. — Vous ne voudrez pas, Messieurs, que mademoiselle Liona Vésuve change rien à ses habitudes d'élégance et à ses traditions d'une hospitalité légendaire. Vous ferez en sorte qu'elle puisse conserver le cadre luxueux nécessaire à sa beauté aristocratique, et vous lui accorderez, sur notre fonds commun, un mandat dit de compensation dont votre sagesse fixera le montant et qui réparera les torts de notre camarade Brionne (*Applaudissements prolongés*).

LE PRÉSIDENT. — Je préviens le public que toute marque d'approbation et de désapprobation est interdite, et, dans le cas où il s'en produirait, je serais forcé de faire évacuer la salle.

BRIONNE, *vivement* — Diable ! Pas avant d'avoir entendu ma défense.

SAINT-MACHIN. — Accusé, votre cause me paraît bien mauvaise ; cependant il ne sera pas dit que nous avons paralysé la défense. Vous avez la parole.

BRIONNE, *se levant*. — Messieurs, la tâche n'est pas facile. Vous êtes encore sous le charme de l'éloquence de Saint-Machin, mais les faits sont les faits, les paroles ne sont rien, et il me sera facile de démolir pièce par pièce, l'échafaudage absurde de sa plaidoirie grotesque. (*Exclamations*)

SAINT-MACHIN. — N'aggravez pas votre position. Retirez le mot.

BRIONNE. — Soit... l'échafaudage grotesque de sa plaidoirie absurde. (*Saint-Machin salue avec reconnaissance*) D'abord, ainsi que l'a avoué M. l'avocat, mademoiselle Mona n'est plus de la première jeunesse ; c'est encore une personne agréable, je vous le concède, mais ce n'est plus une de ces fleurs prin-

tanières, dont les charmes tout frais, tout neufs, feraient excuser toutes les folies, même des folies d'argent... Je me rendais rue Brémontier très calme, un peu comme on va à son bureau. D'abord, croyez-vous que ce soit un plaisir de s'en aller à une heure du matin dans ces parages si éloignés ? il faut traverser au pas le parc Monceau à peine éclairé par des veilleuses électriques, les allées sont lugubres, les arbres répandent une humidité malsaine ; bref un voyage atroce.

GRANGENEUVE, *ému*. — Ce pauvre jeune homme !

BRIONNE — J'arrive au petit hôtel, si toutefois on peut appeler hôtel ce perchoir à perroquet. Une pièce à chaque étage. Parlons-en du tapis de l'escalier ; on aurait mieux fait de baisser le gaz de la torchère, on eût moins vu la corde à l'angle de chaque marche. Vous avez rappelé une pose faite dans un salon, et vous n'avez pas songé au feu ; la vérité c'est qu'il n'y en avait pas ; la vérité c'est qu'on n'en fait jamais ; de là, un froid pénétrant qui me tombait sur les épaules, tandis que grelottant en frac, pour échapper à la dureté de la situation, je jouais d'un doigt un air de musique suave avec ma maëstria habituelle. Et l'on ose me reprocher ce passe-temps ! Enfin je pénètre dans

le cabinet de toilette. Pas merveilleux, mais chauffé. D'ailleurs très petite musique, les jeux de peigne en simple ivoire, la vaisselle en porcelaine, de l'argent nulle part, les parfums achetés à prix réduits dans la maison du « Mauvais-Marché », une guitare à laquelle il manquait une corde ou un pied, je ne sais plus au juste, et des serviettes rudes à vous écorcher l'épiderme. Voilà pour le luxe. Quant au lit, une véritable boîte à musique. Il y avait, de mon côté, un ressort cassé dans le sommier, et, à chaque mouvement on entendait ding ! ding ! Dans ces conditions il n'y a pas d'amabilités possibles, Aussi, l'avocat a-t-il aussi bien fait de passer sous silence les autres bonnes choses ; j'aurais là-dessus trop à dire, et je préfère imiter sa délicatesse, mais pour des motifs différents. Reste la question du chocolat et du cirage. Le chocolat était de chez Félix Crotin, et pas reconstituant ; quant aux bottines, je ne nie pas le travail... mais j'ai donné un louis à la bonne.

LE PRÉSIDENT, *à Saint-Machin*. — Vous n'aviez pas parlé de ce louis.

SAINT-MACHIN. — Il n'a lion à faire avec les dix louis alloués à ma cliente.

BRIONNE. — Bref, Messieurs, récapitulons à notre tour. Une promenade affreuse dans un quartier excentrique, un stage dans un salon sans feu, une guitare incomplète, des serviettes coriaces, et une conversation sans entrain, ponctuée par les grincements d'un sommier qui fait ding ! ding ! Voyons, la main sur la conscience, cela vaut-il plus de dix louis !

TOUS. — Non ! non ! ça ne les vaut même pas !

SAINT-MACHIN. — Vous n'allez pas exiger que mademoiselle Vésuve rende cinq louis.

LE PRÉSIDENT. — Nous n'irons pas jusque-là, mais il y a du vrai, dans les raisons données par Brionne. Je proposerais donc un mandat compensateur assez faiblot. Que diriez-vous d'un petit billet bleu de cinquante francs ?

TOUS. — Parfaitement.

LE PRÉSIDENT. — Il est alloué à mademoiselle Liona Vésuve un mandat compensateur de cinquante francs sur les fonds communs. Cette somme lui sera payée à vue, et ce sera bonne justice. Eh bien ! Messieurs, avez-vous bien compris le mécanisme de mon système destiné à pallier vos torts, le jour où vous en auriez à l'égard d'une femme ?

BRIONNE. — Or, nous savons tous, que ce cas n'arrivera jamais aux *Braconniers*.

DÉLICATESSE



AU CERCLE des Braconniers. Assemblée choisie de belles petites et de jeunes seigneurs soupant avec conviction. Au-dehors, la pluie tombe à torrents; ce qu'on appelle un orage bienfaisant. Château-Minois entre d'un air sombre et préoccupé.

CHÂTEAU-MINOIS. — Bon appétit, Messieurs!... je continuerais bien la tirade, comme Mounet-Sully, mais je n'ai jamais su le reste.

TOUS, — Le président! Un ban pour le président! Ta ta ra! Ta ta ra! Ta ta ra ta ra ta ta!... (*Tumulte relatif*).

CHÂTEAU-MINOIS. — Au lieu de me faire ces ovations aussi embêtantes que flatteuses, vous feriez bien mieux de me renseigner sur un point délicat qui me préoccupe.

BRIONNE. — C'est votre spécialité, les points délicats. Vous vous rappelez nos délibérations sur le *Fiasco*, et sur *Avant ou Après*?

CHÂTEAU-MINOIS. — Il s'agit encore cette fois d'avant ou après, mais ce n'est pas pour le même motif.

LUCIE RÉGNIER. — Je trouve le président nébuleux.

CAPITAINE CHAVOYE. — Oui, expliquez-vous d'abord, nous discuterons après.

CHÂTEAU-MINOIS. — Ne me mangez pas. Voilà. Je vais ce soir pour la première fois souper en tête-à-tête avec mademoiselle Sabrette, une jolie femme dont je ne suis pas aimé... pour moi-même.

CHAMEROY. — À la bonne heure !

BLANCHE DARTOIS. — Ce serait invraisemblable.

SAINT-MACHIN. — Château-Minois est trop chic pour cela.

CHÂTEAU-MINOIS. — J'ai donc l'intention de reconnaître ses bonnes grâces par un petit cadeau en bonnes monnaies sonnantes, trébuchantes, et ayant cours. Eh bien ! dois-je donner le cadeau avant le souper ou après le souper ?

TOUS. — Avant, c'est indiqué. — Après, c'est plus délicat, — Au contraire ! — Mais si ! — Mais non ! — C'est une question de tact (*Brouhaha*).

BRIONNE. — Moi je demande la parole pour prouver qu'il est préférable de donner le cadeau après.

CHÂTEAU-MINOIS. — Allez, mon bon Brionne. Nous ne demandons qu'à être éclairés.

BRIONNE. — Mesdames, Messieurs, vous devez être de mon avis ; selon moi, rien ne gâte la saveur d'un repas, comme cette malheureuse question d'argent. Que penseriez-vous d'un restaurateur qui commencerait par vous apporter la note, avant de vous avoir servi le moindre mets. Vous lui diriez avec justice : « Je veux bien payer, même payer très cher, mais je voudrais bien savoir auparavant quel genre de cuisine vous allez me servir, si vos petits plats seront soignés, ni trop chauds, ni trop froids, ni trop épicés, ni trop fades. » J'ajoute que cette manière de demander ou d'offrir l'argent, d'avance, donne un cachet de mauvaise maison au souper en question. Au lieu de l'appartement cossu, habité bourgeoisement, c'est l'hôtel trop hospitalier, ouvert à tout venant, où l'on mange à toute heure et à la course. Avec mon système vous conservez vos illu-

sions. Vous arrivez la mine fleurie, tendre, bien disposé, plein d'appétit. Vous mangez bien, vous buvez sec, donnant à votre hôtesse l'intime conviction que vous vous considérez comme son invité et par conséquent comme son obligé. Flattée dans son amour-propre, relevée même à ses propres yeux (*Pourquoi se relève-t-elle ? Silence !*) elle fera admirablement les honneurs de chaque plat, vous offrant les meilleurs morceaux avec la sauce qui convient ou le condiment nécessaire. Les bons vins aidant, vous vous envolerez tous deux dans les régions sereines de l'idéal (*Oh ! oh !*) oubliant toute préoccupation matérielle, toute vulgaire pensée qui vous rapproche de la terre. Ce sera une femme et un homme se fondant en un ange, ce sera le ciel !.,.

LIONA. — Ce pauvre Brionne est tout à fait gris.

CHAVOYE. — D'ailleurs, il vous faudra toujours retomber sur terre et arriver au quart d'heure de Rabelais : Alors ?...

CONSTANCE. — Parbleu ! Nous espérons bien que Brionne ne sera pas assez envolé dans l'idéal pour oublier de payer sa note.

BRIONNE. — Mais, certainement, je la paierai ma note, mais après, longtemps après, le plus tard possible, précisément pour prolonger mes illusions et raffiner mon plaisir. Si c'est une femme que je suis décidé à ne plus revoir, je glisserai ostensiblement, mais sans avoir l'air — tout en ayant l'air — mon offrande dans quelque coupe en vue ; si, par hasard, mon geste a été si discret que la femme n'a rien vu, je dirai négligemment en l'embrassant au moment du départ ; « Je t'ai laissé là de quoi acheter des fleurs et des bonbons. » Ces *fleurs* et ces *bonbons* ont quelque chose de poétique qui excuse tout. De plus, cela évite de ne jamais rien glisser dans la main ; ce geste devant être exclusivement réservé pour la bonne qui vous a ciré vos bottes.

COMTESSE TRAJOUSKA. — Tiens, vous ôtez donc vos bottes pour souper ?

CHÂTEAU-MINOIS. — Oui, naïve enfant, mais il garde ses chaussettes. Continuez, Brionne.

BRIONNE. — Mais si, au contraire, j'ai trouvé le souper bon, si, en un mot, il s'agit d'une femme que je désire revoir, alors j'ai la partie belle, j'ai dans les mains des atouts que je ne saurais avoir avec votre système absurde et froissant de paiement anticipé.

Le lendemain, je n'envoie à la femme qu'un simple bouquet.

BLANCHE. — C'est moi qui aurai une peur... (*Exclamations*).

BRIONNE. — Je retourne souper une fois, deux fois... (Toute la vie, alors !) et, tout à coup, j'envoie un cadeau somptueux, royal, qui ne me ruinera pas plus que trois cadeaux séparés, mais qui aura l'air autrement grandiose.

CHÂTEAU-MINOIS. — Oui, vous avez peut-être raison, il vaut mieux payer après.

SAINT-MACHIN. — Je ferai à ce système une simple objection de détail. Il est absolument nécessaire de bien fixer l'endroit où l'on a déposé l'offrande, et j'appuie mon avis sur un fait personnel. Un soir, je soupe chez Sylvia Trufaldi, et, suivant les conseils du délicat Brionne, je glisse vingt-cinq louis sous un candélabre. Le lendemain, je rencontre mon cousin Lardemel, je lui raconte mon aventure et j'ajoute : « J'espère que Sylvia aura trouvé mes vingt-cinq louis sous le candélabre. Savez-vous ce que fait Lardemel ? Il court chez Sylvia, s'assure que la somme est restée intacte, soupe comme un ogre et en partant lui dit négligemment : « Adieu, chérie,

tu regarderas sous le candélabre. » Et voilà comment j'ai passé pendant un mois auprès de Sylvia pour un créancier infidèle, tandis qu'elle s'extasiait toujours sur les mérites du consciencieux Lardemel.

CHÂTEAU-MINOIS. — Elle est bien bonne ! Néanmoins, pour le principe, nous votons un blâme à Lardemel.

LIONA. — Messieurs, je ne pense pas comme M de Brionne, et, si une faible femme avait le droit de faire entendre sa voix...

CHÂTEAU-MINOIS. — Je crois bien ! Messieurs, écoutons Liona.

LIONA. — Je suis tout à fait de l'avis de l'honorable préopinant (*Oh ! Oh !*) lorsqu'il dit que la question d'argent gâte la saveur d'un repas ; mais c'est pour cela qu'il vaut mieux s'en débarrasser immédiatement pour n'avoir plus cette sotte préoccupation et pouvoir se laisser aller complètement au plaisir de la dégustation. Moi, lorsque j'ai dans la journée deux courses, l'une agréable, l'autre désagréable, par exemple aller chez un huissier et chez la couturière, je commence toujours par l'huissier. Franchement, croyez-vous qu'une femme puisse être très aimable, offrir les meilleurs morceaux, etc., lors-

qu'elle a cette diable de pensée en tête ? Évidemment ce serait beaucoup plus poétique et idéal de n'avoir pas à y songer, mais enfin la vie est la vie ; nous autres, femmes élégantes, nous avons parfois de gros ennuis, de graves tracas, des billets dont l'échéance fatale arrive le lendemain. Allez donc avec cela être en verve ou en appétit ? Au contraire, quelle reconnaissance profonde n'avons-nous pas pour l'ami généreux et intelligent, qui nous a d'avance rassurée, qui, dans sa délicatesse paternelle, a voulu nous enlever tout souci, pour nous avoir gaie et heureuse, toute à lui, et bien à lui. Au fond, nous avons toujours la petite crainte intime que notre soupir n'agisse comme dans certains théâtres ou l'on ne paye qu'en sortant, « si l'on est content ». Certains spectateurs seraient peut-être capables de dire qu'ils ne sont pas contents...

SAINT-MACHIN. — Vous vous calomniez.

LIONA. — Que celle à qui semblable malheur n'est jamais arrivé lève la main (*Pas une main ne se lève*). Vous voyez bien. D'ailleurs, toutes les manières délicates et gentilles de dissimuler l'offrande, les fleurs, les bonbons, le glissement sous le candé-

labre, tout cela peut subsister, mais s'exécuter avant le souper.

BLANCHE. — Pourquoi même le soupeur ne se ferait-il pas précéder d'une lettre annonçant simplement son arrivée et contenant la somme ?

CHAMEROY. — Turlututu ? Toutes les fois que j'ai été assez bête pour être aussi chevaleresque, j'ai toujours trouvé ensuite la femme sortie ou subitement indisposée. Il est plus sûr de l'apporter soi-même.

LES HOMMES. — Oui ! Oui ! Il faut un peu de défiance.

LES FEMMES. — Alors des deux côtés ; le cadeau avant.

CHÂTEAU-MINOIS, *perplexe*. — il y a du vrai dans les arguments de Liona, et il me semble qu'avant...

CAPITAINE CHAVOYE. — Réfléchissez bien. L'autre jour, j'allais à l'Odéon, j'ai payé le cocher d'avance... Eh bien, il n'a pas marché du tout.

LUCIE. — Combien lui avez-vous donné ?

CHAVOYE. — Ses trente-cinq sous, parbleu.

LUCIE. — Tout sec ? Si vous lui aviez donné deux francs, il aurait galopé.

CHAVOYE. — Ce n'est pas prouvé.

CHÂTEAU-MINOIS, *sévère*. — Il s'agit d'un souper et non d'une course à l'Odéon. Le fiacre de Chavoye n'a donc rien à faire dans la discussion (*Approbatton générale*).

FOLANGIN. — Je répondrai, moi, à la belle Liona que son raisonnement, même au point de vue de ses intérêts, me paraît défectueux. Que de fois ne nous est-il pas arrivé de partir souper en nous disant : « Je mettrai cinq louis, cinq petits louis à mon souper, pas plus, c'est très raisonnable. » (*Hou ! hou ! hou ! Le vilain avare !*) Attendez donc ! — Puis, nous trouvions le vin si généreux, les mets si succulents, les sièges si moelleux et l'hôtesse si aimable, que nous disions attendri et pris de remords : « Oh, mais avec mes cinq louis, j'aurais l'air d'un pleutre, d'un misérable pique-assiette ! Cela vaut bien plus que cela ! » Alors, au rôti on veut donner dix louis, au chaud-froid quinze, aux écrevisses vingt, à la glace vingt-cinq...

BLANCHE. — Et au dessert plus rien du tout ! Je connais cela. L'homme est un animal ingrat, qui, après le souper, n'a qu'une idée fixe, s'endormir ou

s'en aller. Il sera bien plus généreux avant le souper que lorsqu'il n'a plus faim.

FOLANGIN. — Ça dépend dos natures. Moi, j'ai la digestion reconnaissante et attendrie (*Marques d'incrédulité*).

CHÂTEAU-MINOIS. — Mais, saperlipopette, je ne suis pas plus avancé qu'au commencement de notre délibération. Vous ne concluez pas.

SAINT-MACHIN. — Il y aurait peut-être un moyen terme. Ne rien donner du tout, ni avant ni après (*Explosion de cris. Indignation générale du côté féminin*).

FONTENOYE. — Ou au contraire donner tout le temps.

CHÂTEAU-MINOIS. — À la bonne heure ! Mais expliquez votre idée.

SAINT-MACHIN. — Eh bien, moi je graduerai mes effets. Je me ferais d'abord précéder d'un catapultueux bouquet rassurant et sortant de la bonne marque. La femme se dirait immédiatement ; « Un monsieur qui envoie un bouquet semblable doit être généreux. » J'arriverais guilleret, je trouverais une soupeuse très bien disposée, et, après le premier plat mangé de bonne appétit, je sortirais de ma poche un

petit bijou qui augmenterait la bonne humeur de ma compagne. Puis, à chaque nouveau plat, à mesure que la soirée s'avancerait, à mesure qu'on redoublerait pour moi d'attention, de petits soins, de caresses, je redoublerais de mon côté de gracieusetés. De cette manière j'arriverais à des résultats merveilleux, à une ivresse graduelle, à l'apothéose, à l'extase...

LE MAÎTRE D'HÔTEL, *entrant* — Une lettre pour monsieur de Château-Minois.

CHÂTEAU-MINOIS, *lisant* — « Cher Monsieur, le prince est revenu ce soir. Désolée de ne pas pouvoir souper comme je vous l'avais promis et à bientôt.

» SABRETTE. »

BRIONNE. — Voilà la meilleure preuve qu'il ne faut payer qu'après, et chat en poche !

LE SOUPER DE BRIONNE



I

BRIONNE SAVAIT BIEN ce qu'il faisait en arrivant de bonne heure aux Braconniers. Il tenait à préparer le programme de sa soirée, depuis les conversations dans les petits coins, jusqu'aux rares tours de valse qu'il se permettait encore, depuis le souper bien encadré, jusqu'à la reconduite finale. Il s'était fait recevoir du comité, de manière à faire servir son autorité à la réussite de ses combinettes et, à ce titre, maîtres d'hôtel, sommelier valets de pied, l'orchestre même, tout était à sa disposition.

Il y avait ce soir-là grand bal aux Braconniers, et, en sa qualité de principal commissaire, Brionne se trouvait donc un des premiers à son poste. Il s'empressait au-devant des nouvelles arrivantes pour les diriger vers un petit salon où les attendaient deux adroites femmes de chambre, Là, les chrysalides devenaient papillons. Elles sortaient toutes froufrouantes des lourdes pelisses fourrées, repla-

çaient un collier, rajustaient une mèche, et entraient un peu timidement dans la salle de bal, avec la crainte d'être des premières arrivées.

Les Tziganes en collants écarlates, et dolmans bleu de ciel soutachés d'or, avaient déjà commencé leurs czardas, et le président Château-minois se promenait de groupe en groupe :

— De l'entrain ! disait-il, de l'entrain, messieurs les commissaires ! Dansiez d'abord, vous flirterez plus tard. Pour le moment, il faut payer de votre personne.

Et l'on valsait avec de vastes battues dans la salle de bal, encore peu encombrée. Peu à peu, pourtant, étaient arrivées Constance Godfertoum avec une robe merveilleuse de satin blanc brodée de perles, Mary Fabert en velours écarlate, Altesse en costume directoire, Rezoder en Estudiantina, Blanche Favernet, montrant son collier de pierres uniques, la belle Dantelme, donnant le bras à son amie du Frouzat, portrait vivant de la regrettée Menken, etc., etc., toutes ces étoiles des théâtres de genre, toutes ces jolies filles de la galanterie qui constituent le personnel pimpant et inévitable d'une fête élégante donnée par un cercle.

Tout à coup, sur un signe du président, les Tziganes arrêterent net une valse commencée, entamèrent la marche de Rackoczy et, entre deux haies d'admirateurs, la mignonne Léa Rollo, surnommée « la Présidente », fit son entrée en paysanne russe ; elle était accompagnée par une grande fille mince, toute jeune, coiffée de ses cheveux sans fleur ni bijou, et portant une simple robe de gage. On eût dit une pensionnaire échappée du couvent. Figure distinguée, regard un peu étonné, ensemble frais et naïf détonant avec les profils accusés, les yeux de flamme et les toilettes tapageuses des danseuses qui l'environnaient.

Immédiatement, Brionne, en vrai connaisseur qu'il était, tomba en arrêt. Sans tarder, il se fit présenter par Léa qui lui dit tout bas :

— Une débutante ! une découverte à moi. C'est son premier bal ; encore peu entraînée ; nous l'avons surnommée : Godichette. — Et se tournant vers son amie : — Ma chère, le comte de Brionne vous demande une valse.

— Allons-y ! répondit la blonde enfant.

Elle ne savait guère valser, mademoiselle Godichette, mais elle était si légère qu'on n'avait qu'à

l'entraîner. Brionne, d'ailleurs, dansait admirablement et faisait valoir sa danseuse. Bientôt on fit cercle autour du couple, et, lorsque Brionne voulait s'arrêter un moment pour souffler :

— Encore ! encore ! disait Godichette. Entraînez-moi bien fort. Plus on tourne vite, plus c'est amusant.

À la fin, Brionne s'arrêta épuisé ; immédiatement la petite folle sauta dans les bras d'un autre danseur qui s'avavançait vers elle, et partit en tourbillonnant. Et ce fut ainsi jusqu'à la fin de la valse, passant de bras en bras, sans s'arrêter une minute, et sans adresser un mot, ni même un regard à celui qui la faisait danser. Mais on la trouvait si jolie, si légère, si gracieuse qu'on se la disputait.

Le succès de Godichette aiguillonna Brionne, et ce fut avec une véritable satisfaction qu'il la vit s'asseoir à côté de lui.

— C'est gentil de revenir auprès de moi.

— Oh ! vous savez, j'ai vu une place libre ; mais c'était sans intention.

— Avec qui préférez-vous valser ?

— Oh ! moi, pourvu que je tourne !...

— Décidément, bien neuve, pensa Brionne Toute une éducation à faire.

Et immédiatement il s'engagea dans la série des compliments ordinaires.

— Vraiment, vous me trouvez aussi jolie que toutes ces belles dames ?

— Cent fois plus !

— C'est que, vous savez, je n'ai pas encore beaucoup d'habitude. J'ai quitté mes parents seulement il y a quatre mois... Dieu ! que j'ai chaud !

— Voulez-vous que je vous conduise au cabinet de toilette ? Vous y trouverez des vaporisateurs, de la poudre de riz.

— Oui, je referai mes mèches.

Ils partirent bras dessus, bras dessous. À peine enfermés dans le petit salon, Brionne voulut l'attirer à lui.

— Ah ! vous savez, fit-elle, ne me chiffonnez pas ou je vous griffe !

Et elle l'eût fait. Brionne jugea prudent de se calmer.

— Ne craignez rien, dit-il d'un ton bonhomme, je veux seulement vous faire me promettre une chose,

mais là, bien sérieusement : voulez-vous souper avec moi ?

— Avec vous ? je veux bien.

— Je dis très sérieusement... En qualité de commissaire et membre du comité, je n'ai que l'embarras du choix entre toutes les femmes qui sont ici. Mais, je le répète, je préférerais de beaucoup souper avec vous. Est-ce convenu ?

— C'est convenu ; mais maintenant ramenez-moi danser.

— Décidément, se dit Brionne, elle n'a pas plus de danse que de conversation ; mais c'est égal, je vais avoir un petit souper exquis ?

Cependant le bal s'animait. Trouvant que l'orchestre des Tziganes n'était pas assez bruyant, Château-Minois avait fait monter un tambour et exécutait les ras et les flas les plus étourdissants. Dans un coin, Saint-Machin avait organisé un concours de levage de jambe, il avait étendu la main horizontalement à la hauteur de son épaule, et toutes les petites femmes successivement essayaient d'atteindre, du bout de leur pied, la paume de la main. C'était une véritable exposition de bas merveilleux, brodés de nuances exquis, et moulant des jambes char-

mantes. Il y en avait qui atteignaient carrément le menton de Saint-Machin; d'autres ne dépassaient pas le solitaire de son plastron, d'autres enfin, dans leur extrême volonté, glissaient en arrière et tombaient, au milieu des rires dans des bras empressés.

Pendant, ce temps, Brionne, après avoir ramené la charmante Godichette à son amie Léa, avait immédiatement été retenir une bonne table pour le souper, et, profitant de son autorité, l'avait fait placer dans un coin un peu écarté, à bonne portée des Tziganes qui devaient jouer pendant le repas. Puis il s'occupa de la qualité des vins, du moelleux des fauteuils, des corbeilles de fleurs. Ah ! quel joli souper il allait faire ! et, de loin, il couvait tendrement de l'œil Godichette qui valsait toujours.

Enfin l'heure du souper sonna ; l'orchestre entama une marche aussi hongroise que triomphale, et chacun avec sa chacune se dirigea vers la salle du festin. Brionne se précipitait au-devant de Godichette. Mais, ô surprise cruelle, Godichette sans le reconnaître, sans s'excuser, passa devant lui, flanquée de Mezensac et du prince Poulo-Cordato chacun la tenant par un bras, et alla s'asseoir entre deux à la grande table !

II

Brionne décontenancé, blessé au plus fort de son amour-propre, se livra aux plus tristes réflexions : un pareil camouflet, à lui !...

N'était-il donc plus le beau Brionne ?... Il frisait la quarantaine, il est vrai, mais encore de l'œil, de la dent, des cheveux, que diable !... La raie un peu large, le ventre un peu fort, il fallait bien l'avouer... Pourquoi aussi avait-il été s'occuper de cette jeunesse ? N'était-il pas naturel qu'une Godichette préférât des petits fous sveltes, dégingandés, aux cheveux courts et drus, à la moustache naissante, comme le prince ou Mezensac ? L'heure des souffrances d'amour-propre allait-elle donc sonner pour le viveur obstiné ?...

Tout à ses tristes pensées, le pauvre Brionne suivit à son tour le flot des convives dans la salle du souper. Hélas, toutes les jolies filles étaient accompagnées ! Seules, la grosse Malvina et Blanche Dar-tois, deux vieilles amies d'avant la guerre, étaient là, tournant autour des tables, cherchant une âme compatissante qui voulût bien les appeler. Blanche aperçut Brionne arrivant seul.

— Ah ! le voilà, dit-elle. Tu soupes avec nous ?

— Soit ! répondit Brionne, j'ai précisément retenu une table.

Et il s'installa, navré, entre ses deux compagnes, regardant d'un œil attristé tous ses préparatifs inutiles, les fleurs, le vin de Champagne frappé dans les seaux, le menu qui s'étalait triomphalement sur papier bristol à dentelles d'or :

CONSOMMÉ À LA ROYALE
CÔTELETTES DE TURBOT AU XÉRÈS
FILETS DE BŒUF SERVIS EN GELÉE
CHAUD-FROID D'ORTOLANS TRUFFÉS
FOIES GRAS LUCULLUS
ÉCREVISSES DE LA MEUSE AU VIN BLANC
VICTORIA AUX PRALINES
CROUSTADE À L'ANCIENNE

Puis les vins :

MOUTON-ROTHSCHILD, CHÂTEAU-GISCOURS,
GRAND-CRÉMANT FRAPPÉ.

À quoi bon toutes ces bonnes choses ? Que dire à Malvina ? Que dire à Blanche ? Mais celles-ci s'en inquiétaient peu. Tout aises d'être placées, elles enta-

mèrent vite la série des souvenirs auxquels elles devaient le bonheur de connaître Brionne.

— Tu sais ce qui est arrivé à Léontine Lemercier ? commença Blanche.

— Léontine Lemercier ? dit Brionne en cherchant dans ses souvenirs, ah oui ! cette blonde qui nous donnait des bals, rue de Chaillot.

— Précisément. Quand on eut vendu son hôtel de la rue de Chaillot, elle prit un petit appartement rue Marbeuf, dans le bas, ça n'existe plus, la rue a été comblée.

— Ah ! la rue elle-même n'existe plus ?

— Léontine existe encore, la pauvre fille. Mais elle n'en vaut guère mieux. Elle demeure maintenant rue de Longchamp, au diable au vert ; elle est poitrine, et il lui a fallu couper ses cheveux, tu ne la reconnaîtrais pas... Ce qu'elle est changée !...

— Évidemment, ça a dû la changer. Elle était très liée avec Emma Chaly.

— Ah, celle-là, ce n'est plus la mignonne que tu avais connue à la salle Taitbout. Avons-nous ri, mon Dieu ! dans cette petite salle ! Elle tient maintenant une pension bourgeoise à Rueil, et la cuisine doit

être bonne, si l'on en juge par la patronne. Elle pèse aujourd'hui au moins trois cents. La gorge rejoint le ventre. C'est épouvantable !

— Pas de détails, de grâce, supplia Brionne.

— Tu devrais aller la voir un jour ; tu lui demanderais à dîner, ça lui ferait plaisir. Ça ne coûte que quatre francs, café compris. Tu verras, on n'est pas trop mal. Veux-tu que nous fassions un jour cette partie-là ? En même temps nous embrasserions, en passant, Lucie Régnier.

— Je ne dis pas non. Charmante fille, cette Lucie Régnier, un vrai boute-en-train, la joie des bals chez Perrin !

— Aujourd'hui elle est paralysée...

— Allons, bon !

— Oui, tu sais, elle avait eu la chance de se refaire avec Miguel y Gibraltar ; mais ce rastaquouère l'ennuyait tant et tant qu'elle a fini par le tromper avec le petit Larmejane.

Gibraltar les a pincés, et n'a consenti à reprendre Lucie qu'à condition d'aller vivre à Courbevoie dans une cabane à lapins, toute triste, tout humide, toute vermoulue. Je ne sais pas comment elle

n'est pas morte d'ennui. Aujourd'hui elle a tout le côté droit paralysé... et Gibraltar ne vient presque plus. Je ne sais pas comment tout cela finira.

— Et la comtesse Trajouska, est-ce qu'elle va toujours à Nice ?

— Non. Elle est morte.

— Comment, elle est morte ! Mais je l'ai encore vue à l'ouverture de l'exposition...

— Mon pauvre ami, il y a huit ans de cela. Elle avait eu la guigne noire toute une saison à Monte-Carlo ; elle est revenue à Paris pour se refaire, elle a voulu donner une grande fête. Six heures avant le bal, elle courait encore pour chercher quelques louis nécessaires au glacier et à l'orchestre qui voulaient être payés d'avance. Huit jours après, le mobilier était saisi. Quand elle a vu emporter tous ses bibelots, elle est devenue folle, et s'est jetée par la fenêtre.

— Ah, c'est vrai, boulevard Malesherbes. Je me souviens maintenant...

Et Blanche continuait de parler, remuant tout un passé d'amies communes, aujourd'hui vieilles, ruinées, finies, disparues, vivant misérablement de quelque emploi lamentable, évoquant des souvenirs

de la Perle, d'Anna Deslions, du jardin Mabilles, tout le Paris de 1863. Que tout cela était loin ! Et triste !!!...

Brionne en avait perdu l'appétit. Là-bas, aux autres tables, on avait l'air de souper très joyeusement. De belles pyramides de poires et de raisins se dressaient entre les candélabres dont les bougies piquaient des étincelles sur le cristal des verres et des coupes à vin de Champagne. Les convives avaient passé leur bras autour de la taille de leurs voisines qui, de leur côté, reposaient fraternellement leurs têtes alanguies sur leurs revers de satin. On mangeait dans les mêmes assiettes, on buvait à la polonaise (?) en se croisant le bras droit avec le bras gauche. Là-bas, Godichette entre Mezensac et le prince montrait sa taille fine...

Quand enfin on se leva de table, Brionne lâcha ses deux voisines, et, voyant Mezensac seul un instant, il alla droit à lui, furieux, lui reprochant l'impolitesse dont il avait été victime, et l'en faisant responsable.

Mezensac, par bonheur, était d'humeur accommodante

— Je regrette le procédé de mademoiselle Godichette, mon bon Brionne, mais tu aurais bien tort

de t'en affecter ; c'est une enfant qui ne sait rien de la vie, ni des égards, ni des usages. Pendant tout le souper, nous n'avons pu, ni le prince ni moi, en tirer trois mots. Elle mange en silence, ne comprend rien à nos plaisanteries et paraît s'ennuyer ferme. Sois grand et miséricordieux, pardonne-lui, pardonne-nous !

— Jamais ! après le souper que vous m'avez fait passer !,..

En vain le prince, toujours courtois, se dérangea à son tour. Brionne voulait absolument s'en prendre à quelqu'un. Non seulement son souper avait été navrant, mais il entrevoyait une fin de soirée manquée, une rentrée triste et solitaire. Cela ne pouvait se passer ainsi. En vain Mezensac et le prince s'évertuaient à le calmer ; les gros mots s'en mêlant, on fit bientôt cercle et le débat allait mal tourner, quand Godichette accourut au bruit. Comprenant de quoi il s'agissait, elle écarta Mezensac et le prince, et, prenant le bras de Brionne, l'emmena à l'écart :

— À quoi bon crier ? lui dit-elle. Si je vous ai fâché, j'en suis bien punie. Si vous saviez comme je me suis ennuyée entre mes deux voisins pendant le souper ! Mais me voilà de nouveau toute à vous.

— Comment, vous lâcheriez maintenant ces deux messieurs ? Et vous partiriez avec moi ?

— Pourquoi pas ? Eux ou vous, ça m'est tellement égal !

Sur cette bonne parole, qui prouvait non seulement l'inexpérience, mais le manque absolu de préméditation, Brionne l'emmena, trop heureux de voir si bien finir un si lugubre souper !

UN BALUCHON GAI



DIX HEURES. — Préparation minutieuse à la toilette. Coiffure à l'hérissé, moustache à la chat. Fleur à la boutonnière. Habit vaporisé au chypre et dans la poche tout ce qu'il faut pour prendre des adresses de petites femmes.

ONZE HEURES. — Entrée triomphante au bal où ne se trouvent encore que quelques camarades faisant la haie devant la porte dans des attitudes variées. Comme on vient tard ! C'est absurde. Question de pose. Tout cela pour faire une arrivée à sensation.

MINUIT. — Arrivée de petites pas encore lancées. Bonne volonté touchante. Commencer avec elles quelques tours de valse à contretemps. Elles ne savent pas danser, mais c'est amusant tout de même.

MINUIT ET DEMIE. — Arrivée des grandes. Robes de dix mille francs, colliers de perles, rivières de diamants, aigrettes, éblouissement et apothéose. Inviter au passage la belle Ravaschoff.

MINUIT QUARANTE-CINQ. — S'élancer dans les tourbillons de la valse entraînante avec Ravaschoff

qui se cambre en arrière avec des effets de reins merveilleux. La retenir pour le souper.

UNE HEURE. — Entrée à sensation de la comtesse Lapincka en paysanne monténégrine. Insinuer à Ravaschoff qu'elle est autrement jolie que la comtesse.

UNE HEURE ET DEMIE. — Arrivée de la vieille garde. Parier avec Ravaschoff qu'on ira demander une valse à la plus grosse, en lui disant : « Venez-vous en *bedonner* une ? » La vieille accepte, et Ravaschoff se tord.

DEUX HEURES. — Profiter de ce que Ravaschoff a disparu dans la direction du salon de toilette pour récolter quelques adresses et lancer quelques invitations déjeuner. — C'est égal, Ravaschoff ne revient pas vite.

DEUX HEURES ET DEMIE. — Retour de Ravaschoff un peu rouge et légèrement décoiffée. Explication très nébuleuse. Bast ! Elle est si jolie que vous vous contentez d'un gros baiser qui est encore la meilleure des explications.

TROIS HEURES. — Souper avec Ravaschoff et tenter de la griser un tantinet. Effets de pied, de jambe, de genou, de tout... Aborder la question d'un enlève-

ment après souper. Protestations de Ravaschoff qui veut danser jusqu'à l'aurore.

QUATRE HEURES. — Au quadrille qui suit le souper, agitations de bras épileptiques, aperçus de jambes, chevelures dénouées, froufrous de dentelle ! Ravaschoff exécute un cavalier seul réaliste, avec danse du ventre et torsion de reins et roulement d'yeux perdus dans le vague. Quelle femme !

QUATRE HEURES ET DEMIE. — La grande farandole avec pelles, pincettes, mirlitons, crécelles se déroule dans les couloirs, dans les escaliers. On a juré de suivre l'orchestre des Tziganes jusqu'en Hongrie sans lâcher la chaîne.

CINQ HEURES. — Ma petite Ravaschoff, laisse-moi t'emmener. — Jusqu'à ma porte seulement, car je n'en puis plus. — Emmener Ravaschoff — pas du tout à l'anglaise — prétexte de montrer un catapultueux manteau de satin prune soutaché d'or aux petites camarades. Regards jaloux, plaisanteries grivoises et bons conseils donnés par les amis.

CINQ HEURES ET DEMIE. — Légère discussion devant la porte de Ravaschoff. Allons, bonne nuit, mon ami. — Mais le cocher est reparti ; vous ne pouvez

pas me laisser abandonné dans la neige. — Allons, venez, mais n'espérez rien de moi. — Oh !!!

CINQ HEURES QUARANTE-CINQ. — Oh! ce peignoir! Oh! ce peignoir!!!!

Il est six heures. Tout est tranquille. Amoureux, dormez!

QUELQUES TYPES

Ceux qui ne dansent pas. Se tiennent debout en petits paquets dans les portes, empêchent de passer, gênent les danseurs, agacent les danseuses. Mais quelles remarques fines autant que spirituelles!

Le gros monsieur qui s'assoit *au milieu* d'un canapé; les femmes seront obligées de s'asseoir à sa droite et à sa gauche. « Pourquoi danser, leur dit-il, cela donne chaud. Restez donc *causer* cette polka avec moi. » Et cela prend très souvent.

L'ami bruyant qui tient absolument à être quelque chose dans l'orchestre. Il apportera un tambour de basque, des castagnettes, un chapeau chinois, un mirliton, n'importe quoi. Faute d'instrument il prendra sa canne et assommera les Tziganes.

Le chef d'orchestre. Costume de hussard riche, fourragère d'or. Tête énergique, moustaches de capitain, teint café au lait, cheveux noir-bleu, et dans les yeux *trois siècles de souffrance et de servitude !!!*

CONSEILS PRATIQUES
POUR LE BALUCHON GAI

MONSIEUR : Coiffure sans raie ; c'est ce qui résiste le mieux à la chaleur. Petites épingles au col et boutons de chemise extra-riches. Pas de chaîne de montre, mais un petit crayon d'or dans son gousset. Habit n° 2 dont les revers n'ont plus à craindre ni la crème Simon ni la veloutine. Gardénia. Gilet blanc. Pantalon très court, laissant voir les chaussures rayées. Souliers bien brisés et sans talons permettant les danses épileptiques. — Grande provision de bonne humeur. Si l'on ne se sent pas bien en train, aller carrément se coucher. Chuchoter dans les oreilles, embrasser sur les épaules. Si vous voyez un ami faire la cour à une jolie femme, lui dire en passant : « Madame, ne croyez pas ce qu'il vous dit, mais croyez que je pense tout ce qu'il vous dit. » De temps en temps, se mettre à genoux et faire une déclaration drôle ; sur le tard, faire la même déclaration, mais en prenant la femme sur ses genoux. Question d'heure.

Ne danser que les valse. Quant au quadrille, être bien sûr avant de se lancer qu'on n'est pas simplement ridicule. Retenir sa femme et sa place de souper et tâcher, si possible, de filer de bonne heure avec sa compagne, rien n'étant triste comme la fin de ce genre de fête.

N.-B. — Surtout, ne jamais amener sa maîtresse et venir absolument libre jusqu'au lendemain midi.

MADAME : Coiffure simple et résistante. Jupe courte et légère. De beaux bijoux, mais pas de fleurs naturelles qui se fanent trop vite. Un éventail solide. Des dessous extra-luxueux et parfumés. Jupou garni de point d'Alençon, pantalon très court. Bas de nuance longuement cherchée avec fleurs ou papillons brodés et assortis à la jupe. Jarretière formée d'un gros nœud de satin. Dans la poche, la boîte à poudre de riz, un petit mouchoir de batiste, et, dans la bourse d'or, cinq francs pour le cas improbable où l'on ne retrouverait pas sa voiture et où l'on désirerait rentrer seule. — Ne pas arriver avant une heure, et autant que possible avec une amie moins jolie sinon moins élégante. S'installer dans un coin, et former des petits paquets d'amis privilégiés. Se faire longtemps prier pour danser, et ne pas abu-

ser des danses qui font ruisseler. Lâcher immédiatement dès le premier tour le valseur qui ne vous fait pas valoir, et dont la danse ne s'harmonise pas avec la vôtre. Si vous êtes grande, ne dansez pas le quadrille. Même conseil si vous êtes trop petite. Ces pas-là ne conviennent qu'aux tailles moyennes. — Ne jamais donner des droits à un monsieur pendant le bal, et conserver la liberté la plus entière jusqu'au moment où l'on a fait un choix définitif ; mais ne faire ce choix qu'*in extremis*. — Souper légèrement et ne pas abuser du vin de Champagne. Le bordeaux très préférable et moins énervant. — Enfin, autant que possible, partir seule, et en tout cas ne pas se laisser reconduire plus loin que la porte. Le monsieur n'en sera que plus amoureux.

LA GRÈVE DES COCOTTES



I

LE MEETING

À MON ARRIVÉE à Chic-sur-Mer, la plage préférée des cocottes, j'avais été frappé de l'absence complète d'hommes auprès de ces demoiselles. Sur les planches, au Casino, sur la terrasse de l'hôtel, on ne voyait que des groupes de femmes pérorant et gesticulant avec une animation extraordinaire. Sous la tente, il y avait des tables de huit et dix dîneuses, seules... Çà et là, on rencontrait seulement quelques échantillons du sexe fort se promenant d'un air désœuvré et abattu.

Pourquoi cette séparation entre deux sexes si bien faits pour s'entendre ?

Je ne pouvais m'expliquer cette anomalie, lorsque j'eus la chance, dans la Grand'Rue, de rencontrer Breteuil, qui, lui aussi, paraissait assez déconfit.

— Que se passe-t-il, m'écriai-je ? Toi qui es arrivé ici depuis huit jours, tu vas me renseigner. Pourquoi tant de cocottes seules ?

— Il y a, mon ami, que les cocottes se mettent en grève.

— Bast !

— C'est comme je te le dis. Tous, tant que nous sommes, depuis le krach et surtout depuis la crise subie par l'agriculture, nous avons été obligés de réglementer notre luxe. Cela a commencé par les voyages, par les chevaux, et ça a fini, hélas ! par les femmes. Nous avons dû non seulement diminuer nos demandes, mais baisser nos prix, tant et tant que les cocottes se sont considérées comme exploitées, et ont décidé de se mettre en grève.

— Mais, enfin, qu'est-ce qu'elles demandent ?

— Mon cher, il y a, ce soir, grand meeting à l'hôtel du Casino ; j'ai une carte d'entrée, et, si tu veux, je te ferai assister à la réunion.

Je m'empressai d'accepter, et le soir, à neuf heures précises, nous franchissions le seuil de la salle des fêtes de l'hôtel transformée pour la circonstance. Sur l'estrade où se plaçait habituellement l'orchestre, on avait dressé une table recouverte d'un imposant

tapis vert, derrière laquelle se trouvait un fauteuil encadré de deux chaises. Sur la table, une des sonnettes du restaurant. Tout autour de la salle, sur les murailles, on avait accroché des drapeaux, des oriflammes, avec des cartons ornés de devises aussi inquiétantes qu'allégoriques :

« Ce que femme veut, Dieu le veut ! » — « Ceinture dorée vaut mieux que bonne renommée ! » — « Paix et travail ! » — « L'union fait la force ! » — « Qu'est-ce que la femme ? Rien ! Que doit-elle être ? Tout ! » — « L'insurrection est le plus sacré des devoirs ! » — « On ne rend pas l'argent ! » — « Les plaisirs sont les plaisirs, mais les affaires sont les affaires ! » — « J'en appelle à toutes les mères ! » — « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! » — « Paie ce que dois, advienne que pourra ! » etc., etc.

La salle, d'ailleurs, était bondée. Tout ce demi-monde, que l'Europe nous envie, toutes les étoiles de l'allée des Acacias, toutes les belles habituées des avant-scènes de nos petits théâtres, toutes nos dîneuses des Ambassadeurs ou du café Anglais étaient là.

Une véritable foire aux chapeaux : des gainsboroughs, des Rembrandt, des polichinelles, des

Charles IX agitant leurs panaches chatoyants sous la lumière des bougies ; des robes blanches, crème, rose, mauve, fraise-écrasée, des mouvements d'éventail faisant voltiger dans les airs les parfums les plus capiteux... Par-dessus tout, un brouhaha étourdissant de conversations, de cris, d'onomatopées, d'éclats de rires nerveux qui éclataient comme des fusées dans le bruit général.

À neuf heures un quart sonnant, la porte du fond s'ouvre, et, au milieu d'un silence relatif, mademoiselle FANNY LAMBERT, présidente, fait son entrée, flanquée de mesdemoiselles JANE FÊTARD et BLANCHE TAUPIER, assesseurs.

Ces dames s'assoient avec noblesse, donnent de la main quelques petits coups secs à la jupe pour rectifier les plis, et mademoiselle Fanny Lambert, présidente, agile le manche de la sonnette d'une main énergique et déclare, d'une belle voix vibrante, que la séance est ouverte.

MADAME BLANCHE TAUPIER — demande la parole.

LA PRÉSIDENTE. — Mesdames, notre amie et vénérable doyenne, Blanche Taupier, demande la parole. Je crois que nos intérêts ne sauraient être dé-

fendus par une parole plus autorisée (*Applaudissements*). Je vous demanderai seulement de bien vouloir interrompre vos conversations, afin que le bruit n'empêche pas la voix de l'orateur de parvenir jusqu'à vous. Blanche, vous avez la parole.

BLANCHE. — Mesdames, je viens remplir ici, pour la première fois, ce que je considère comme un devoir. Je veux élever ma voix en faveur des faibles et des opprimées, de celles qui ont toujours eu le dessous sans que cette position sociale fût en rien justifiée (*Assentiment*). L'homme, dans son égoïsme infâme, a émis ce précepte : L'amour est un échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. Cette définition, ai-je besoin de le dire, est absolument inexacte et incomplète. L'amour est une affaire comme toutes les autres affaires, un marché conclu à terme entre deux parties qui doivent être également de bonne foi, un échange de denrées ayant cours et valeur marchande » et par conséquent ne devant jamais tomber à des tarifs dérisoires (*Vive approbation à gauche et à droite*).

D'un côté nous apportons notre beauté, notre sourire, notre jeunesse... (*Oh! oh! la jeunesse de Blanche!*)

LA PRÉSIDENTE. — Silence, Mesdames

BLANCHE. — ... l'éclair de nos yeux, l'éclat de nos dents, la sveltesse de notre taille, nos manières serpentine et onduleuses, nos grâces mignardes, nos corsets de satin, nos pantalons brodés de valenciennes, nos bas de soie, nos dessous froufrounants, toute la poésie du luxe, toute l'excitation de l'élégance la plus raffinée. (*Bravo!*) Nous sommes assez bonnes filles pour apporter même l'illusion de l'amour, pour fermer les yeux, pousser des soupirs, donner des baisers qu'on croirait émus, et feindre des pâmoisons qu'on jurerait nature — même à vue d'expert. Voilà notre apport! (*C'est bien ça! Comme c'est vrai!*)

De l'autre côté, c'est-à-dire du côté de l'homme, nous trouvons un visage barbu, des cheveux rares, une moustache empestant le cigare, une peau rude et velue, du linge empesé, des habits sombres, des torsos déformés, des ventres proéminents, des jambes grêles (*Oui! oui!*)... et des exigences extravagantes. Pour compenser l'infériorité de l'échange, l'homme il est vrai, apporte son or, et, tant que l'or apporté a été suffisant, nous avons bien voulu admettre le marché. Mais aujourd'hui, par suite de cir-

constances que je n'ai pas à étudier ici, l'offre étant tout à coup devenue très supérieure à la demande ; les prix sont tombés très bas, les rétributions sont dérisoires. Notre peine n'est pas payée ; bref, nous sommes indignement exploitées (*Applaudissements prolongés*).

Une telle situation ne saurait durer plus longtemps. Que faut-il pour faire remonter les prix ? La réponse est bien simple : il faut que la demande redevienne supérieure à l'offre, il faut en un mot que nous puissions tenir la dragée haute, que nous soyons maîtresses des cœurs. Pour arriver à ce but, je viens vous proposer une grève générale !

Dans la salle. — C'est cela ! Bravo ! Permettez, il faudrait s'expliquer ! Pas du tout ! Toutes en grève ! Grève générale, sans exception !

BLANCHE TAUPIER. — J'ai dit « générale ». En effet, pour que nous puissions arriver à un résultat, il faut qu'il y ait solidarité complète entre les femmes. Si le travail n'est pas arrêté partout, en même temps, nous n'arriverons à rien. Extinction complète des fourneaux. Liberté, égalité, solidarité ! Dès aujourd'hui, nous allons édicter des statuts, formuler nos exigences, décréter des règlements qui auront,

désormais, absolument force de lois. (*Écoutez ! Écoutez !*)

D'une manière générale, nous demandons : 1° l'abolition du travail de nuit ; 2° la diminution du travail de jour ; 3° et surtout l'augmentation des salaires.

Les femmes se réuniront en syndicat ; un tarif général sera publié ainsi qu'une cote hebdomadaire. Il sera formé un comité qui délivrera aux hommes adhérents un petit « cœur enflammé », brodé sur un carré de satin qui sera suspendu au cou comme un scapulaire.

Ne seront admis à nos faveurs et d'une manière absolument exclusive que les membres du sexe fort munis de cette marque distinctive, preuve certaine qu'ils ont approuvé le nouveau tarif en vigueur et qu'ils se sont soumis à la cote hebdomadaire.

Faute de ce signe, tout solliciteur mâle serait honteusement expulsé.

Aux insoumis, aux exploiters, à ceux qui laissent passer le bout de l'oreille du lapin, nous refuserons tout ! À toutes nos fenêtres, ils trouveront des grilles, à toutes nos portes, des verrous. (*Bravo !*) Et ils se promèneront sombres et tristes, implorant

un sourire comme une aumône, dans un monde dévasté qui sera désormais pour eux sans soleil, sans femme, sans amour ! (*Tonnerre d'applaudissements*).

L'orateur, en se rasseyant, reçoit à son banc les félicitations de la plupart de ses collègues.

LA PRÉSIDENTE. — Mesdames, je n'ajouterais rien à ces éloquentes paroles. La grève est ouverte. D'ici quelques jours vous serez convoquées à un nouveau meeting pour la fixation des tarifs.

La séance est levée au milieu d'une vive émotion.

II

LES TARIFS

Le deuxième meeting de la grève a eu lieu à Paris, boulevard Haussmann, dans le grand hall de madame Altesse, mis gracieusement à la disposition des grévistes.

Salle immense, cheminée Louis XIII monumentale, vitraux de couleur, grand lustre de cuivre. Sur les murailles, les œuvres de Détaillé, de Dupray, de Gervex et de Jacquet. Dans la loggia transformée en tribune, madame Altesse, présidente (nommée à

l'unanimité); assesseurs, mesdames Jane Fêtard et Blanche Dartois.

Réunion féminine nombreuse et très élégante. Ces messieurs ont été impitoyablement exclus.

LA PRÉSIDENTE. — La séance est ouverte. Qui demande la parole ?

MADAME JANE FÊTARD. — Je crois être l'interprète de l'assemblée entière en priant notre spirituelle présidente, absente lors du premier meeting de Chic-sur-Mer, de bien vouloir nous exposer ses idées.

TOUTES. — Oui ! Oui. Parlez ! Nous vous écoutons frémissantes. (*Oh ! Oh !*)

LA PRÉSIDENTE. — Mesdames, j'ai lu avec un vif intérêt le compte rendu sténographié de votre première réunion, et je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas ? que je suis de cœur avec vous (*Sensation profonde*).

BLANCHE DARTOIS. — Pour préciser la question et aller droit au but, je me permettrai de rappeler que nous devons étudier aujourd'hui la question capitale des tarifs.

LA PRÉSIDENTE. — Je le sais, mais précisément à ce sujet, je trouve que l'on n'a pas abordé la question sous son vrai jour. (*Bah !*) Il me semble, si j'ose m'exprimer ainsi, que nous devons nous placer à un point de vue beaucoup plus élevé, beaucoup plus philosophique, (*Rumeurs*). et aussi beaucoup plus avantageux pour nos intérêts. (*À la bonne heure !*) Dans votre première réunion, vous n'avez étudié au point de vue rémunérateur que ce moment très court — quantité presque négligeable — pendant lequel nous consentons à accorder nos dernières faveurs à l'ennemi. Cet instant — si psychologique qu'il puisse paraître — n'est rien... (*Marques d'étonnement dans l'auditoire*). ou en tout cas c'est si peu de chose, que nous consentirions presque à ne pas le compter sur la note, (*Oh ! Oh ! laissez parler !*) Mais une condition (*Écoutez !*), c'est qu'au contraire, dans l'évaluation des tarifs, il soit fortement tenu compte de toutes les gentilleses préalables, de toutes les amabilités préliminaires, de tous les frais de toilette, d'installation, d'équipage, de livrée qui ont précédé... l'heureux moment, de toutes les illusions, de tous les doux abandons, de toutes les morbidesses qui l'ont suivi. (*Bravo ! Bravo !*)

Jusqu'ici ces messieurs croyaient avoir rempli leur devoir lorsqu'ils avaient acquitté avec plus ou moins de mesquinerie ce qu'on est convenu d'appeler — Dieu sait pourquoi — la *possession*, si bien que lorsqu'il n'y avait pas eu possession, ils croyaient ne rien devoir. Je prends un exemple entre mille : un ami nous invite à aller au théâtre, il loue une avant-scène, vient nous chercher, nous accompagne au spectacle, nous offre des bonbons pendant l'entr'acte ; à la sortie, il nous mène prendre une glace, et nous reconduit jusqu'à notre porte... exclusivement. Par le fait seul qu'il n'a pas franchi notre seuil, il croit ne rien nous devoir.

COMTESSE TRAJOUSKA. — Cela est profondément vrai.

LA PRÉSIDENTE, *avec animation*. — Or, c'est une erreur, une erreur complète ! La femme que vous avez conduite au théâtre doit avoir reçu une éducation antérieure, avoir pris des habitudes, des manières, un vernis de bonne compagnie représentant un capital considérable. Elle doit être bien coiffée, avoir un chapeau élégant, une robe de chez la bonne faiseuse, des diamants aux oreilles, des gants frais et des dessous irréprochables. Non seulement elle

doit être bien chaussée, mais elle doit savoir bien se tenir, bien marcher, descendre avec grâce les gradins du théâtre, savoir manier son éventail, tenir sa lorgnette, porter sa traîne. Depuis ses cheveux, nuancés de la teinte à la mode, jusqu'à ses ongles polis et taillés par la manucure en renom, depuis la plume de son chapeau jusqu'au parfum correct de son mouchoir de dentelle, avez-vous calculé la somme considérable et l'immense débours représenté par la femme moderne se rendant au théâtre au bras d'un ami. Et le monsieur qui profite de toute cette science acquise, de tout ce raffinement de luxe, de toute cette éducation antérieure, de tout cet ensemble coquet et capiteux ne nous devrait rien, parce qu'il nous aurait dit bonsoir à noire porte ? Est-ce juste ? (*Non ! non ! c'est là la question, la vraie question Applaudissements prolongés*). La seule question ! Je n'en vois pas d'autre, et c'est le nœud du conflit entre l'exploiteur et l'exploitée, entre le travail et la consommation. Dans cet ordre d'idées, est-ce qu'un bonjour aimable et flatteur, adressé du haut d'un huit-ressorts à un monsieur dans l'allée des Acacias, ne représente pas une valeur marchande ? (*Si ! si !*) Est-ce qu'une audience... même désintéressée accordée dans un boudoir tendu en peluche, ou en velours

de Gènes, à un visiteur dont le torse se repose dans un fauteuil capitonné, dont les pieds reposent sur un moelleux tapis de Smyrne, dont les yeux peuvent errer complaisamment sur un peignoir en crêpe de Chine, échancré aux bons endroits, est-ce que toutes ces sensations agréables ne doivent pas être soldées, même si elles n'étaient pas suivies d'un acte brutal ? (*Parbleu ! C'est évident !*) Je crois donc, Mesdames, que c'est dans ce sens que devra être dirigée la discussion des nouveaux tarifs. À l'avenir, tout se paiera (*Acclamations*). Je viens vous donner connaissance de l'ordre du jour : mademoiselle Liona Terman demande la parole sur le tarif « des saluts » ; mademoiselle Laure de Mailly est inscrite pour « l'ameublement » ; mademoiselle Camille Schumberg doit parler sur « l'attelage » ; mademoiselle Lucie de Clères sur « la toilette » ; mademoiselle Sabrette sur « les égards » et « les illusions ». Quant au tarif de « l'heureux moment », il sera la résultante des questions ci-dessus énoncées, et, si vous le voulez bien, nous ne le discuterons même pas. Ce sera en même temps plus décent et plus correct. (*Parfaitement*). La parole est à mademoiselle Liona Terman pour le tarif des « saluts ». (*Mouvement d'attention.*)

MADemoiselle LIONA. — Nous savons toutes, Mesdames, qu'il y a mille façons de dire bonjour ; il y a certains saluts qui rendent fous de joie ceux qui les reçoivent, il y en a d'autres qui rendent tristes pour toute une journée. Ces deux saluts ne sauraient être évalués au même prix, et il me semble équitable d'établir une gradation. Je vous proposerai donc les prix suivants :

— Bonjour de la tête, avec figure impassible et distraite, sans sourire, 20 francs.

JANE FÊTARD. — Pardon ! Qui voudra de ce salut-là ?

LIONA. — Mais les étrangers, les rastaquouères, les petits jeunes gens, tous ceux qui s'estiment flattés d'avoir seulement l'air d'être connus d'une femme (*Assentiment*).

Je disais donc :

Bonjour distrait et sans sourire, 20 francs.

Le même bonjour avec inclination gracieuse de la tête, 80 francs.

Le même bonjour avec sourire aimable, 40 francs.

Le même bonjour avec salut gentil de la main, 50 francs.

Le même bonjour en retournant la tête, après avoir dépassé le monsieur, 55 francs.

Le même bonjour en criant : « Bonjour ! Ça va bien ! » 60 francs.

Le même bonjour en envoyant un baiser à la volée, 100 francs.

ALTESSE. — Ça, ce n'est pas assez cher. Il faut songer à l'amour-propre délicieusement chatouillé de celui qui reçoit ainsi un baiser publiquement et en pleine figure. Ça vaut 150 francs. (*Oui ! oui ! ce n'est pas cher !*)

LIONA. — Je me rallie à l'opinion de l'honorable présidente et je continue :

Arrêt de la voiture pour causer, 80 francs.

Permission au monsieur de s'appuyer sur la portière, 85 francs.

Permission d'entrer sa tête dans l'intérieur de la voiture, 90 francs.

Permission avec rendez-vous donné à voix haute, 100 francs.

LA PRÉSIDENTE. — Je vais mettre ces divers tarifs aux voix (*Ces tarifs mis aux voix, sont adoptés l'unanimité*). L'assemblée a adopté. La parole est à mademoiselle Lucie de Clères pour les tarifs de toilette.

MADemoiselle LUCIE DE CLÈRES. — Mesdames, la toilette est à la femme ce que le cadre est au tableau. Dans leur amour-propre masculin, les hommes tiennent à nous voir bien mises, mais ils n'analysent pas; ils jugent superficiellement et à vue de nez qu'une femme est élégante, sans se rendre compte de la somme de temps et d'argent dépensée pour arriver à cet ensemble qui les charme, à ces aperçus qui les excitent et à ce résultat qui les ravit (*Bravo!*) Se doutent-ils seulement, les malheureux, que le chapeau le plus simple coûte 150 francs; une robe du matin, 800 francs; une robe de dîner, de 12 à 1500 francs; une matinée. 400 francs; un peignoir très simple, de 6 à 800 francs; une chemise de soie, de 150 à 200 francs; une paire de bas de soie très ordinaires, 60 francs; un corset, 180 francs?

Je n'aborde ici que les grandes lignes, ne voulant pas entrer dans le détail écrasant des gants, chaussures, jupons, rubans, voilettes, mouchoirs, sachets,

parfums, etc., etc. Rien que sur le chapitre du linge, les hommes savent-ils, par exemple, que :

Le blanchissage d'une chemise de soie coûte 10 francs.

Le blanchissage d'un pantalon 6 francs.

Le blanchissage de deux jupons 24 francs.

Le blanchissage de bas de soie 3 francs.

Ce qui fait que la moindre sortie revient à 43 francs rien que pour le linge (*Sensation profonde*).

Dans ces conditions, je proposerais les tarifs suivants répondant à l'usure proportionnelle, et aux frais indispensables :

Sortie avec une femme en robe élégante, 100 francs.

Sortie avec une femme en robe de soie, 200 francs.

(Pour une simple visite chez elle les prix sont abaissés de 20 francs).

Visite à une femme en matinée, 50 francs.

En peignoir élégant, 100 francs.

En chemise, 30 francs. (*Protestations*).

LA PRÉSIDENTE. — Je propose l'amendement suivant : En chemise, 500francs, sans chemise 1000 francs (*Applaudissements*).

Ces simples réserves faites, je mets aux voix le tarif de la «toilette» (*Le tarif mis aux voix est adopté*). Je donne maintenant la parole mademoiselle Laure de Mailly pour la question de l'ameublement.

MADemoiselle LAURE. — L'aimable préopinante disait tout à l'heure que la toilette était le cadre faisant ressortir et soulignant la beauté de la femme. Combien cette réflexion est-elle encore plus juste, lorsqu'il s'agit de l'hôtel, de l'appartement ou du mobilier ? Même à vingt ans on est très mal dans un grenier, et il est évident qu'il est plus agréable de s'asseoir sur un fauteuil en tapisserie de Beauvais que sur une chaise de paille. Mais les jaquettes noires défraîchissent le satin, les bottes usent les tapis, la fumée des cigarettes noircit les tentures, il résulte de chaque visite masculine une usure incontestable dont il est nécessaire de tenir compte.

Je propose donc les tarifs suivants :

Dans un hôtel, avec grand salon tendu en tapisserie Renaissance, mobilier en peluche bleue et velours de Gênes ; dans les vitrines, collection de pe-

tits saxes, bergers, bergères, dieu Mars, amours travestis, tableaux de Boucher, de Lancret ; petit salon tendu de tapisseries Louis XIV avec mobilier de peluche vieil or ; salle à manger avec dressoir style Renaissance disparaissant sous les plats d'urgent, les aiguères, les surtout, vidrecomes :

Visite au premier étage... l'heure, cent francs.

TOUTES. — C'est donné !

MADemoiselle LAURE. — Attendez ! Dans les appartements intimes du second étage, c'est-à-dire dans la chambre à coucher drapée en peluche saumon à reflets argentés, avec fond de lit formé d'un grand rideau en satin blanc entr'ouvert à l'italienne, laissant voir la tenture murale en peluche ; lit large et sévère avec amours sculptés au pied du lit, miniatures sur ivoire de Baudouin, gravures polissonnes dédiées à monseigneur le Dauphin ; dans le cabinet de toilette garni de glaces, en argent, appareil à douches, jeu de brosses et de flacons en argent ; dans le boudoir capitonné en satin mousse avec canapé moelleux et peau d'ours noir, etc. :

Visite au deuxième étage, l'heure 500 fr.

Cent francs pour chaque quart d'heure en plus. Le quart d'heure commencé se paie en entier, sans qu'il soit fait de décompte de minutes.

LA PRÉSIDENTE. — Vous avez tout prévu.

MADemoiselle LAURE. — Ceci, c'est pour l'hôtel. Dans l'appartement cosu avec mobilier élégant et moderne, bronze de Barbedienne, croquis de Detaille, consoles de bois doré, salle à manger en poirier, jeu de brosse et de peignes en écaille blonde, double cuvette en argent.

Visite dans le salon... l'heure, 40 francs.

Idem dans la chambre à coucher, 50 fr.

Ces prix sont absolument raisonnables (*Assentiment*).

Enfin, pour les petits appartements situés dans les quartiers un peu nouveaux ou excentriques, avenue de Villiers, rue Marbeuf, etc., avec salon inachévé (un seul pouf au milieu), chambre à coucher tendue en andrinople, salle à manger en chêne sculpté, cabinet de toilette avec vaisselle en faïence, jeux de brosse en ivoire, etc.

Visite dans la chambre à coucher, l'heure 25 francs.

Dans le salon (sur le pouf), 10 francs.

Ceci est à la portée de toutes les bourses, et nous avons également voulu songer aux joies du pauvre.

LA PRÉSIDENTE. — C'est une bonne pensée. Je mets aux voix le tarif des ameublements. (*Adopté à l'unanimité.*) Je passe maintenant à l'attelage. La parole est à mademoiselle Camille Schumberg.

MADemoiselle CAMILLE, *très pétulante*. — Ces misérables exploiters qu'on appelle les hommes...

LA PRÉSIDENTE. — J'invite l'oratrice à rester dans le langage parlementaire.

MADemoiselle CAMILLE. — Je tâcherai, madame la présidente, mais enfin il est exaspérant de penser que ceux qui prennent plaisir à nous admirer en voiture, et qui ne nous regarderaient peut-être pas si nous étions à pied (*Allons donc !*), ne s'inquiètent jamais de la dépense représentée par cet attelage, qui a pour but d'attirer leur attention, puisque nous avons dit qu'à l'avenir tout se paierait, je désire qu'on récompense les regards et les œillades octroyés par nous, en voiture. (*Ce n'est que trop juste !*) Je proposerai donc les tarifs suivants :

Œil fait par une femme en huit-ressorts tête-de-nègre ; carrossiers de Norfolk, gros cocher, valet de pied culotte courte, livrée à la française, bas brodé au chiffre, harnais à double piqûre, avec ornements de cuivre, chaînes d'attelle, cocardes en rubans, fleurs au frontail, et à la boutonnière des gens, 200 francs.

— Idem, avec un louage élégant, landau à deux chevaux, valet de pied, bottes à revers, harnais avec ornement d'acier, 100 francs.

Idem, avec victoria à un cheval, valet de pied, joli cheval, livrée propre, bottes à revers, 80 francs.

Idem, avec victoria à un cheval, sans valet de pied, cheval médiocre, cocher en pantalon à passepoil, 50 francs.

(Ces prix sont baissés de dix francs pour le coupé).

Idem, à une femme dans une *hirondelle* arrêtée devant le Grand-Hôtel, 30 francs.

Idem, dans un voiture de cercle, 20 francs. Idem dans un fiacre, 5 francs.

LA PRÉSIDENTE. — Pourquoi pas en omnibus ? Du moment que vous imposez la vanité, il faut savoir la ménager. Supprimons l'œil en fiacre.

MADemoiselle CAMILLE, *exaspérée*. — Mais ça coûte trois francs en dehors des fortifications !

LA PRÉSIDENTE. — Je mets aux voix le nouveau tarif, y compris mon amendement. (*Adopté à l'unanimité. Une gréviste a voulu imposer l'œil à pied, mais on lui a fait observer que ça rentrait dans l'impôt sur la toilette, et elle n'a pas insisté.*) Nous arrivons au chapitre des illusions. La parole est à mademoiselle Sabrette.

MADemoiselle SABRETTE. — Mesdames, j'aborde ici un point délicat, mais nous sommes entre femmes, et nous pouvons nous expliquer à cœur ouvert. Toutes, tant que nous sommes, nous avons joué la petite et la grande comédie de l'amour. Loin de nous en vouloir de cette dissimulation, les hommes, au contraire, doivent nous savoir un gré infini de notre complaisance ; pour nous, elle est d'autant plus fatigante que nous ressentons moins les sentiments exprimés ; pour eux, elle est la source de sublimes plaisirs. En somme, ce qu'il y a de meilleur dans l'amour, c'est ce qu'on y met, et c'est grâce à notre jeu intelligent et vécu qu'ils arrivent à cette consolation de l'humanité qui s'appelle l'illusion. Cette fatigue, ces grimaces, ces sourires, cette dissimulation,

cette tension de nos nerfs dans un but déterminé ne sauraient être payées trop cher. (*Oui! oui! parlez!*)

Voici les prix proposés :

Sourire faux, mais naturel, 20 francs.

Éclat de rire nullement motivé, 30 francs.

Regard long et langoureux, 40 francs.

Le même avec les yeux blancs, 100 francs.

Serrement de main ému, 50 francs.

Froncement de sourcils, yeux formés, long silence, expression du visage extatique, 100 francs.

Balbutiement incohérent. Cris de « maman » ! répétés, 200 francs.

Cris rauques et perçants. Hurlements aigus, 500 francs.

Les mêmes avec crise de larmes, 1000 fr.

Baiser sec, 20 francs.

Le même avec étreinte passionnée, 100 fr.

Main fiévreusement promenée dans les cheveux, 30 francs.

Nez fourré gentiment dans l'oreille, 10 fr.

LA PRÉSIDENTE, *sévère*. — Ça vaut beaucoup plus que cela. Mettons 20 francs, et ce sera encore une véritable occasion d'hiver qui sera très demandée.

MADemoiselle SABRETTE. — Je m'incline, madame la présidente, et je continue :

Scène de jalousie simple, 50 francs.

La même avec colère, 80 francs.

La même avec voies de faits, 500 francs.

Raccommodement attendri, 1000 francs.

Je crois, Mesdames, avoir à peu près posé tous les cas principaux de cette comédie féminine variée à l'infini dans ses manifestations ; mais, avec mon système, un amoureux pourra faire son programme. Il nous dira par exemple : « Je voudrais un regard blanc, une étreinte passionnée, deux cris de maman, et un hurlement aigu. » On lui fera son addition... et il n'y aura plus de contestation possible.

LA PRÉSIDENTE. — C'est parfait. (*Le tarif des illusions est mis aux voix et adopté par acclamation.*) Je crois, Mesdames, que nous n'avons pas perdu notre journée, et remarquez que nous n'avons même pas abordé la question de l'amour brutal. Les tarifs votés vont être publiés dans notre journal officiel et auront

force de loi à partir de cette promulgation. Tant que les hommes ne s'y seront pas complètement soumis, tous les fourneaux sont éteints, tous les verrous sont tirés, et le travail est suspendu partout. La grève est déclarée ! Qu'on se le dise !

L'enthousiasme est à son comble. Ces dames sortent en gesticulant et en faisant des grands bras entre deux haies d'hommes qui attendent, anxieux, sur le boulevard Haussmann, le terrible résultat du meeting.

L'ARMÉE DU SALUT



I

LES CADRES

(En réponse à la grève des cocottes)

AU CLUB des Braconniers, onze heures et demie du soir. BRIONNE, SAINT-MACHIN, FONTENOYE, FOLANGIN somnolents, couchés sur des divans, CHÂTEAU-MINOIS, assis devant la grande table, dessine à la plume le portrait peu flatté de Brionne endormi. Sur la table, des compotiers de pommes de renette et des petits pots de fraise, très engageants.

LE CAPITAINE CHAVOYE, *entrant furieux*. — C'est trop fort !

BRIONNE, *ouvrant un œil mourant*. — Qu'est ce qui est trop fort ?

TOUS, *se réveillant*. — Parbleu ! l'organe du capitaine. Cuirassier » va !

CHAVOYE. — Figurez-vous que j'ai été poursuivi jusqu'à la porte par une jeune fille laide, vêtue d'un waterproof élimé, gantée de filoselle, voulant à tout prix me fourrer un petit papier dans la main. De guerre lasse, j'ai accepté. Tenez, cela a pour titre : *En avant marche, contre Satan ! Sus au vice !*

CHÂTEAU-MINOIS. — C'était une lieutenantante de l'Armée du Salut. Tu aurais dû l'inviter à prendre du chocolat.

FOLANGIN. — Qui sait ! Cela nous eût peut-être réveillés. Je ne sais pas si elle aurait sauvé nos âmes des griffes du démon, mais elle nous aurait délivrés du spleen.

BRIONNE. — Ah ! le fait est qu'on s'ennuie ferme eu ce moment, depuis la grève de ces dames. Pas de réceptions à cause de la mort de la comtesse ; trop chaud pour aller au théâtre ; trop froid pour aller à l'Hippodrome ! La véritable *Armée du Salut* serait celle qui nous délivrerait du pessimisme et de Schopenhauer et qui saurait ressusciter la vieille gaieté française.

CHÂTEAU-MINOIS, *illuminé, frappant violemment sur la table*. — Messieurs, j'ai une idée !

TOUS. — Pas possible !

CHÂTEAU-MINOIS. — Une idée colossale, une idée gigantesque, une idée géniale ! (*Méfions-nous !... Cela va être inepte. Quelque fumisterie.*) Pourquoi ne pas la créer nous-mêmes cette *Armée du Salut* chargée de ranimer la gaieté française ?

TOUS. — Quelle armée ? Des jeunes filles en waterproofs ? — Avec des brochures folâtres ? — Expliquez-vous.

CHÂTEAU-MINOIS. — Le zèle des joyeux viveurs a besoin d'être ranimé. Les fidèles manquent de foi et de fouet. Pour combattre la tiédeur générale, l'*Armée du Salut* s'est formée avec sa maréchale, ses générales, ses lieutenantes. Pourquoi, nous, ne pas organiser les cadres d'une autre *Armée du Salut*, la vraie, la seule, recrutée exclusivement parmi les jolies filles de notre connaissance, et chargée de nous sauver de la déliquescence générale ?

TOUS. — Bravo ! Bonne idée. — Un compliment à Château-Minois.

SAINT-MACHIN. — Voulez-vous vous mettre de suite à l'œuvre ? Voulez-vous que nous discussions sur-le-champ les mérites de ces dames et leurs droits

à entrer dans cette nouvelle armée, comme générales ou simples soldats ?

TOUS. — Oui ! Oui ! — Cela fera toujours passer le temps ! — Jean, apportez de quoi écrire.

BRIONNE. — Comme Carnot nous allons organiser la victoire ! (*Ces messieurs quittent les canapés et s'assoient avec ardeur devant la table, prêts à écrire.*)

CHÂTEAU-MINOIS. — Occupons-nous donc d'abord des cadres de notre armée. Il nous faudrait, à sa tête, un état-major hors ligne. Avant tout, une grande maréchale ayant le commandement suprême. Qui nommer ?

TOUS. — La plus belle, cela va sans dire !

FOLANGIN. — Alice Howard, alors ?

BRIONNE. — Disparue ! Mais je sais une autre Anglaise qui la vaut : la belle Brownstone.

LE CAPITAINE CHAVOYE. — Certes, je ne nie pas sa beauté triomphante, mais, à la tête de l'*Armée du Salut*, il faut plutôt une femme active, débrouillarde, inventive, possédant au plus haut degré l'art de s'amuser en amusant les autres. Je proposerai, moi, Altesse de La Ligne.

CHÂTEAU-MINOIS. — Il est évident que les deux candidates ont leur mérite...

TOUS. — Mais regardez donc la grande allure de Brownstone! — Connaissez-vous le sourire d'Altesse? — Avez-vous vu Brownstone à cheval? Avez-vous vu Altesse en huit-ressorts? Brownstone! Altesse!! (*Tumulte*).

SAINT-MACHIN. — Messieurs » il y a façon de tout arranger. Laissons, si vous voulez, Brownstone comme grande maréchale, et donnons-lui comme chef d'état-major Altesse de la Ligne (*C'est cela! Bravo!*) Vous acceptez ces deux nominations? Capitaine Chavoye, écrivez :

Grande maréchale : Madame Brownstone.

Titres : Taille élevée, port de reine, visage hautain et dédaigneux. Chevelure d'or. N'a qu'à paraître pour éclairer tout de sa beauté triomphante. Aptitudes spéciales au commandement : sait merveilleusement affamer un pays, et tirer un excellent parti de ses forces.

Chef d'état-major général : Madame Altesse de La Ligne.

Titres : Physionomie ouverte et gaie, œil rieur, taille svelte, peau satinée, chevelure rutilante. Connaît aussi bien la cavalerie que l'artillerie et l'état-major ; aptitudes étonnantes d'assimilation. A fait un stage sérieux dans chaque arme. Compréhension rapide, travail facile, connaissances spéciales en aquarelle permettant de faire un *topo* très soigné. Parle plusieurs langues, et sait admirablement réunir sous sa main tous ses corps d'armée.

CHÂTEAU-MINOIS. — Il nous faudrait maintenant des générales pour commander la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie et le génie.

FONTENOYE. — Pour la cavalerie, il me semble que Ladie est tout indiquée. Connaissez-vous une femme montant avec plus de hardiesse, portant mieux l'amazone sans couture plaquant aux bons endroits et moulant des formes divines ! (*Fontenoye, ne vous excitez pas à froid, c'est très mauvais !*) Quelle crânerie dans le port du chapeau, campé sur les cheveux noirs et lisses, quelle séduction dans le regard lancé par ces grands yeux bleus, bordés de cils noirs !...

BRIONNE. — Eh bien, et Céline Scherede ? Vous oubliez cette tête blonde, si fine, si aristocratique,

cette poitrine effacée, cette taille ronde et souple, cet air hautain et merveilleusement dédaigneux. Pas de mouvement brusque, tout est étudié, mis au point, calculé pour arriver au résultat final. Ce n'est pas le galop fou et, brutal, c'est le bon galop de chasse, bien rassemblé, permettant au cheval de mâcher son mors, quitte à le rendre blanc d'écume.

CHÂTEAU-MINOIS. — Messieurs, ne nous égarons pas dans des descriptions capiteuses. Nous nommerons Cécile Scherede générale de division, et Ladie générale de brigade. Nous aurons ainsi une excellente tête de colonne, très équilibrée.

TOUS. — Adopté !

CHÂTEAU-MINOIS. — Capitaine Chavoye, écrivez :

CAVALERIE

Général de division : madame Céline Scherede.

Titres : Monte tous les matins au Bois des chevaux superbes, admirablement rassemblés. Beaucoup de hardiesse dans les coups de main, dans l'attaque comme dans la poursuite des fuyards. Marche tant qu'on veut, d'un bon galop, sans fatiguer sa monture, et sait se ménager des relais. Physionomie fine, tête de keepsake, poitrine effacée,

coude en arrière, paquetage de derrière très soigné. Beaucoup de douceur dans la main, sait se faire obéir. Excellente générale de cavalerie.

Générale de brigade : madame Ladie.

Titres : Physionomie décidée, chevelure brune et splendide, œil bleu très rieur, deux fossettes sur chaque joue. Buste magnifique, assiette troublante. À l'âge de cinq ans, domptait des chevaux sauvages à poil. A toujours, depuis continué cet exercice. Aime les grands galops ventre à terre. Conduisant admirablement une charge, en payant même de sa personne.

CHÂTEAU-MINOIS. — Passons à l'infanterie ; il tant ici des femmes qui marchent bien. (*Affreux, le jeu de mots !*)

BRIONNE. — Je proposerai Mye Raumesnil, ou encore Marguerite Litter.

FOLANGIN. — Et Blanche Dubanoir ? et Édith Limmer ? et Laure Hartman ?

CHÂTEAU-MINOIS. — Défendez vos candidates.

BRIONNE. — Il n'y a pas de contestation possible. Avez-vous rencontré Raumesnil marchant de son pas de déesse dans l'allée des Acacias ? On dirait une

grande dame de la cour de Versailles descendue de sa chaise à porteurs ; involontairement, on cherche sur sa tête la coiffure à la Belle-Poule et la poudre à la maréchale. Évidemment, le premier abord est un peu cérémonieux, mais brisez la glace, faites sourire cette petite bouche aux lèvres sensuelles, surmontées dans les coins d'un duvet imperceptible... mais rassurant, et aussitôt la figure calme, hautaine, d'une beauté un peu sévère s'éclairera, et vous verrez apparaître sur les joues un peu pâles deux amours de petites fossettes, et...

TOUS. — Assez ! assez ! nous sommes convaincus. Nous nommerons Mye Raumesnil générale de l'infanterie, à l'unanimité.

FOLANGIN. — Je propose Laure Hartman comme générale de brigade, Admirable fantassin, vaillante compagne de voyage, jamais lasse, n'encombrant pas la voiture de malles superflues, ni la vie de sensibleries inutiles.

TOUS. — C'est absolument vrai.

CHÂTEAU-MINOIS. — Eh bien ! Chavoye, écrivez.

INFANTERIE

Générale de division : madame Mye Raumesnil.

Titres ; Solidité à toute épreuve. Ne recule jamais devant l'ennemi, Marche sans bruit, mais d'un bon pas, lent et sûr, qui mène droit au but. Visage calme et reposé, profil royal, bouche gourmande, cheveux noirs uniques, ornés sur le devant d'une mèche blanche en guise d'aigrette. Taille majestueuse.

Générale de brigade : madame Laure Hartman.

Titres : Bonne tenue, un peu masculine. Très entraînée. Caractère droit et loyal. Un camarade et en même temps un bon garçon. A de l'autorité. Très précieuse pour les escarmouches.

CHÂTEAU-MINOIS. — Et, maintenant, passons à l'artillerie. Il nous faut, dans cette arme, des femmes ayant l'œil pour bien viser.

SAINT-MACHIN. — Un œil étonnant?... Marthe Chavoyod, parbleu ! Quelque chose d'étudié et de correct dans la mise en batterie qui dénote une science exquise, le tout dans l'angle le plus avantageux, sans chiffonner une bride, ni déranger une mèche.

FONTENOYE. — Et Fanny Fabert ? Voilà des yeux ! Brillants comme des escarboucles et éclairant la tête mignonne encadrée par des frisotons drôles ! Quand elle vous vise, on emporte du bonheur pour le reste

de sa promenade. La ligne de mire est prise à cinquante pas et, à partir de ce moment-là, le regard velouté, caressant, fait passer par les sensations les plus étranges. En même temps, la bouche, qui ressemble à une cerise, esquisse une petite moue qui va en crescendo et les lèvres s'offrent pour un véritable baiser... (*Acclamations*).

CHÂTEAU-MINOIS. — Nous aurons des cadres superbes (*Dictant*).

ARTILLERIE

Générale de division : madame Marthe Chavoyod.

Titres ; Fille d'une race ayant toujours servi brillamment. Devine le point faible de la place et établit immédiatement ses batteries en conséquence. N'a pas sa pareille pour se servir de la mine. Physiologie aristocratique, Yeux bleus, nez conservateur. Sourire exquis. Démarche de déesse avec un léger balancement onduleux et doux. Très calme jusqu'au moment de l'explosion.

Générale de brigade : madame Fanny Fabert.

Titres : Campagnes courtes et bien menées. Bon chef de corps sachant bien se faire éclairer. Citée

cent fois à l'ordre de nuit. Précieuse pour les réquisitions en pays ennemi.

CHÂTEAU-MINOIS. — Nous aurons aussi des troupes de parade, des chevaliers-gardes, chargées, non d'aller au combat, mais de représenter. Qui commandera ?

BRIONNE. — Fimoret. Beaucoup d'extérieur !

SAINT-MACHIN. — Je proposerai également Marguerite de Gourdon, grande habitude des cours.

CHÂTEAU-MINOIS. — Ces deux choix me paraissent excellents.

CHEVALIERS-GARDES

(troupe de simple parade).

Colonnelle : madame Fimoret.

Titres : N'a jamais été au feu, mais excessivement aristocratique et décorative. Profil de duchesse. Grande, mince, élancée, cheveux blonds cendrés, yeux bleus d'une douceur angélique. Tenue brillante sous les armes, à condition de ne pas livrer d'engagement. Cela chiffonne et cela n'est pas autrement amusant. En somme, tout indiquée comme chef des chevaliers-gardes.

Troupe de parade : Lieutenant-colonelle des chevaliers gardes : madame Marguerite de Gourdon.

Titres : Très élégante, Aime la pompe et l'apparat. A l'habitude des soirées et des fêtes cata-pultueuses. Porte bien la tenue de gala et ne la compromet pas dans des luttes fatigantes et inutiles.

CHÂTEAU-MINOIS. — Voilà les hautes dignitaires de l'*Armée du Salut* nommées. Occupons-nous maintenant du recrutement de chaque corps.

Cavalerie. — La cavalerie sera très facile à recruter, ces dames ayant pris toutes jeunes l'habitude du petit cheval. D'ailleurs, sous la direction de la générale Céline Scherede, nul doute que les cavalières n'arrivent à bien remplir leur mission. Service d'exploration, exercices de sûreté en station et en marche, opération rapide en fourrageurs, immenses reconnaissances, études du terrain, mamelons, forêt vierges, éminences propices, gorges, éclaireurs, flanqueurs, nous trouverons tout cela chez mesdames Félicie Larmier, Alice Régnier, Marthe Nielle, Taquerette, etc., etc. Ces dames devront avoir une connaissance approfondie de la force de l'ennemi, de la vigueur dont il pourrait être capable à un moment

donné, si l'on a à redouter de lui une attaque brutale ou une surprise.

Infanterie. — Se recrutera parmi les femmes qui sont non seulement de bonnes marcheuses, mais ne demandent pas mieux que de marcher. (*Vous l'avez déjà dit !*)

Parmi les noms tout indiqués nous trouvons mesdames Louise Goliath, Élisabeth Fervilly, la Ponette, Lina Lolo (chasseurs à pied), Francine Caboche (voltigeurs), Edwige Forman (grenadiers), miss Monthze (zouaves); Thérèse Franval (infirmiers), etc.

Artillerie. — Chargée de préparer le travail de la cavalerie, de démolir les remparts, de faire tomber les murailles, et en couvrant de nuages le terrain de la lutte, de donner au champ de bataille des aspects d'apothéose. L'artillerie se recrutera parmi les femmes ayant un œil spécial; les sœurs Fracart, Louise Rançon, Thérèse Schubens, Marthe Leroy, etc... toutes capables d'atteler à quatre.

Génie. — Femmes de tête pour lesquelles les ponts-levis, les chausse-trappes, les sauts de loup, les contrescarpes, les talus des fortifications, etc., etc., n'ont plus de secret. Intelligence spéciale. À choisir parmi mesdames Juliette Poligny, Marie Martinez,

Constance Godfertoum, Odette Aquapisca, Blanche Favernet, etc.

CHÂTEAU-MINOIS. — Messieurs, nous n'avons jeté que les grandes lignes de cette organisation dantesque. Il reste encore à pourvoir aux services auxiliaires de l'*intendance* (entretien et vivres) des *lits militaires* (chandelle fournie ; logements) de la *trésorerie* (cadeaux et règlements de notes) du *train des équipages* (harnais, chevaux, carrosserie), de la *santé* (remèdes spéciaux et secrets), de la *remonte* (appel des recrues et propositions pour la réforme) etc.,etc., mais nous avons voulu surtout aller au plus pressé. Or, nous sommes excessivement pressés.

À partir de demain, les Braconniers ouvrent, au restaurant des Ambassadeurs, sur la table du Club, des enrôlements volontaires pour l'*Armée du Salut*. Ils seront aidés dans leur tâche par le cadre du grand état-major dont nous avons donné les noms. Ces dames seront sur l'estrade et tendront la plume aux signataires : Pour la joie ! l'amour ! la galanterie !

Qu'on se le dise !

(La séance est levée à deux heures du matin au milieu d'une émotion profonde).

On s'est ensuite occupé de l'importante question du costume et voici les tenues qui ont été adoptées.

UNIFORMES DE L'ARMÉE DU SALUT

CHASSERESSES. — Chargées de faire éclairer. Petites femmes sveltes, légères, roublardes, peu sensibles aux surprises, n'ayant qu'un but, faire rendre gorge à l'ennemi. Talpack. Dolman à la mameluck. Culotte collante. Dans la sabretache, un carnet avec doit et avoir. — Armement : bagout infernal, cœur blindé.

GUIDES. — Chargées du rôle de : *L'indicateur des grues de Paris*. Spencer, pelisse, pantalon à la hongroise. Sabretache remplie de cartes de visites et de prospectus.

HUSSARDES. — Choiesies, « parmi celles que des mœurs suspectes, des habitudes hardies et peu sociables semblent vouer à un service d'aventurières ». Chargées surtout des reconnaissances. Dolman. Culotte hongroise. Shako sans visièrre entouré d'une flamme emblématique. Sabretache avec cœur percé d'une flèche.

SPAHIS DE LA RUE DE PRONY. — Chargées des « fantasias ». Chéchia en drap blanc avec nœud écarlate. Tignasse à la chien. Petite veste à la zouave. Schabraque en peau d'ours noir à deux fins. — Armement : un éventail de plumes très douces.

CARABINIÈRES. — Combattent la sabre nu, mais savent au besoin tirer un coup de feu. Habit veste. Cuirasse avec soleil par devant et vaste lune par derrière. Culotte blanche en peau et bottes fortes. — Armement : la carabine de boudoir.

ARTILLERIE : CANONNIÈRES. — Chargées d'obliger l'ennemi à se coucher sous peine d'explosion générale. Service des bouches à feu, Kolback en peau d'ours. Spencer noir à tresses d'or. Culotte à la hongroise. Botte bordée d'un galon d'or. — Armement : un solide écouvillon.

GARDES D'HONNEUR. — Habillées, équipées et montées à leurs frais. Chargées d'aimer les gens pour eux-mêmes. Pelisse de hussard, shako. Pantalon à la hongroise. Sur la sabretache, un lapin et en devise :

Laissez venir à moi les petits pannés.

Pas d'armement. Absolument désarmées : elles ont tant ri!...

INFANTERIE : VOLTIGEUSES. — Choisies parmi les blondes à tempérament impressionnable, incapables de faire un choix définitif et voltigeant de caprices en caprices. Petit tricorne portant un moulin en guise de cocarde. Habit bleu à parements rouges, — Armement : des jambes superbes.

LANCIÈRES. — Choisies exclusivement parmi les femmes très lancées, schapska bleu, plumet blanc, jugulaire et chaîneton de cuivre, kurka bleu ; collets, revers, parements, retroussis et passepoils écarlates. Ceintura bleue et blanche. Pantalon bleu avec large bande écarlate. Une brochette de cœurs à la lance.

CAVALERIE DE LIGNE : DRAGONNES DES HESPÉRIDES. — Combattant à cheval, à pied, couchées, dans les positions les plus diverses. Petit casque. Habit veste. Cuisses moulées dans la culotte chamois, bottes à l'écuyère. — Armement : le fusil toujours chargé au cran de repos, mais prêt à partir.

GÉNIE. — Chargées de l'emploi de la mine et de tous les exercices catapultueux. Tenue du Génie de la Bastille. Simple et de bon goût, mais exige une plastique spéciale. Tout au plus des bas brodés, des jarretières de satin, et des gants.

MAMELUCKES. — Corps d'élite, choisi par les femmes qui préfèrent le déshonneur à la mort. Les mamelukes meurent de plaisir mais ne se rendent pas. Turban. Veste à la turque, ceinture facile à dénouer.

GROSSE CAVALERIE : CUIRASSIÈRES. — Choiesies parmi les fortes brunes de 1^m,72 à 1^m,77, capables de combattre « en muraille » et de tout culbuter rien que par leur poids. C'est le bouquet du feu d'artifice, la suprême pensée !... Cas troupes, dites de réserve, doivent permettre qu'on n'en ait pas avec elles.

TIRAILLEUSES. — Chargées de masquer les grandes attaques par une série de feintes et de facéties. Ce qu'on appelle lever un rideau. Choiesies parmi les gaillardes, ayant été beaucoup au feu et sachant faire parler la poudre. Dolman. Pelisse. Pantalon de peau collant à craquer.

PUPILLES. — Doivent avoir fait un stage d'un an et une nuit à l'École de Mars et de Vénus. Petite toque, veste à la grecque, pantalon de tulle, mules garnies de cygne. — Armement : une touchante inexpérience ayant bien son prix.

GRENADIÈRES. — Choies parmi les brunes, de belle prestance, capables de résister à un assaut même sans la formation en carré. Habit blanc. Gilet et culotte blanche. Guêtres noires. Bonnet à plaque avec la devise : *Potius fœdari*. — Armement : un torse en marbre.

TROUPES IRRÉGULIÈRES : HUSSARDES DE L'AMOUR. — Chargées du service des flancs. Dolman et pelisse écarlate, culotte écarlate. Sabretache avec colombes se becquetant.

Et maintenant attendons-nous à une prochaine mobilisation. Les couturiers ont absolument promis les costumes pour la grande revue du 14 juillet.

L'ARÉOPAGE



AU BAL d'Olivier Patatra, sur une estrade et prenant sérieusement des notes sur leur calepin MM. les membres du jury : BRIONNE, SAINT-MACHIN, PRINCE POULO-CORDATO, CAPITAINE CHAVOYE, FOLANGIN, COMTE MEZENSAC, GRANGENEUVE, FONTENOYE, tous de la *Société des Braconniers*. Devant ces messieurs, mesdemoiselles BERTHE ZIGZAG, RAYON D'OR, NANA LA SAUTERELLE, GRILLE D'ÉGOUT, LA GOULUE, LOUISETTE, LA GRENOUILLE ET BRISE DU SOIR, réparties dans quatre quadrilles, se démènent comme des possédées dans l'espoir d'obtenir le prix de danse accordé par la *Société des Braconniers* : Cinq cents francs, et une couronne en papier doré.

Déhanchements, pirouettes, culbutes, grand écart, saut périlleux se succèdent devant les yeux éblouis des jurés ; les yeux brillent, les bouches esquissent des sourires extatiques, les cheveux se dénouent, les cuivres ronflent, et, là-haut, dans un nuage de poussière, le grand Olivier Patatra dirige avec furia le finale de son quadrille des *Volontaires*.

Enfin la dernière mesure retentit au milieu d'applaudissements frénétiques.

VOIX DANS LA FOULE. — La Sauterelle ! La Goulue ! Le prix à Louissette ! Non ! Si ! Et Brise du Soir ! Vous ne tenez pas compte de la distinction. Eh bien, et l'entrain ! Et la jambe !

LES DANSEUSES, *en s'épongeant, se ruent vers l'estrade.* — M'sieur, c'est moi ! Vous avez vu mon fouetté ? Et moi, ma cabriole finale ? Et quand j'ai fait le fusil ? etc.

OLIVIER PATATRA. — Silence !

SAINT-MACHIN. — Mesdames, Messieurs, il est impossible au jury de délibérer sous la pression de la populace (*Tumulte. Retirez le mot !*), de la sainte populace. (*Bravo !*) Nous allons donc rentrer dans le cabinet de M. Patatra ; nous irons aux voix et nous ferons connaître le résultat du vote.

LA FOULE. — Ils ont raison. Non, le résultat tout de suite ! Il faut bien voter. Pas de huis-clos !

SAINT-MACHIN, *très digne.* — J'ai dit. Messieurs du jury, veuillez me suivre.

Tumulte effroyable ; les huit membres du jury, entre une double haie de gardes de Paris, se rendent dans le cabinet de Patatra, tandis que la foule entame les discussions les plus passionnées avec arguments à l'appui.

DANS LE CABINET D'OLIVIER PATATRA

Grande table recouverte d'un tapis vert avec tout ce qu'il faut pour écrire. Sur la table, un sac de toile contenant cent pièces de cinq francs, et une grande couronne de papier doré avec nœud de rubans tricolores.

PATATRA. — Messieurs, vous êtes ici chez vous. Voici du papier, voici le prix. Vous me ferez savoir le résultat du vote. Quant à moi, pour occuper la foule, je vais pendant ce temps-là conduire ma « Valse des Roses » (*Exit*).

SAINT-MACHIN. — Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier. Délibérons.

LE PRINCE. — Qu'est-ce que nous étions hier ?

CHAVOYE. — Ce que nous sommes aujourd'hui, Délibérons !

TOUS. — Délibérons !

SAINT-MACHIN. — Vous venez d'assister à un spectacle unique dans la vie d'un joyeux viveur. Il n'est pas donné à l'homme de voir deux fois des quadrilles semblables. Les émotions seraient trop fortes (*Bravo*). Mais il faut réfréner cette émotion, de façon à ne voter qu'avec calme et impartialité.

FOLANGIN. — Moi je propose, au contraire, pas de calme et beaucoup de partialité.

TOUS. — Oui ! Oui ! Je me sens très partial.

SAINT-MACHIN. — Comme vous voudrez.

Et d'abord, comment appellerons-nous ce prix ; Prix de chorégraphie, prix d'entrain, prix de la gaieté, prix de plastique ?

BRIONNE. — Plastique ! les femmes ne comprendront pas et croiront qu'on les insulte.

CAPITAINE CHAVOYE. — Vous êtes là tous à chercher midi à quatorze heures. Appelez ça, carrément : Prix de chahut (*Protestations indignées*).

SAINT-MACHIN. — Dans le même ordre d'idées, je propose : Prix de danse nationale. (*Très bien !*)

MEZENSAC. — Vous finirez par faire croire à mademoiselle Brise du Soir qu'elle a contribué au relèvement de la France.

CAPITAINE CHAVOYE. — J'en rirai jusqu'à ma retraite, et j'entrerai dans le service des places pour en rire plus longtemps.

SAINT-MACHIN. — Maintenant, avant de voter, je vous proposerai comme à la Chambre, la discussion générale de la question, chacun de vous expliquant publiquement, devant ses collègues, les raisons de ses préférences. Prince Poulo-Cordato, en votre qualité de noble étranger, je vous donne la parole le premier. Non » vous écoutons.

LE PRINCE, *se levant*. — Messieurs, je me sens un peu ému. Ze n'ai pas l'habitude de la paroule, mais, dans mon pays, j'ai souvent assisté à la danse du ventre. (*Oh ! Oh !*) C'est très zoli, ze vous assure. La femme se tortille comme ça (*Il imite*).

GRANGENEUVE. — Ça n'est pas joli du tout.

CHAVOYE. — Vous avez l'air d'un conscrit secoué sur une couverte.

LE PRINCE. — Vous ne pouvez pas zuger, parce que ze n'ai pas de zupon...

BRIONNE. — Eh bien, allez-en mettre un. (*Exclamations,*)

SAINT-MACHIN. — Messieurs, la discussion s'égare. Orateur, revenez à la question.

LE PRINCE. — Ze voulais en arriver à dire que mademoiselle Louissette avec ses cheveux noirs tombant sur le dos, m'a rappelé par ses déhanchements les femmes de mon pays. C'est ce qui fait que j'ai été la voir chiez elle...

TOUS. — Pas de détails ! C'est la vie privée. Parlez de la danse.

LE PRINCE. — Eh bien, ze vous assure que cette petite est un morceau de roi. Voilà mon avis (*Il se ras-soit*).

SAINT-MACHIN. — Messieurs, vous sentez-vous éclairés ?

TOUS. — Pas du tout.

SAINT-MACHIN. — Alors je donne la parole à notre camarade Brionne.

BRIONNE. — Dans le discours de l'honorable préopinant (*Oh ! Oh !*)... j'ai remarqué qu'il s'occupait beaucoup trop du côté plastique, et pas assez de

la danse proprement dite. Moi, je comprends autrement notre sacerdoce. Ainsi voilà mademoiselle Grille d'Égout, n'est-ce pas ? Je vous concède que ses dents sont un peu longues, mais quelle souplesse dans les ondulations, quelle discipline dans les mouvements donnant, à toutes ses attitudes, je ne sais quoi d'impérieux, d'inattendu et de noble...

CHAVOYE. — Grille d'Égout, noble ! Où avez-vous vu tout cela ?

BRIONNE, *avec feu*. — Où j'ai vu tout cela ? Tenez, un soir, je revenais de l'Alcazar ; devant moi une femme à tournure serpentine s'arrêta devant une maison d'aspect modeste.

TOUS. — Assez ! Assez ! la clôture. Nous sommes fixés.

BRIONNE. — Mais laissez-moi vous expliquer... (*Tumulte*).

SAINT-MACHIN. — L'incident est clos. Je donne la parole au capitaine Chavoie.

CAPITAINE CHAVOYE. — Quoique vous on pensiez, Messieurs, un chahut est un chahut, et le prix doit être donné à la femme qui chahute le mieux. Or, là, il n'y a pas d'erreur possible : la Goulue vous a un

petit pas de tulipe expirante, avec retroussis de jupe à mi-jambe, si bien que cela fait derrière une espèce de paquetage qui ballonne à chaque pas... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre... Et puis elle a fait portez-armes avec sa jambe.

FONTENOYE. — Alors ce sont des raisons militaires ?

CAPITAINE CHAVOYE. — Si vous voulez.

Et puis avez-vous vu souper la Goulue ? C'est merveilleux. Tenez, l'autre soir aux Braconniers je lui ai fait avaler un compotier de museau de bœuf.

TOUS. — Chavoye, vous manquez de poésie. Qu'est-ce que ça nous fait que vous ayez soupé avec la Goulue ?

CAPITAINE CHAVOYE. — Alors je reviens à mon paquetage de derrière...

TOUS. — Non ! Non ! Assez ! Vos descriptions ne sont pas séduisantes.

SAINT-MACHIN. — Vous êtes sévères, Messieurs ; le capitaine est assez brave soldat pour ne pas avoir besoin d'être orateur (*Assentiment général. Chavoye se lève et envoie des baisers au jury*). Maintenant je donne la parole au comte Mezensac.

MEZENSAC. — Messieurs, j'ai suivi longtemps, à l'Opéra, le cours de feu maman Dominique. C'est vous dire que je suis une compétence ; les coupés dessous, les glissades en arrière, les préparations à la grand cousin, les pirouettes à la deuxième sur le cou-de-pied, les fouettés-derrière...

GRANGENEUVE. — Comment dites-vous cela ?

MEZENSAC. — Les fouettés-derrière. La jambe doit faire ainsi une, deux, trois, mais beaucoup plus vite.

TOUS. — Nous l'espérons. Vous ne fouettez rien du tout.

MEZENSAC. — Eh bien ! sous des apparences vulgaires qui n'étaient qu'une simple concession au cadre, j'ai très bien vu que mademoiselle Nana la Sauterelle avait été élevée à la bonne école.

BRIONNE. — À celle de la vertu ? (*Silence* !)

MEZENSAC. — ... À la bonne école classique. Ses adages étaient parfaits.

CHAVOYE. — Mais, sacrebleu, qu'est-ce que vos adages ?

LE PRINCE. — Oun adage, c'est ouun proverbe.

FONTENOYE. — Vieil adage, vous-même !

MEZENSAC. — Et ses pointes ! Avant d'exécuter le grand écart, il y eu un moment où elle s'est redressée d'un seul jet hardi en faisant saillir la poitrine ! C'était divin. J'ajouterai qu'elle est l'unique soutien de sa vieille mère, à laquelle je porte souvent quelques secours (*Exclamations*).

TOUS. — Assez ! Petit manteau bleu ! Il est étonnant avec ses adages ! Et ses fouettés-derrière. Et sa vieille mère !

SAINT-MACHIN. — Diable, Messieurs, vous êtes féroces. Enfin je me console en pensant que de cette discussion libre va jaillir une vive lumière.

GRANGENEUVE. — On appelle cela se faire une religion.

SAINT-MACHIN. — Eh bien ! Éclairez la nôtre à votre tour.

GRANGENEUVE. — Moi, je n'ai rien vu du tout. Seulement, à un moment donné, Berthe Zigzag m'a renversé mon chapeau d'un coup de pied, Cristi ! Messieurs, quelle jambe ! Figurez-vous un maillot bleu tout bordé de papillons roses qui montaient jusque dans un tutu imperceptible...

LE PRINCE. — Qu'est-ce que c'est, un toutou ?

CHAVOYE. — C'est un chien (*Exclamation*).

SAINT-MACHIN. — Mais parlez-nous de sa manière de danser.

GRANGENEUVE. — Je n'ai vu que le coup du chapeau, mais Berthe m'a donné son adresse (*Il cherche dans ses poches*).

TOUS. — Assez ! Assez ! Pas de scandale ! Vous avouez que vous vous êtes laissé corrompre.

GRANGENEUVE. — Absolument.

SAINT-MACHIN. — Je vous approuve, mais je passe la parole à Folangin.

FOLANGIN. — Messieurs, je serai bref. Veuillez jeter un coup d'œil sur cette photographie de femme demi-nue.

LES MEMBRES DU JURY, *se ruant sur la photographie*. — Oh ! oh ! quelle poitrine ! Quelle gorge !

FOLANGIN, *avec fierté*. — Eh bien ! Messieurs, c'est la photographie de la Grenouille.

SAINT-MACHIN, *sévère*. — Messieurs, c'est une manœuvre de la dernière heure, que je ne saurais

qualifier trop sévèrement, et je me vois obligé de retirer la parole au camarade Folangin.

FOLANGIN. — Alors, que Chavoie me rende au moins la photographie.

CHAVOIE. — Tiens ! je l'avais prise par mégarde dans mon portefeuille.

SAINT-MACHIN. — Un blâme au capitaine. À qui le tour ?

FONTENOYE. — J'ai beaucoup de choses sérieuses à vous dire...

BRIONNE. — Si nous lui retirions la parole, rien que sur cette déclaration ?

FONTENOYE. — Mademoiselle Rayon d'Or, en faisant la culbute sur la tête, a montré...

TOUS. — Assez ! nous savons ce qu'elle a montré. Ça nous suffit.

FONTENOYE. — Moi aussi, ça me suffit très bien. Rien que cela mérite le prix.

SAINT-MACHIN. — Pour terminer ce débat, je me donne la parole à moi-même. Je suis vraiment étonné, Messieurs, dans les discours que j'ai entendus,

que personne n'ait prononcé le nom de mademoiselle Brise du Soir.

GRANGENEUVE. — Brise du Soir, espoir.

CHAVOYE. — On ne s'appelle pas Brise du Soir.

MEZENSAC. — On dirait une romance de madame Loïsa Puget.

BRIONNE. — Pourquoi pas la *Pluie qui marche*, comme chez Poulo-Cordato.

SAINT-MACHIN. — Il n'en est pas moins vrai que Brise du Soir a fait six fois le grand écart, trois fois le saut périlleux, cinq fois le portez-armes, onze fois...

TOUS. — Assez ! Assez !

SAINT-MACHIN. — J'ai noté toutes les fois sur mon calepin. Il y a encore autre chose qu'elle fait très bien...

TOUS. — Ça ne nous regarde pas. Nous nous en doutons. Le président est immoral. La clôture. Aux voix ! aux voix !

SAINT-MACHIN. — Vous êtes éclairés ? La discussion générale est close ?

TOUS. — Oui ! oui !

SAINT-MACHIN. — Eh bien, passons au vote : écrivez le nom de la danseuse à qui vous donnez le prix sur un carré de papier, et jetez-le dans cette boîte.

(Tous écrivent sans hésiter).

SAINT-MACHIN. — Messieurs, vous voyez que la boîte n'est pas à double fond. Maintenant je dépouille le scrutin. Brise du Soir, une voix. Cela commence bien. La Grenouille, une voix. Rayon d'Or, une voix. Berthe Zigzag, une voix. Grille d'Égout, une voix. La Sauterelle, une voix. Louissette, une voix. La Goulue, une voix.

PATATRA, *entrant* — Eh bien, à qui décernez-vous les cinq cents francs et la couronne ? Qui a la majorité ?

SAINT-MACHIN. — Chacune des danseuses a une voix !

PATATRA. — Sapristi. C'est navrant. Il faut recommencer le concours.

tous, *avec élan*. — C'est ce que nous voulons.

PATATRA. — Eh bien, remontez sur l'estrade. Je vais reprendre le quadrille !

Les membres du jury se précipitent vers les gradins comme des petits fous. La fête recommence.

LA SEMAINE DU GRAND PRIX



(JOURNAL D'UN BRACONNIER)

DIMANCHE

30 mai. — La grande semaine commence bien. Un soleil radieux et avec cela un petit vent frais fort agréable. Déjeuné avec Pierre aux Ambassadeurs ; menu simple accompagné par la musique des tziganes. Ils sont là-bas assis sur la petite scène où la grosse Faure fait entendre ses mugissements, et ils nous jouent leur czardas sans interruption. Pierre affirme que la marche de Rackoczy est apéritive. Moi, je veux bien.

Une heure et demie. La *Patrie hongroise* et le café puis en route pour Auteuil. Nous repassons par notre vieille allée du Tour-du-Lac qui, pour un jour, reprend son animation d'autrefois. C'était bien joli comme perspective avec l'île, le chalet et, au bout, le grand cèdre pour ponctuer la fin de la promenade. Quelle différence avec notre bête d'allée des Acacias, toute droite, sombre, humide, ornée de vieux arbres qui n'ont même plus la force d'avoir des feuilles ! Sur

le champ de course, un monde fou évoluant dans une poussière d'or. Jamais pareille foule à Auteuil, et le prince doit être content. La tribune du petit Club et de la rue Royale est bondée. Sur la pelouse, un cercle formé par mesdames de P...es, de R...ld, de C...y, do Pre...el; parmi les promeneuses, la , marquise d'H... de L.D., de B...f; toutes ces dames en toilette claire et chapeau fermé.

Pour trouver des chapeaux catapultueux, il faut tourner un peu à gauche; les grandes demi-mondaines sont au complet. Beaucoup de gainsboroughs noirs avec retroussis en paille blanche. CL...il, Blac...nc en rose, Alice S...n avec ses amies Sig...t et miss C...y; on fait beaucoup la navette, de ces dames à ces demoiselles. Aux premières on donne son bras et on leur fournit au besoin quelques renseignements sur les secondes. On raconte les choses les plus fantaisistes jusqu'au moment où l'on a le plaisir de s'entendre dire : « Pas possible ! — Je vous assure ! Oh ! que c'est drôle !... » Et la dame reste rêveuse.

Bussy ! Bussy est gagnant ! Le cheval français bat le favori anglais ! je ne saurais m'expliquer d'ailleurs, la joie délirante des cinquante mille personnes qui agitent leur chapeau avec frénésie !

J'entends dire à un monsieur : « J'avais *Old-Joe*, mais j'aime mieux que ce soit le Français Bussy qui ait gagné. » Où diable le patriotisme va-t-il se nicher ?

On revient d'Auteuil gentiment à une allure bien cadencée entre quatre files de voitures; le soleil pique des étincelles sur les ornements de cuivre et sur les chaînes d'attelle. Là-bas, l'Arc-de-Triomphe apparaît à l'horizon ensoleillé. Décidément, Paris est charmant avec son air de ville en fête. Six heures ! Juste le temps de faire une apparition à la matinée de la baronne de S...M...in, dans son bel hôtel de l'avenue Hoche. Elle consent à nous recevoir ainsi tous les dimanches, en tenue de course, tout poudreux, tels que nous sommes. Comme nous avons été sobres aux courses, nous pouvons faire honneur au magnifique lunch dressé dans la salle à manger. Il y a là une certaine orangeade au champagne !!... Tiens ! tiens ! encore la *Patrie hongroise* : ce sont nos mêmes tziganes qui, dans le salon, nous apparaissant, cette fois en redingotes de la Belle-Jardinière. Un tzigane en redingote, ce n'est presque plus un tzigane. Leurs valse n'en sont, d'ailleurs, pas moins entraînantes. Beaucoup de jeunes tilles aperçues dans un tourbillon : mesdemoiselles de R...zieu, de C...otte, de

L...rde. Au passage, serré la main du bon J.-J. W...ss, qui est maintenant tout à fait remis.

Dîné chez la baronne de R...h K...olf, avenue Percier. Monde diplomatique un peu sérieux, mais une cuisine exquise. À dix heures on rentre pour le théâtre de Messine à deux pas du là, chez madame A... de N....ille. Arriver de bonne heure si l'on veut trouver de la place. La salle des fêtes avec sa galerie circulaire est déjà remplie de jolies personnes. Entrée à sensation : la belle madame du N...orge, toute en blanc. Oh ! ces épaules ! Mais un « chut ! » sonore retentit, et le concert commence. Trio en italien. J'entends vaguement : *Mangiar ! Mangiar !* M. B...ières a une jolie voix de ténorino. Après, des vers dits par la grande Pasca, et enfin, pour la bonne bouche : les *Jalons*, la jolie saynette du comte du T. Jamais l'artiste n'a été plus gouailleuse, plus spirituelle ; c'est le type rêvé de la jeune fille élevée dans l'habitude du flirt ; M. B...ières lui donne finement la réplique. On trouve généralement que c'est leste ! leste ! Mais ce qu'on s'amuse derrière l'éventail.

Deux heures et demie. Tasse de chocolat avalée en disant des bêtises à une jeune Américaine (c'est

la faute aux *Jalons*); et maintenant il me semble que j'ai bien gagné le droit d'aller me coucher.

LUNDI

31 mai. — Fait « par ordre » un tour à la salle Albert le Grand. En cinq minutes j'ai dans mon chapeau deux roses pompon (superbes!), un porte-monnaie (affreux), un buvard (horrible) et un petit couteau (gentil pour un couteau). Il n'y a plus qu'à payer. Je me crois au « Club » de Gondinet et je me sauve.

À propos de club, je me souviens que l'on répète la revue aux Mirlitons, et qu'il doit y avoir à la salle des fêtes une réunion fort amusante. Je trouve en effet les artistes à table : Reichenberg, Rachel Boyer, Mily Meyer et Réjane. Je suis reçu comme un chien dans un jeu de quilles par la partie masculine. Heureusement que j'ai un prétexte : Je suis président du table et je viens voir si vous avez bien dîné? — Et je m'assois à côté de Rachel sans apercevoir le Delpit d'Albert.

Huit heures. La répétition commence; mais, comme, dans un accès de paresse, j'ai rendu mon rôle (six lignes et un couplet *difficile*) je suis expulsé. Petit tour à l'Éden; la première de *Brahma*. Près de

nous un pensionnat très gai. On entend les éclats de rire argentins de la jolie Angèle B...et. C'est la troupe féminine du Palais-Royal qui jouit de son premier soir de congé. On ne joue plus la *Vie commune*. Ô joie !

Premier acte de *Brahma*, très mouvementé, mais un peu criard de couleur. Brahma est expulsé du paradis, comme moi de la salle des fêtes des Mir-litons. Un peu lourde, la nouvelle étoile, mademoiselle Rossi, mais une physionomie très expressive, et, quand elle est sur ses pointes, cela lui donne de « l'élévation » sans nuire à son « ballon ». Suis-je assez technique !

Après la grande fête chinoise entr'acte interminable. J'en profite pour courir au faubourg Saint-Germain chez la comtesse de F...dy. Bal blanc.

Il me semble que je deviens vertueux. Je danse le cotillon avec une adorable blondinette ; elle me raconte qu'elle a comme confesseur l'abbé Vincent, de Saint-Philippe-du-Roule, qui n'est pas sévère, mais là, pas sévère du tout. Allons, tant mieux !

MARDI

1^{er} juin. — Matinée américaine Do...ic, rue Lammennais. Le triomphe du *boston* et des valse à re-

culons. Grande galerie vitrée faite à souhait pour les danses, et dans le grand salon un tas de coins et recoins, avec paravents, grosses potiches de fleurs, etc., derrière lesquels on peut « s'isoler » avec des filles adorables. Petit jeu dangereux ; se rappeler l'apologue du serpent sous les fleurs, si l'on est décidé à ne pas épouser. C'est égal : tout cela est bien congestionnant. Pour remettre de l'équilibre dans ses idées, aller faire un tour à l'allée des Acacias, c'est le jour à la mode. Rencontré, dans de beaux huit ressorts, beaucoup de femmes en dentelle noire. Décidément deuil devient synonyme de chic : T...a, Z...er, la belle Clau-Clau qui donne un bal dimanche. Tourné à gauche et ai été faire une petite visite au Pré-Catelan chez la bonne baronne dans son chalet des « Ramiers », puis rabattu au grand trot dîner au « Moulin Vert » à six heures et demie.

C'est le seul endroit possible si l'on veut arriver en temps au cirque Molliér. Ce soir est celui des femmes du monde, et, dès huit heures, la petite salle est bondée. Aperçu, au premier rang, la belle madame H...chon en mauve, la baronne de L. C...ses, madame d'H. de S. D... Puis une entrée à sensation ; madame S..., dentelle noir et jais, petit chapeau avec deux épingles de jais et d'écaille blonde qui forment

au-dessus de la tête comme deux cornes de colimaçon. Très drôle.

Programme très nouveau, ma foi. J'aime beaucoup mademoiselle L... (début), en petit groom, exécutant tous les mouvements de la haute école la plus compliquée. À ce moment, la comtesse de P...es laisse tomber son éventail; on le lui remonte avec une ficelle.

C'est dans la tradition. Charmante, la danseuse du *Monsieur en habit noir*, mademoiselle V... Elle a des poses d'une jeunesse, voire même d'une poésie extraordinaire. Les barres fixes et le double saut périlleux sont toujours un grand triomphe pour le gentilhomme... Trapèze; sans oublier la grande manœuvre équestre par douze cavaliers. Reconnu au passage, sous la casaque du ligueur, un fier cavalier qui n'a qu'une main, mais n'en remporte pas moins des victoires sur tous les hippodromes.

Minuit; la foule s'écoule, les malins ont conservé leur pardessus. Adorable bousculade dans les escaliers. Je voudrais bien, moi aussi, aller me coucher, mais l'aimable imprésario qui, par parenthèse, a été applaudi dans son travail de haute école sur *Stello*, m'a convié à manger la « soupe aux choux » avec les

artistes. On étend une toile sur la piste, on dresse une grande table en fer à cheval, et me voilà assis à côté de mademoiselle Pâquerette, élève du directeur, Ça et là, les tuniques rouges des écuyers piquent une note claire sur les habits noirs. Il n'y a pas de « soupe aux choux », mais en revanche un excellent souper avec toasts émus. Après le souper, pas fantaisistes sur une piste peu ratissée, puis rentrée à pied au grand jour par l'avenue du Bois-de-Boulogne. Bien jolie, l'avenue, à cinq heures du matin, avec son calme, sa solitude et ses oiseaux qui saluent le lever du soleil, et l'on se sent envahi par une béatitude indéfinissable !

MERCREDI

2 juin. — On se lève un peu courbaturé par les fantaisistes de la veille, mais il n'en faut pas moins aller aux courses d'Auteuil. Marche ! Marche !

Nous en sommes récompensés par un défilé de beaux mails, Rischof..., de É...don, de Gu...n, de la H...ye J...lin, de M...ld, Pign...l, YT...be, etc.,etc. ; avec accompagnement de trompettes des plus réjouissantes. Rentrée à six heures, et en consultant le carnet, vu avec stupeur une soirée des plus surchargées : rendez-vous au Cirque, bal chez la baronne de

K...tz, rue François I^{er} et soirée R...ld, en l'honneur du duc de C... Très belle salle au Cirque, plus belle que le nouveau carrousel en costume Louis XV ; ces demoiselles atteignent rarement le but, mais le résultat n'en est pas moins le même ; la boîte s'ouvre et un singe en sort ahuri pour grimper le long du mât.

Arrachons-nous à ces douces joies pour filer rue de Monceau. Moins de monde qu'au garden party de la semaine dernière, mais public très élégant. Le duc de C... porte toute sa barbe grisonnante, c'est dommage ; cela lui enlève sa bonne physionomie militaire ; ce n'est pas le duc d'A... qui commettrait cette faute. Ça et là, rencontré la comtesse A. de la R...ld en mauve, la vicomtesse de Gr...lhe en blanc et noir, la comtesse d'A...yen lilas, la comtesse de M...y Nes...es en noir. On a fini par danser un peu, mais sans grande conviction, il fait si chaud ! On aime bien mieux se promener deux à deux dans le salon Louis XVI, où l'on admire la garniture de cheminée provenant de la vente du mobilier de la couronne en 1793, et le salon Pompadour avec la commode de Marie-Antoinette, le portrait de mademoiselle de la Tour-d'Auvergne, celui de madame Vigée Lebrun, et des Lancret, des Watteau, des Fragonard, à n'en plus finir. Il faut nous arracher à toutes ces

merveilles, si nous voulons arriver en temps pour le cotillon K...tz conduit par la baronne elle-même. On admire mesdemoiselles de B... Land...y, de Bl... C...a, de Mar...x; tout ce gentil monde danse avec frénésie, sans souci de la chaleur torride; c'est beau la jeunesse! On m'assoit à la gauche d'une dame qui doit choisir pour danser, entre moi et le monsieur assis à sa droite. Comme compensation, elle donne au refusé une marquise à la fraise. Elle lit dans mon œil mon ardent désir d'être... le refusé, et me donne la marquise que je savoure avec ivresse, tandis que mon heureux rival part en tourbillonnant.

JEUDI

3 juin. — Un bon petit temps gris d'automne qui fait un plaisir immense. Ni pluie, ni soleil, ni vent, comme dans la chanson. Aussi, le paysage de Longchamp est des plus agréables. On circule partout sans être éborgné par les ombrelles des femmes. On trouve des chaises, on peut s'approcher du buffet. Puis, successivement, *Udine*, la *Bultée* et *Cormeilles* font pleuvoir l'argent dans la poche des preneurs. On devient très gai, et l'on organise, entre ménages, un dîner chez Voisin, suivi par une promenade à la foire; les maris ne disent rien, mais se promettent de voir Fatma. On arrive aux Tuileries très excité,

le dîner a été excellent et le grand *mumm* remarquable ; ces dames ont les yeux un peu vagues, et les chapeaux s'en vont en arrière. On arrive aux Tuileries à dix heures, et, bien entendu, l'on se précipite dans la baraque de Fatma. Sur l'estrade, toute une famille arabe assise sur les talons et faisant entendre la musique monotone et rythmée de *l'alouba* ; le père, véritable colosse roulé dans son kaïck, gratte mélancoliquement son violon tout en poussant des cris gutturaux ; la mère, masse informe, débordante de graisse, moulant des appas énormes sous une gandourah lamée d'argent, frappe sur un tambour de basque ; au centre, sur un coussin plus élevé, une créature d'une beauté véritablement merveilleuse et qui répond au nom de Fatma. Les cheveux noir bleu apparaissent sous un petit casque de fleurs dorées, et soulignent des yeux immenses, lumineux, flamboyants, dont les coins semblent rejoints par deux énormes accroche-cœur plaqués sur les tempes. Sous un petit nez fin, aristocratique, aux ailes palpitantes, une bouche rouge comme une grenade qui s'ouvre en montrant des dents superbes. Elle s'évente d'un geste lent et doux, effleurant chaque fois son visage d'une caresse molle avec les plumes de l'éventail. Tout à coup, elle se lève ; les mains élevées au-dessus

de la tête font tournoyer deux foulards de soie et retombent ensuite le long de son corps en décrivant une spirale voluptueuse ; les pieds, entourés de bracelets, esquissent sur le tapis usé toute sorte d'arabesques.

Bravo ! crient les maris enthousiasmés. Moi, je dis à ma voisine que je trouve Fatma ordinaire, et, immédiatement, je m'attire de la part de ces dames des sourires bienveillants. On voit que moi « au moins » je suis un homme de goût. Sapristi ! Et le bal costumé de la duchesse de P...ar que j'oubliais ! Comment faire pour lâcher la bande ?

Je profite d'une bousculade à la sortie de la baraque, et je disparaïs à l'anglaise. Arrivé chez moi, je mets au galop la culotte noire, les bas de soie (oh ! les jarretières quel supplice !) l'habit rouge à boutons d'or, je prends sous le bras le bicorne à ganse noire et en route !

Magnifique le vieil hôtel ; dans l'escalier monumental, les portraits en pied de tous les souverains, entre autres un ravissant profil de l'impératrice Eugénie dominant toute la galerie de sa hautaine majesté. Dans le premier salon, nous croisons au passage la comtesse de K...er en grande dame russe, la

baronne de P...gen en marquise Louis XV avec grand gainsborough, la vicomtesse de S...s en chatte, petit casque très drôle formé d'une tête de chat blanc ; la marquise de F...get en odalisque, etc. Le duc a le costume de l'empereur Justinien dans *Theodora*. Il disparaît un moment et revient pour conduire le cotillon en chevalier Printemps, habit zinzolin garni d'une guirlande de roses.

Le salon a, d'ailleurs, été entièrement transformé en bosquet de roses. Du grand lustre central, tout garni de roses, partent des guirlandes de roses qui vont rejoindre les corniches ; les objets du cotillon sortent tous d'un buisson de roses, et ces objets sont presque tous garnis de fleurs, houlettes enrubannées, bannières, écharpes, et autres prétextes à bouquets ; une véritable fête de fleurs. Le duc conduit le cotillon sans danseuse attitrée, faisant chaque fois à la nouvelle danseuse l'honneur de faire la figure. Nous plions sous le poids des fleurs, et, malgré nous, nous pensons à l'exclamation de Calchas. Heureusement le plantureux souper servi a des petites tables vient nous ramener à des idées plus prosaïques. Il est encore six heures du matin ! Est-ce que cela va durer longtemps comme cela !

VENDREDI

4 juin. — Nous voilà encore aux courses d'Auteuil. Cela devient une douce manie. Revu une centaine d'amis et d'amies avec lesquels il me semble que je suis désormais condamné à vivre éternellement. Il nous manquerait maintenant quelque chose si nous ne nous étions pas promenés ensemble, si nous n'avions pas été côte à côte admirer au paddock *Gabès*, *Quolibet*, *Rigoletto* ou *Bettina*, boire du vin de champagne chaud et manger des sandwich à la poussière. Très réussi, le défilé des drags, précédés de quatre piqueurs en habit rouge montés sur des chevaux blancs. J'en compte au passage vingt-deux. Parmi les mieux garnis celui du prince Mu...t et celui du comte de V... court. Au reste, tous les favoris sont battus, mais à Auteuil on a bien d'autres choses à faire qu'à parier. On applaudit chaleureusement M. de Cont...des, lorsqu'il rentre au pesage après sa victoire de *Rigoletto*. C'est beau, la gloire !

Dîné au galop. Je commence à trouver que je fais tout au galop, mais il faut bien donner un coup d'œil à la répétition générale des Mirlitons : la Revue improvisée ; demain il faudra laisser la place aux filles, femmes, sœurs des membres du cercle et nous ne verrons plus rien. D'un autre côté, il y a le bal

Mar...x, puis les tableaux vivants et la comtesse Mol...r. Oh ! ma tête, ma pauvre tête !

J'arrive au cercle à dix heures et demie ; la coquette salle des fêtes est déjà bondée. Il devrait ne pas y avoir de femmes à cette représentation, mais heureusement les artistes ayant joué jadis ont le doux privilège d'avoir leur entrée à vie aux répétitions générales. Ces dames occupent les deux premiers rangs, nous reconnaissons Suzanne et Marthe Dev...d, la belle Brind...u, retour de Russie, M...er, du Gymnase, Léonide L...c, avec un catapultueux manteau de satin blanc soutaché d'or, Bal...y, de l'Odéon, Bi...a et Blanche P...on, etc., etc. ; bref, de quoi ne pas s'ennuyer pour les malins qui ont su se faufiler. Prologue très amusant avec mesdemoiselles Le...s, S...os et R...ne, en costume de ville. Grand succès de lecture pour le *vieil auteur* qui souligne des mots que personne ne comprend, et enfin radieuse apparition de *la commère*, mademoiselle Rachel B...r, dans son costume du métropolitain ; sur la tête, la couronne de la Ville de Paris : à la ceinture, la lanterne rouge, et, en travers, sur la jupe, un train passant à toute vapeur dans un nuage de fumée.

Allons du courage ! Je verrai le reste demain. Je serre avec regrets les petites mains de mes voisines Suzanne et Léonide, et je m'enfuis rue de la Beaume chez la comtesse. Petit hôtel contigu et semblable à celui qu'occupait jadis la belle Barucci. Souvenirs et regrets. Chez la comtesse, on a seulement ajouté une galerie vitrée qui rejoint le boudoir au petit salon, ce qui donne un vaste dégagement. Un monde fou : baronne de L...ge, marquise de La B...de, vicomtesse de Brilles, de Mont...il, de Jan...é, et bien d'autre, belles et élégantes s'il en fût !

Nous avons ce soir les *Chansons illustrées* de mademoiselle Holmès, Premier tableau : *Au désert*. La comtesse de L...C...ses est étendue sur un divan dans un costume oriental : pantalon bouffant, d'étoffe algérienne, petite veste rouge, ceinture et bijoux du plus pur style arabe, cheveux dénoués.

Derrière elle, les comtesses Mol.r et de Br...a en costume égyptien ; les hommes en Arabes de grande tente. Deuxième tableau ; *Mignonne*. Comme paysage un fond de vieille tapisserie. Mademoiselle Mol...a, costume de jeune fille moyen âge blanc et bleu. M. S...ge R...in lui donne la réplique en capi-

taine Phoebus. Ici un monologue par M. de Pr...al, puis dernier tableau.

La *princesse* madame Th...el en costume Henri III, gris et rouge, dessiné par Jacquet. À la même heure, son frère Ah...ci figure également en costume Henri III aux *Mirlitons*. Il est trois heures. Si j'allais au bal Mar...x ? Eh bien non, j'irai me coucher. Ah, mais !!!..

SAMEDI

5 juin. — Je suis enchanté, parce qu'il pleut à verse et que je n'irai ni à Longchamp, ni à la fête des Fleurs. Il y a huit jours que je n'ai ni écrit une lettre, ni ouvert un journal. C'est à peine si j'ai pris le temps de manger ; quant à dormir, il ne saurait en être question. Ce soir, il y a encore le bal des Bracconniers aux Ambassadeurs, et la « vraie » représentation des « Mirlitons ». Il paraît que la veille ça a un peu cloché, mais ce soir cela ira sur des roulettes. Tant pis ! C'est bien plus amusant quand un amateur manque de mémoire. Dans la salle du cercle, éclairée à la lumière électrique, toutes ces femmes décolletées font ressembler le parterre à une mer de vagues blanches ; reconnu parmi les fidèles habituées, la marquise de M...a, la comtesse de P...es,

la comtesse de T...lay, la baronne L...uy, madame H...on, baronne de P...omt, etc. Un moment, un bruit inquiétant circule, R...e est malade. Heureusement, avec une piqûre de morphine on la remet sur pied. La toile se lève, et la vaillante artiste est à son poste, avec son bon sourire et ses jolis yeux, rassurant ses amis. Puis mademoiselle Rei...g qui détaille le rondeau comme personne. La tête au profil d'une finesse aristocratique apparaît sous le casque d'or, et ce sont les cheveux même de la gracieuse sociétaire qui relevés, sur le cimier, servent de crinière. Gros succès pour cette petite figurine de Saxe qu'on appelle Mily M...er. l'adorable gamine, avec sa jupe courte, ses nattes dans le dos et son tablier de petite pensionnaire ! La danse est noblement représentée par ta belle Inver...i qui exécute une pavane avec toute la majesté d'une grande dame de la cour de François I^{er}, puis moins noblement personnifiée par *Grille d'Égout* et *la Goulue* elles-mêmes qui exécutent des pas naturalistes.

Pour la fin, les couplets, sur l'air traditionnel ! nous notons celui-ci en vers... libres :

Ayant très chaud, je voulus prendre un bock
Au Ramponneau du jardin des Tuil'ries,

Les garçons avaient de gilets Louis-Quinze,
J'ai crain qu'la bièr' ne fût d'la même époque.

La Revue terminée, nous remettons péniblement les belles invitées en voiture. La pluie a fini par abattre la marquise dressée sur la place Vendôme, le tapis est submergé, et le départ est un désastre. Une fois ce devoir rempli, nous remontons dans la grande salle à manger du Cercle et nous soupçons avec conviction. Rien qu'à voir souper la belle Rachel, cela vous donne faim... et bien d'autres choses encore. Aussi nous lâchons complètement le bal du Club, sans un remords.

DIMANCHE

6 juin. — Hélas ! La pluie d'hier soir n'a pas cessé et le ciel est tout noir. Tany pis ! L'on ne peut manquer au grand-prix, à la dernière réunion des courses. Ce n'est pas possible.

La vie de joyeux viveur comporte des devoirs auxquels on ne saurait se dérober. On s'embobine dans des imperméables, on chausse des bottines à triple semelle, on coiffe un vieux chapeau, et en route. Étonnant, l'aspect du pesage, on dirait une gigantesque forêt de champignons. Les chaises se dressent dans des radeaux au milieu de véritables

mares. Les femmes, après s'être réfugiées dans les tribunes, finissent par s'ennuyer et se risquent à des promenades amusantes sous le même parapluie. Nous apercevons toutes les variétés du caoutchouc, gris perle, gorge-pigeon, rayé noir et rouge ; il y en a de sévères, tout noirs, il y en a qui imitent de vieilles étoffes du siècle dernier ; puis, sous ces caoutchoucs, apparaissent toutes les variétés du bas : à nuance foncée, rouges, violets, noirs, bleus, etc. La communauté de souffrances amène une bonne camaraderie. Rien ne rapproche les distances comme un parapluie pour deux. Oh ! décidément la bonne pluie ! On s'en va, bras dessus bras dessous » risquer des explorations périlleuses dans la direction du buffet. On y rencontre la comtesse de L...B... qui avale un baba « spongieux »... seulement il n'est pas spongieux de rhum, il est spongieux de pluie.

La princesse de S...gan entr'ouvre un moment son manteau, et l'on aperçoit une magnifique robe de velours bleu. La joie de la journée est causée par deux petites dames en mousseline jaune et en souliers mordorés qui se promènent sous la pluie et sans parapluie. Pour un joli succès, c'est un joli succès. Les pauvres gardes de Paris font aussi piteuse mine

avec leur culotte blanche de tricot détrempée ; on les dirait en caleçon.

La victoire de *Minting* est accueillie froidement. Les parapluies ont empêché de suivre les péripéties de la course. Où sont les hurrahs d'antan ? Et puis, le prix *Vaublanc* et le *prix du duc d'Aoste* n'ont plus qu'un intérêt relatif ; ce qui est palpitant, c'est de retrouver sa voilure. S'il fallait revenir à pied, mon Dieu ! Et la pluie tombe toujours ! toujours !...

Pérégrinations douloureuses dans des cloaques ! on se rappelle la retraite de Russie, et Poniatowski passant l'Elster à la nage ; enfin retour sur Paris par l'avenue de la Grande-Armée (!!) pour être un peu moins tigré de boue par les voitures.

Juste le temps de se sécher un brin, et l'on revêt l'habit noir pour aller dîner aux Ambassadeurs. Sur la terrasse, malgré la pluie, brouhaha merveilleux. On crie, on s'interpelle ; des familles correctes dînent dans les salons voisins et jettent de temps en temps des regards sur l'*orgie*. Dans le fond, le théâtre joue quand même devant les fauteuils vides transformés en baignoires individuelles. Nous n'aurons pas, hélas ! le boucan des autres années, et c'est en vain que

la grosse Faure domine le bruit de la tempête en lançant sous les rafales :

Albert ! Albert !
Il ressemble à son père
Et son père à sa mère
Et sa mère à sa sœur !!!

Le maître du lieu apporte aux femmes des roses à longue tige ; on boit de la grand fine 1791 (?) et la terrasse est si bien illuminée, les femmes sont si gaies qu'on finit par oublier la pluie. On gagne ainsi joyeusement onze heures. Bien entendu il faut renoncer au bal traditionnel du Jardin de Paris, souvenir du Mabilles d'antan, mais heureusement la belle Clau-Clau, par l'entremise de sa fidèle P...ol, nous a invité à un grand bal dans son hôtel de l'avenue Victor-Hugo.

Cela terminera bien la grande semaine.

Clau-Clau nous attend à l'entrée, ravissante, toute en dentelle blanche et la physionomie pimentée par les deux adorables fossettes que vous savez. Deux grands salons aboutissent à la serre surélevée, à laquelle on accède par six marches. Au mur, le portrait de l'année dernière. Oh ! Clau-Clau ! comme vous êtes mieux que cela.

Dans les salons, les grandes, grandes demi-mondaines. Lutte de toilettes extraordinaires et de diamants valant la rançon d'un roi. Rencontré Alice S...n, Sig...et, miss B...y, la comtesse O...cka, Laure H...an, Marie B...an, Marguerite de B...er, etc., etc.

D'ailleurs, on se tient très bien ; mon Dieu qu'on se tient donc bien ! Valses correctes, quadrilles classiques, et à la fin un cotillon avec fleurs, bibelots, et quantité de cadeaux pour ces dames. Pas le plus petit pas risqué. Pour finir, un bon souper assis, servi dans la vaisselle plate ornée d'un croissant en or, avec guirlande de fleurs autour de chaque couvert. Voisine drôlette qui boit sec, rit aux anges, et, au dessert, me prie de la reconduire, parce que l'avenue Victor-Hugo est déserte...

Elle est finie la grande semaine. Je voudrais bien croire que maintenant je vais pouvoir me reposer et que le grand prix est la borne qui marque la fin des folies. Cependant je compte encore pour lundi la soirée de charité du cirque Oller, pour mardi la crémaillère de la comtesse de K...er, pour jeudi le dernier bal de la duchesse de P...ar. Comme des voyageurs ahuris qui mangent des morceaux doubles au buffet de la gare, parce que l'heure du départ a sonné, nous nous sommes cru obligé de nous amuser

avec fièvre, sous prétexte que le grand prix marque la fin des divertissements.

Douce illusion !...

AU CIRQUE

QUELQUES CHAPEAUX (*Impressions d'un braconnier*).

CHAPEAU COMPRESSÉ. — Avec cela, pas de danger que le cerveau éclate, et si Minerve en sort tout armée, cela nous étonnerait bien.

CHAPEAU ENTONNOIR. — À la main, ça n'a l'air de rien, mais campez seulement une très jolie femme dessous et vous verrez l'effet.

CHAPEAU BOLIVAR. — En supprimant le nœud et en ajoutant une anse, quel joli chapeau... de chambre et même de nuit !

CHAPEAU MYSTÈRE ET DISCRÉTION. — Enfoncé le système de femmes arabes voilées, et avec cela un œil qui dit ! qui dit !...

CHAPEAU DERNIER CRI. — Évidemment très joli le chapeau moulin à vent, mais pour peu que ces dames jettent encore leur bonnet par-dessus, que deviendront les spectateurs placés derrière et désireux de voir au moins l'occiput de M. Chadwick ?

LES LOGES

AU PROMENOIR. — Les habitués. Savent que c'est toujours la même chose, mais seraient bien désolés que ce ne fût pas toujours la même chose. Regrettent amèrement le départ de M. Loyal et la cuisse d'Océana.

LA LOGE DU CERCLE. — Encore la meilleure façon de tuer les deux heures qui suivent le dîner. Ces messieurs sont, d'ailleurs, persuadés qu'ils perpétuent les traditions de la *loge infernale* et causent une émotion profonde à l'écuyère. Au travail de haute école, jugent chaque changement de pied avec la gravité de gens qui accomplissent un sacerdoce.

LITTLE ALL RIGHT. — Est-ce un homme, une femme ou un Japonais ? En tout cas, accomplit un exercice qu'il serait périlleux d'essayer après son dîner.

DUETTINO. — LA DAME, *d'un air engageant* : Ah ! pour un joli travail, voilà un joli travail ! — LE MONSIEUR : Madame s'y connaît ?

LA LOGE DE PROVINCE. — À Niort, sur la place de la Brèche, nous avons eu aussi un cirque au moment de la foire. Il était plus petit, mais au moins,

les écuyers avaient tous des bottes, et les musiciens étaient habillés en lanciers polonais.

LES NOUVELLES LOGES :

CÔTÉ DES COCOTTES — Devonshire, Gainsborough, Rembrandt catapultueux. Robes décolletées. Boucles d'oreilles étincelantes, rivières de diamants, huit bracelets à chaque bras. Dzing, boum, bada-boum ! Arrivent à dix heures vingt, s'arrangent pour faire retourner toute la salle et partent à dix heures trente-cinq.

LES NOUVELLES LOGES :

CÔTÉ DES FEMMES DU MONDE. — Toilettes de ton clair mais simples, chapeaux fermés. Arrivent de bonne heure, regardent consciencieusement le spectacle, et, pendant les intermèdes, criblent les amis qui les accompagnent de questions sur ces demoiselles.

— Et celle-là ? — C'est Delphine. — Et celle-là ? — La belle Alice. — Et cette autre en noir ? — La grande Clau-Clau. — Est-ce que vous les trouvez si bien que cela. — le monsieur, lâche : Heu ! heu !...

L'ÉCUYÈRE BLONDE. — Jolie, jolie avec soit coquet costume de Saumur, son petit lampion crânement campé sur l'oreille, ses aiguillettes en or, et surtout

cette voluptueuse façon de chercher le fond de la selle, le corps penché en arrière, les bras tombant comme lassés de plaisir, et les yeux au ciel... comme perdus dans des rêves couleur de rose!...

JE FUME, TU FUMES, IL FUME.. — Oh! ce promenoir! Plus besoin d'aller à l'Éden ni aux Folies-Bergère; sans compter que les femmes entrevues à travers un nuage de fumée bleuâtre paraissent cent fois pins jolies. Illusions! Illusions!

OLD ENGLAND. — Comprennent beaucoup mieux le spectacle qu'à la Comédie-Française, mais regrettant les clowns Price, Bothwell, etc., de Paris. Il n'y a plus que Chadwick qui sache parler anglais... et encore il a presque oublié.

CES DEMOISELLES N'OPÈRENT QU'AUX ÉCURIES. — C'est encore là qu'il y a le plus d'hommes. Et puis, au moins, ces messieurs ne sont pas distraits par le spectacle, et la sortie est si facile!

LE MAQUIGNON. — Venu là en voisin. Les chevaux de cirque, des carcans essoufflés après trois tours de piste!

APARTÉ. — lui : C'est étonnant, j'ai beau la fasciner, elle ne bronche pas. — elle : Ne vous fatiguez donc pas. On m'attend à la sortie.

LA VENGEANCE DES BRACONNIERS



I

— Messieurs ! nous allons recevoir la visite de Blanche Rimmel ; tous ceux d’entre vous qui ont eu à se plaindre d’elle, et Dieu sait s’ils sont nombreux... (*Approbations à droite et à gauche... — Tous ! Tous ! Nous avons à nous en plaindre !... À la porte, Blanche Rimmel !...*) Calmez-vous, Messieurs, tous vous serez vengés ce soir ! Notre richissime ami Chameroy, que voici — saluez, Chameroy — et que Blanche guigne depuis longtemps, a bien voulu, pour cette circonstance exceptionnelle, nous prêter son gracieux concours... (*Bravo Chameroy !*) Inutile d’ajouter que le caractère de notre illustre ami, éminemment sûr, placide et bronzé contre toutes les tentations, nous répond du succès. Comptez sur lui comme sur moi ! (*Vifs applaudissements*).

Ces quelques mots bien sentis étaient prononcés par Château-Minois, le respectable président de la

Société des *Braconniers* réunie dans la grande rotonde du café de Paris.

Beaucoup de monde, cette nuit-là. La table en fer à cheval était encombrée de soupeurs et de jolies femmes en toilettes grignotant des écrevisses, dégustant leurs tasses de chocolat.

De temps en temps, la lourde portière en tapisserie se soulevait, et le maître d'hôtel introduisait quelque nouveau couple, revenant qui du théâtre, qui d'un dîner, et cette entrée était immédiatement saluée par les acclamations des camarades :

— Tiens, Thérèse et Brissac? Toujours ensemble! D'où venez-vous?

— De *la Chatte Blanche*. Ah! mes enfants, ce que ce Petit-Patapon est drôle, lorsqu'il chante :

Ron! Ron! Ron!

La femme se débarrassait de son éventail, de sa lorgnette, puis émergeant d'une sortie de bal garnie de fourrures, venait s'asseoir à table, au hasard. C'était un brouhaha d'éclats de rire, de bruits d'assiettes, d'interpellations au maître d'hôtel affairé; au milieu des groupes, circulait le président Château-Minois, tout fier de son speech et de son complot, dominant la réunion de sa voix tonitruante.

De temps en temps, une de ces dames se levait pour montrer son torse moulé dans un corsage de satin, et, tout en faisant des effets de hanche, se promenait autour de la table, appuyant familièrement sa main sur le dos de quelque joyeux soupeur. Le petit prince Poulo-Cordato avait fait son entrée avec Léa, mais celle-ci, quittant son bras, avait été s'asseoir entre Larmejane et Destignac ; ce que voyant, le prince était reparti ; mais le président s'était empressé de courir après lui, et l'avait ramené en lui promettant qu'il aurait Léa à côté de lui. Ce grave incident était à peine réglé que la portière se souleva de nouveau, et une grande fille brune, pâle, serpentine, avec des yeux qui lui faisaient le tour de la tête, apparut dans un magnifique manteau en satin écarlate soutaché d'or.

— Messieurs, voici Blanche Rimmel. Attention ! dit à mi-voix le président.

Blanche se débarrassa de son manteau et apparut splendide en robe de velours cerise, avec une rivière de diamants sur la poitrine, et sur les épaules, aux hanches, sur les bras, un amoncellement de bijoux et de bracelets.

— J'arrive de l'Opéra, dit-elle d'un air las. Salle superbe, mais *la Juive*, toujours *la Juive*!... Julien, faites-moi une petite caille en bonne femme, avec deux truffes crues que je pèlerai moi-même ; comme boisson, mon *brandy-cocktail* habituel ; allez !

Malgré la beauté incontestable de la nouvelle arrivante, il n'y eut aucun empressement à lui faire place, et, sans le président, personne ne se fût occupé du couvert de Blanche. C'est qu'on savait, aux *Braconniers*, combien elle était fière, hautaine, dédaigneuse, n'ayant jamais eu un battement de cœur ni un instant de faiblesse. Ils étaient nombreux autour de la table, ceux qui avaient été assez rudoyés et froissés, après s'être laissé prendre aux rayonnements de ces grands yeux noire. Le pauvre Comfort s'était ruiné en six mois, sans qu'elle lui accordât seulement un regret ; c'est pour elle que le capitaine Belière était parti au Tonkin ; Destignac, Larnejane et bien d'autres avaient envoyé bouquets et cadeaux, sans que Blanche les jugeât dignes d'être pris au sérieux. Elle venait d'habitude aux *Braconniers*, comme passe-temps, pour faire un effet de toilette, exciter la jalousie des autres femmes ; mais au fond elle avait assez piètre opinion de ces joyeux garçons.

Seul, le richissime Chameroy avait quelque peu attiré son attention, et c'est près de lui qu'elle alla s'asseoir. Chameroy, pour l'instant, semblait très occupé à saupoudrer de poivre une douzaine de Marennes, et c'est à peine s'il daigna saluer, d'une légère inclination de tête, la voisine que le hasard lui amenait. Chameroy est à l'ordinaire un gros garçon placide, n'attachant aux choses d'amour qu'une importance excessivement limitée, et traitant les femmes avec une politesse pleine d'indifférence.

À la lumière des bougies qui faisait étinceler les saphirs de ses boudes d'oreilles et les diamants de son collier, Blanche était si splendidement belle que, ma foi ! Tournecourt n'y tint plus. Il amena sa chaise auprès de Blanche, et, comme la caille en bonne femme était arrivée, il proposa gentiment de peler la truffe, ajoutant qu'il avait un talent tout particulier pour ce genre d'exercice.

— Allez donc à votre place, vous savez bien que je n'aime pas qu'on tripote mes affaires ! lui fut-il répondu d'un ton sec.

Tournecourt, un peu penaud, se retira tout en envoyant un regard expressif au président. Puis, ce

fut le tour de Brionne, le voisin de gauche, qui, lui aussi, voulut risquer quelques amabilités.

— Ah ça ! allez-vous me laisser manger tranquille ! répondit Blanche. C'est insupportable ! Je ne viendrai plus souper ici. Avec cela, la cuisine est infecte... cette caille n'est pas mangeable.

Sans l'intervention du président, dix convives eussent poliment prié cette aimable personne d'aller chercher ailleurs de meilleures cailles, mais Château-Minois leur faisait toute sorte de signes mystérieux, et l'on se contenta en attendant les événements.

Une de ces dames s'était mise au piano et avait entamé la chanson des propriétaires :

On vous les fusillera,
Messieurs les propriétaires
On vous les fusillera,
Et le peuple, il sourira.

Château-Minois profita de cette diversion pour prendre Blanche par les deux mains et l'emmener vers le canapé avec toute sorte de cajoleries :

— Ma petite Blanche, tu es un peu nerveuse, ce soir.

— Moi, je n'ai pas à faire des frais pour les autres, c'est à eux d'être aimables pour moi.

— C'est très juste, mais tu as à ta gauche le comte de Chameroy qui n'est pas à dédaigner.

— Je sais, mais il ne m'a pas seulement dit un mot.

— C'est sa nature, un peu timide et hésitant, mais j'ai bien vu qu'il te faisait de l'œil à la dérobée ; or, entre nous, Chameroy est fabuleusement riche. C'est un homme que tu devrais ménager. Il est seul en soir, et je crois que tu n'aurais pas grand'peine à l'emmener.

Blanche regarda le gros Chameroy, très occupé en ce moment à préparer une salade de museau de bœuf, C'est vrai qu'il avait l'air excessivement cossu, avec son visage replet, ses joues roses, son habit de chez le bon faiseur et son large plastron sur lequel s'étalait une perle noire grosse comme une noisette. Et comme cette indifférence prouvait bien la société d'un homme auquel sa fortune permet d'être dédaigneux ! Pendant ce temps, la romance continuait au piano :

Quand nous brûlons leurs maisons,
Quand nous y jetons des pierres,
Ils nous traitent d'polissons,
Et c'est pendant nous somm's tous frères !...

On vous les fusillera,
Messieurs les propriétaires, etc.

Blanche Rimmel regagna sa place et, décidément piquée au jeu, commença le siège de son riche voisin, se renversant en arrière, faisant des effets de bras, riant aux éclats, tout en reprenant le refrain de la chanson. Peine perdue, Chameroy était plongé dans la dégustation de son museau de bœuf.

— Décidément, il est très fort ! pensa Blanche de plus en plus piquée.

— Monsieur de Chameroy ? commença-t-elle.

Celui-ci leva les yeux, très surpris, puis avec un salut des plus corrects :

— Vous désirez quelque chose ?

— Oui, je voulais vous dire que vous me plaisez, et savez-vous pourquoi ?

— Ah ! ma foi non, chère Madame.

— C'est que vous n'êtes pas comme vos camarades qui ne peuvent voir une jupe sans venir s'y frotter, qui font la cour à toutes les femmes et croient nous faire un grand plaisir en nous embrassant avec une bouche qui a déjà fait le tour de la salle. Tandis que vous...

— Oh ! moi, je suis ici pour souper, et je soupe.

— Du tout, vous êtes un homme sûr, réfléchi, sérieux, sur lequel une femme pourrait compter, à l'amour duquel on pourrait tenir... Voulez-vous que nous causions comme de vieux amis ?...

— Certainement, chère Madame, mais vous permettez que je continue mon museau de bœuf ?

Et Blanche se rapprocha, les coudes sur la table, les deux mains croisées à hauteur du menton, dardant ses yeux de flamme sur Chameroy, inclinant gentiment sa tête de côté pour lui faire admirer sa nuque, se faisant remettre un bracelet qui s'était ouvert, se penchant contre son épaule pour le griser d'effluves au corylopsis...

Le président et ses complices suivaient ce manège avec un intérêt croissant, et ce fut avec un vif plaisir qu'ils entendirent Blanche dire à demi-voix à son voisin :

— Vous avez votre voiture en bas ?

— Parfaitement.

— L'avenue Kléber est très déserte à deux heures du matin, et, si ce n'était pas être indiscreète... je vous serais très reconnaissante de me déposer à ma porte.

— Trop heureux, chère Madame, de vous rendre ce petit service.

Et, tandis que Blanche réendossait la sortie de bal en satin cerise soutaché d'or, Château-Minois s'approcha vivement de Chameroy et lui glissa ses dernières instructions. Blanche prit le bras de Chameroy, et, entre deux haies de garçons, le couple descendit majestueusement le grand escalier, tandis que les Braconniers s'écriaient avec explosion :

— Enfin !!...

II

Dans le coupé, Blanche Rimmel fut pleine d'attentions pour son compagnon, s'assurant que le collet de son pardessus était bien relevé, qu'il n'avait pas froid, et, tout en minaudant, elle s'excusa de lui causer un pareil dérangement. Chameroy lui affirma que ce voyage ne lui était nullement désagréable ; en sa qualité de noctambule enragé, il détestait se coucher de bonne heure.

— De plus, ajouta-t-il négligemment, Château Minois m'a tant vanté votre hôtel que, si je ne suis

pas indiscret, je vous demanderai la permission de le visiter.

— Mais avec le plus grand plaisir ! s'empressa de répondre Blanche.

L'on était arrivé avenue Kléber ; la voiture s'arrêta.

Le couple descendit, et pénétra sous la voûte entre deux ranges de plantes vertes et de marguerites. Un vestibule sévère conduisait à un escalier à rampe drapée de peluche rouge : dans la cage, une immense torchère reproduisant la *Ceinture dorée* de d'Épinay.

Blanche introduisit Chameroy, avec un certain orgueil, dans un salon tendu de tapisseries Renaissance représentant des scènes de l'histoire ancienne, des personnages faisant leur soumission à un roi vainqueur. Mobilier d'ailleurs assez banal en peluche bleue et velours de Gènes ; mais, dans les vitrines de merveilleux petits Saxe ; miniatures, miroirs à main ornés de saphirs, lorgnette garnie de roses, éventails Louis XV représentant le *Jugement de Pâris* ; Chameroy examina tout dans le plus grand détail. Ça et là, quelques marbres. Le buste de la Jeunesse par Weeek, celui de l'impératrice d'Autriche, acheté à

cause d'une vague ressemblance... Quelques tableaux : *Lavandières* de Boucher, *Divertissements champêtres* de Lancret, voire même un Sweenhach, des hussards accompagnant une voiture de vivandière.

Chameroy s'extasiait, regardait pièce par pièce avec des minuties de commissaire-priseur, tandis que Blanche l'accompagnait avec une lumière. Quelle opinion il prenait d'elle ! Évidemment ses égards seraient proportionnés au luxe qu'il rencontrait.

— Voulez-vous voir aussi la salle à manger ? demanda Blanche.

— Si je veux voir la salle à manger ! Mais je veux tout voir, tout ! tout !

Ils pénétrèrent dans la salle à manger, ouvrant sur une serre encombrée de plantes. Aux murs, le cuir de Cordoue à grands ramages disparaissait sous des étagères encombrées de plats d'argent, d'aiguières, de surtouts, de vidrecomes ; salières en argent ciselé, moulin à poivre représentant un petit vaisseau à écusson fleurdelisé, petites cafetières tripodes pour une, deux, trois personnes, avec manche droit et guirlande Louis XV. Chameroy ne tarissait

pas en onomatopées admiratives ; évidemment il était un peu prolix, car l'heure avançait, et cette inspection devenait un peu fatigante pour Blanche ; mais il faut flatter la manie des connaisseurs, et, à chaque pas, le respect de celui-ci augmentait avec son admiration.

— Et maintenant, dit-elle de sa voix la plus harmonieuse, en se cambrant dans une délicieuse attitude, vous plaî-t-il que nous pénétrions dans les appartements intimes ?

— Comment donc ! Mais je vous le demande à genoux !

Cet enthousiasme était tout à fait de bon augure. On repassa dans le vestibule, où Chameroy resta cinq bonnes minutes penché sur un vide-poche, en satin blanc, avec cette inscription brodée au milieu de rinceaux et de fleurs de soie : *L'amour se plaît à lier les cœurs*. Puis l'on gravit l'escalier et l'on pénétra dans un premier boudoir. Sitôt la portière soulevée, on était saisi par un parfum âcre et subtil. Dans ce boudoir, le portrait de la belle Blanche en amazone. Sur la cheminée, les photographies encadrées du prince et de la princesse de Galles, et du prince

impérial. Blanche tenait à affirmer ses sentiments monarchiques.

— Très ressemblants, dit Chameroy, après avoir longtemps examiné les cadres.

On pénétra dans le cabinet de toilette; des glaces, des glaces, et encore des glaces; au fond la grande baignoire d'argent, avec l'appareil à douches encore tout humide de rosée. La table duchesse, encombrée de l'inévitable jeu de brosses en argent marquées au chiffre BR surmonté de la couronne de comtesse. Au mur, deux merveilles sur ivoire de Baudouin, l'*Indiscret* et la *Surprise*.

— Voyez-vous, disait Blanche, les deux amoureux, surpris par une visite inattendue, se sont cachés précipitamment derrière les grands rideaux verts d'un lit à dôme. Mais ils ont laissé, sur un fauteuil, une robe de soie et un habit de velours, un tricorne et un chapeau enrubanné. Rien de plus. Vous voyez, c'est bien innocent.

— Trop innocent, répondit Chameroy avec flegme, mais vous ne m'avez pas encore montré votre chambre à coucher.

À cette heure avancée de la nuit, le sens de cette phrase était clair. Le visiteur était pris, et bien pris;

d'ailleurs, il était temps, car Blanche commençait à tomber de fatigue et de sommeil.

On pénétra dans la chambre à coucher, dont Chameroy tint à palper les draperies en peluche saumon à reflets argentés. Il s'extasia longuement devant le lit; le fond était formé d'un grand rideau en satin blanc entrouvert à l'italienne. Le lit large et sévère se dressait sur une estrade. Au pied, deux amours sur des cygnes et un prie-Dieu. La couverture était faite, et deux larges oreillers avaient l'air de se dire les choses les plus tendres du monde. Sur le couvre-pied de satin, s'étalait une merveilleuse chemise à entre-deux de dentelles, et, de cet ensemble luxueux et raffiné, se dégageait toujours le parfum le plus enivrant, le plus captieux...

Évidemment, une fois entré dans ce sanctuaire, tout mortel n'avait plus qu'à tomber aux pieds de la déesse, grisé par la folie du désir !...

— Et maintenant il se fait tard, dit Blanche en appuyant ses deux bras sur les épaules de son visiteur et en le regardant dans les yeux. Ne pensez-vous pas qu'il est temps d'interrompre cette visite domiciliaire ?

— Certes ! Madame, répondit Chameroy avec un grand sérieux, j'ai toutes mes excuses à vous faire de l'avoir prolongée si longtemps ; mais vous avez tant de merveilles, et l'on m'a tant recommandé aux Braconniers de les voir dans le plus grand détail...

— Que voulez vous dire ? fit Blanche surprise.

— Oui, mes amis m'ont chargé de leur faire au moins la description d'un sanctuaire dont la divinité leur ferme si impitoyablement la porte, et je vais de ce pas tout rendre compte de ma mission. Bonsoir.

Chameroy salua, descendit au galop, et remonta dans sa voiture pour retourner vite dire aux Braconniers qu'ils étaient vengés.

FIN

TABLE



PRÉFACE

COMMENT L'ON FONDE UN CERCLE GAI

LE BOTTIN DES DAMES

AVANT OU APRÈS

FIASCO

LA CAISSE DES COMPENSATIONS

DÉLICATESSE

LE SOUPER DE BRIONNE

UN BALUCHON GAI

LA GRÈVE DES COCOTTES

L'ARMÉE DU SALUT

L'ARÉOPAGE

LA SEMAINE DU GRAND PRIX

LA VENGEANCE DES BRACONNIERS